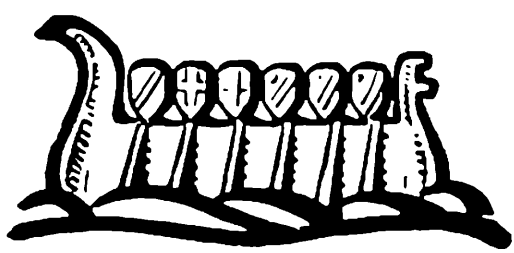
BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

le sauveur

par

G. BARDY



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 400 SUR VÉLIN SUPER ALFA POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 200 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE.

NIHIL OBSTAT :
Divione die 14 aprilis 1937
L. VERPEAUX, *cens. d.p*

IMPRIMATUR :
Divione, die 14 aprilis 1937
G. JACQUIN, *vic. gen.*

Copyright by Bloud et Gay, 1937.
Ce volume est le 81e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

Le Sauveur

AVANT-PROPOS

QUEL est le chrétien, quel est le prêtre qui n'a pas désiré écrire sur le Sauveur? Non pas sans doute qu'il ait quelque chose de nouveau à annoncer au monde, mais simplement pour exprimer sa foi et son amour. A mon tour, je cède à ce désir. On ne cherchera pas dans ce petit livre une nouvelle vie de Jésus. La collection dans laquelle il prend place se propose de rappeler la suite de la religion : il s'agit donc de mettre en relief le rôle — unique — tenu dans cette longue histoire par Celui qui est pour nous le Fils de Dieu et le Sauveur du monde. En Jésus de Nazareth, nous montrerons surtout le fondateur de l'Eglise : Lui-même n'a vécu que pendant quelques années; il n'a exercé son action personnelle au milieu des hommes que pendant quelques mois. L'Eglise qui se réclame de lui continue pourtant sa mission; elle manifeste même une telle vitalité après tant de siècles que nul ne se hasarderait à prédire sa fin prochaine. Cette Eglise l'a-t-il voulue? lui a-t-il donné les moyens de grandir et de se développer sans rien perdre de sa forme originelle? La question est grave, puisque c'est celle de l'œuvre de Jésus. Nous nous efforcerons d'y répondre.

Il est impossible cependant de séparer la personne de Jésus de son œuvre. Bon gré mal gré, le problème de Jésus se pose à tous les esprits avertis. Déjà du vivant du

Maître, les auditeurs de son message, les témoins de ses miracles se demandaient les uns aux autres : « Quel est celui-ci pour que même la mer et les vents lui obéissent? » Nous n'avons pas cessé de soulever la même question : il faudra bien que nous essayions d'en apporter la solution, car l'Eglise ne mérite pleinement notre confiance que si elle a été instituée par un envoyé de Dieu, disons même d'une manière plus stricte par le Fils de Dieu.

A peine est-il besoin d'ajouter que, pour étudier avec fruit ces deux questions fondamentales, il faut auparavant avoir établi la valeur des sources dont nous disposons pour étudier l'histoire de Jésus et rappelé les grandes étapes de la prédication du Sauveur. Nous ne pouvons rien faire si nos documents n'ont aucune autorité; et nos conclusions risquent d'être échafaudées sur le sable si nous ne connaissons pas les thèmes essentiels de l'enseignement du Maître.

Aussi les pages qui suivent seront-elles naturellement divisées en quatre chapitres :

I. Les sources de l'histoire de Jésus.
II. Le message de Jésus.
III. L'œuvre de Jésus.
IV. La personne de Jésus.

Nos citations de l'Evangile sont habituellement empruntées à la *Synopse des quatre Evangiles* du R. P. Lavergne.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE JÉSUS

1. Témoignages païens et juifs.— 2. Ecrits extracanoniques.— 3. Les Épîtres de saint Paul. — 4. Les Évangiles canoniques.

1. Témoignages païens et juifs.

Pline le Jeune. — L'an 111-112, Pline le Jeune était gouverneur de la province de Bithynie. Fonctionnaire intègre mais timide, il aimait à demander conseil à l'empereur Trajan toutes les fois qu'un problème nouveau ou difficile se posait devant lui et que la solution ne lui en apparaissait pas de manière immédiate. L'une de ses lettres nous intéresse particulièrement. Des accusés en grand nombre, écrit-il, viennent d'être déférés à son tribunal. Ce sont des chrétiens. On ne leur reproche d'ailleurs aucun crime de droit commun, et toutes les enquêtes, tous les interrogatoires, poursuivis cependant dans certains cas jusqu'à la torture, ont abouti à la même conclusion. Les accusés se réunissent de bon matin à jour fixe; ils chantent des cantiques au Christ comme à un Dieu; ils s'engagent par serment à ne commettre aucun crime : ni vol, ni brigandage, ni adultère,

ni déloyauté; ils s'assemblent à nouveau le soir, pour partager une nourriture commune et innocente. Invités à sacrifier aux idoles et à maudire le Christ, ils s'y refusent, tout au moins ceux qui sont véritablement chrétiens. Rien de mal en tout cela, sinon une superstition exagérée. Pline a commencé par condamner à mort et même par livrer au bourreau ceux qui ont été convaincus d'entêtement. Mais, devant la multiplicité croissante des dénonciations, il ne sait plus que faire et il se trouve d'autant plus embarrassé que les chrétiens sont très nombreux dans sa province, que déjà les temples y sont désertés et que les victimes n'y trouvent presque plus d'acheteurs. De là son recours à l'empereur [1].

La lettre de Pline est précieuse à plus d'un titre. Sa date, son caractère officiel, la qualité de son contenu, la précision des renseignements qu'elle apporte, tout la recommande à l'attention. Nous en retiendrons seulement qu'au début du second siècle la religion chrétienne avait fait en Bithynie un nombre considérable d'adeptes, et que ses fidèles rendaient au Christ des honneurs divins. Pline n'est pas un historien : les origines de l'Eglise ne l'intéressent pas. Mais, gouverneur de province, il se préoccupe de bien remplir ses fonctions : il se trouve en face d'hommes qui se refusent à suivre, en matière religieuse, les usages traditionnels; il veut savoir ce qu'il doit en faire. A quoi reconnaît-on ces hommes? ils adorent le Christ.

Tacite. — Trajan n'était pas le premier empereur qui eût été appelé à s'occuper des chrétiens. Avant lui, Néron avait sévi contre eux avec une redoutable sévérité. Suétone se contente de rappeler que, sous son règne, on infligea des supplices aux chrétiens, gens adonnés à une

1. Pline le Jeune, *Epist.*, X, 96.

superstition nouvelle et maléfique [1]. Mais Tacite donne des détails précis sur la persécution, qui eut pour point de départ l'incendie de Rome en 64. « Pour couper court à tous les bruits, écrit-il, Néron fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. Leur nom leur vient du Christ que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce-Pilate avait livré au supplice. Réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non pas seulement en Judée, où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome où tout ce qu'il y a d'affreux et de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. On s'empara d'abord de ceux qui avouaient; puis sur leur dénonciation, d'une immense multitude d'hommes convaincus beaucoup moins du crime d'incendie que de haine pour le genre humain [2]. »

Laissons de côté les appréciations de l'historien, pour nous attacher aux faits dont il rend témoignage. Tacite sait que le Christ, d'où les chrétiens tirent leur nom a été exécuté en Judée, sous le principat de Tibère, par ordre du procurateur Ponce-Pilate. Il sait également que le christianisme a pris naissance en Judée et que, de là, il s'est répandu jusqu'à Rome. Au dire de Pline, les fidèles de Bithynie regardaient le Christ comme un Dieu. Suivant Tacite, le Christ est un homme, voire un malfaiteur que Ponce-Pilate a livré au supplice. Les deux affirmations ne sont pas contradictoires; elles se complètent au contraire et il faut les retenir l'une et l'autre. L'historien remonte aux sources; il s'inquiète des origines et du point de départ; il rapporte des faits précis et datés : la mort du Christ est un de ces faits, sur lesquels aucune hésitation n'est possible.

1. Suétone, *Vita Neronis*, 16.
2. Tacite, *Annales*, XV, 44.

Suétone. — Suétone nous permet de remonter encore plus haut dans le cours des années. Il rapporte en effet que Claude expulsa de Rome les Juifs qui, sous l'impulsion de Chrestus, causaient de violents désordres [1]. Ce renseignement s'applique aux années 51-52. Il trouve sa confirmation dans un passage des Actes des Apôtres, où nous voyons Aquila et Priscille, deux Juifs originaires du Pont, séjourner à Corinthe, parce que Claude avait ordonné à tous leurs coreligionnaires établis à Rome de quitter la capitale [2]. On est d'accord pour reconnaître que le personnage, désigné par Suétone, comme le fauteur des troubles, n'est autre que le Christ. L'historien s'est trompé en lui attribuant la direction des émeutes, mais c'est bien à son sujet que les Juifs se sont disputés et qu'il a fallu sévir.

Les témoins païens ne nous en apprennent pas davantage sur les premières origines du christianisme [3]. Leur silence ne saurait nous surprendre. Comment aurait-on, à Rome, retenu dans ses détails, l'aventure d'un Juif, condamné à mort sous le procuratorat de Pilate, pour avoir prêché une nouvelle doctrine et peut-être pour avoir vainement tenté de faire reconnaître sa royauté? L'incident n'avait apparemment pas eu de suites graves; et lorsque le proconsul Gallion avait vu, en 52-53, l'apôtre Paul amené devant son tribunal à Corinthe, il l'avait renvoyé sans débat, ainsi que ses accusateurs juifs : « S'il s'agissait d'une injustice ou d'un crime, je vous

1. Suétone, *Vita Claudii*, 25.

2. *Act. Apostol.*, XVIII, 2.

3. On ne saurait faire fonds sur le papyrus Idriss Bell, qui parle d'une sédition parmi les Juifs d'Alexandrie, la première année de Claude, c'est-à-dire en 41, pour croire que l'incident avait été déjà provoqué par les chrétiens. Mieux vaut, dans l'incertitude, ne pas s'appuyer sur ce document. Cf. St. Lösch, *Epistula Claudiana, Der neuentdeckte Brief des Kaisers Claudius vom Jahre 41 n. Chr. und das Urchristentum*, Rottenbourg, 1930.

écouterais, avait-il déclaré à ces derniers. Mais, puisqu'il est question de mots et de noms et de votre loi, vous verrez vous-mêmes. Je ne veux pas être juge de ces affaires-là [1]. » Cette attitude hautaine et dédaigneuse est des plus normales. Rome n'avait pas à s'inquiéter des dissidences qui pouvaient se manifester parmi les Juifs, aussi longtemps que l'ordre public n'était pas troublé.

Si rares soient-ils, les textes profanes n'en sont pas moins importants. Ils nous montrent le christianisme connu et agissant dès le début du second siècle, plus tôt encore sous les règnes de Néron et de Claude. On sait dès lors qu'il s'agit d'une secte nouvelle. dont le fondateur est un certain Chrestus ou Christus [2], mis à mort au temps de Tibère. L'événement n'a rien de légendaire; il est parfaitement daté par le gouvernement de Ponce-Pilate, qui fut procurateur de Judée entre 28 et 36. Jamais auparavant, on n'avait rencontré de chrétiens; après le règne de Tibère, ils sont partout et en 64 ils forment à Rome même une immense multitude. Aucune hésitation n'est permise à ce sujet : c'est en pleine époque historique que nous avons à chercher le point de départ de la religion chrétienne.

Témoignages juifs. — Le témoignage des Juifs, dont nous aurions pu attendre quelques clartés nouvelles, est, somme toute, plus décevant que celui des païens. Peu nombreux sont les contemporains des origines chrétiennes qui, parmi eux, ont laissé des écrits. A vrai dire, nous n'en connaissons guère que deux ou trois : Philon d'Alexandrie, Juste de Tibériade, Josèphe.

1. *Act. Apostol.*, XVIII, 14.

2. Pendant longtemps, les Romains ont prononcé *Chrestus* et *chrestiani* à la place de *Christus* et *christiani*. Il en était encore ainsi vers l'an 200, au témoignage de Tertullien.

Philon aurait pu voir les premiers débuts de l'Eglise en Egypte et l'on a cru parfois, dans l'antiquité, que le traité *Sur la vie contemplative* était un éloge des communautés chrétiennes. Il faut renoncer à une telle interprétation. Philon était trop absorbé par le commentaire allégorique des saintes lois ou par la défense des intérêts de ses concitoyens pour prêter attention à la secte nouvelle qui se recommandait du Messie : à ses yeux de Juif hellénisé, le Messie était-il autre chose qu'un symbole et pouvait-on raisonnablement attendre sa venue?

Juste de Tibériade avait composé une *Chronique des rois juifs, de Moïse à Agrippa I* et une *Histoire de la guerre des Juifs*. Ces ouvrages sont aujourd'hui perdus; mais nous savons par Photius que l'auteur y avait entièrement passé sous silence la venue du Christ, ce qui lui advint et ses œuvres miraculeuses [1]. En agissant ainsi, Juste avait donné un exemple qui devait être suivi par tous ceux de sa race.

Josèphe enfin, dans les *Antiquités judaïques*, fait allusion à deux personnages de l'histoire évangélique. Il parle en effet assez longuement de Jean-Baptiste, « homme excellent qu'Hérode avait fait tuer [2] ». Ailleurs, il raconte la mort du frère de Jésus surnommé le Christ (Jacques était son nom) qui fut condamné à la lapidation par ordre du sanhédrin [3]. Ce dernier passage est important, puisqu'il mentionne expressément Jésus, à propos de son frère Jacques. Même si, comme il est probable, Josèphe n'a pas parlé ailleurs de Jésus [4], il est certain qu'il le con-

1. Photius, *Bibliotheca*, cod. 33.

2. Josèphe, *Antiquit. iudaïc.*, XVIII, v, 2.

3. Josèphe, *Antiquit. iudaïc.*, XX IX, 1.

4. Josèphe, *Antiquit. iudaïc.*, XVIII, III, 3. On discute encore sur l'authenticité de ce passage, que l'historien juif aurait consacré au Christ, et la question est sans doute insoluble. Le passage figure dans tous nos manuscrits

naissait, qu'il en savait l'histoire, et que son silence volontaire est dû à une sorte de calcul, sinon à une feinte indifférence [1].

2. Écrits extra-canoniques.

Si les Juifs se taisent, si les païens ne fournissent que quelques points de repère, d'ailleurs solidement assurés, nous sommes obligés, pour le détail de ce qui concerne Jésus, d'avoir recours à des livres chrétiens. Pourquoi hésiterions-nous à nous en servir? Il est naturel que les chrétiens aient tenu à garder fidèlement le souvenir de leur fondateur, et si les ouvrages qu'ils ont écrits à son sujet sont rédigés par des témoins dignes de créance, quelle raison aurions-nous de les négliger ou de les suspecter. A ces ouvrages, nous appliquerons naturellement les règles de la critique; nous vérifierons leur texte, nous établirons leur authenticité, nous expliquerons leur témoignage. Mais nous ne nous montrerons à leur égard ni plus ni moins sévères que nous ne sommes disposés à l'être pour tout autre livre. Il ne serait pas juste de réserver aux seuls écrits, capables de nous renseigner sur les origines du christianisme un traitement d'une

dans les versions anciennes et il a été cité par Eusèbe. Il tranche cependant tellement avec la réserve habituelle de Josèphe qu'on éprouve quelque peine à croire qu'il a pu sortir tel quel de sa plume. Toute affirmation trop absolue en la matière serait imprudente.

1. Les Talmuds contiennent un certain nombre d'allusions à Jésus. Mais ils n'ont été mis par écrit qu'aux Vᵉ et VIᵉ s. Lors même qu'on y trouve des échos de traditions anciennes, ce qu'ils disent du Christ est si manifestement inspiré par l'hostilité et la mauvaise foi qu'on ne saurait y attacher le moindre crédit. Au IIᵉ siècle, saint Justin et Celse font connaître quelques-uns des racontars que les Juifs cherchaient dès lors à accréditer au sujet du Christ.

exceptionnelle rigueur, ou même de les aborder avec une suspicion toute proche d'une fin de non-recevoir.

Les apocryphes. — Ici, les documents sont d'une abondance exceptionnelle : évangiles, actes d'apôtres, lettres, apocalypses; plus tard apologies, commentaires, etc. Nous n'avons que l'embarras du choix. Un premier tri s'impose tout d'abord. Nous n'avons aucune peine à nous débarrasser de ce qu'on appelle, à juste titre, la littérature apocryphe, immense production dont les premiers spécimens remontent au IIe siècle, peut-être même à la fin du Ier, et qui pendant bien longtemps a poussé de nouveaux rejetons. La plupart du temps, les apocryphes se laissent facilement reconnaître par l'invraisemblance de leurs récits, par la pauvreté de leur psychologie, par l'étrangeté de leurs doctrines. Ils sont assurément des témoins précieux, lorsqu'il s'agit de nous faire connaître l'esprit du milieu dans lequel ils ont pris naissance, et l'historien de l'Eglise ancienne n'a pas le droit de les négliger, mais il ne faut pas leur demander des renseignements exacts sur la vie du Christ. Plusieurs d'entre eux servent de véhicule à des théories condamnées par l'Eglise dès les premiers temps, ainsi les *Actes de Thomas* et les *Actes de Jean*. D'autres, comme le *Protévangile de Jacques*, l'*Evangile de Thomas*, l'*Evangile arabe de l'Enfance*, qui proviennent des milieux orthodoxes, sont chargés de récits légendaires, parfois gracieux, plus ordinairement puérils : ces légendes ont pu charmer la curiosité de nos ancêtres et inspirer les artistes ou les conteurs; l'historien n'a rien à en tirer.

Au reste, les apocryphes ont un défaut plus grave qui suffirait à les écarter. Presque tous sont trop récents pour mériter considération. C'est tout au plus si leur date nous autoriserait à tenir compte de l'*Evangile des Hébreux*, de l'*Evangile de Pierre*, de l'*Evangile des Egyptiens*, qui pa-

raissent avoir été composés au début du IIe siècle, sinon dans les dernières années du Ier siècle. Malheureusement ces ouvrages nous sont mal connus et les fragments que nous en possédons ne sont pas pour nous les recommander. L'*Evangile des Egyptiens* semble avoir été d'inspiration gnostique. L'*Evangile des Hébreux* trahit des tendances ébionites qui n'ont jamais été que celles d'un cercle restreint. Quant à l'*Evangile de Pierre*, qui doit le meilleur de ses informations à nos Evangiles canoniques [1], nous savons comment, à la fin du IIe siècle, l'évêque Sérapion d'Antioche fut obligé d'en interdire la lecture aux chrétiens de Rhossos, à cause des erreurs dont il l'avait trouvé rempli [2].

Logia et agrapha. — Plus importants à bien des égards sont les *Logia* ou séries de paroles du Seigneur, dont les papyrus égyptiens nous ont restitué des recueils trop mutilés, et les *Agrapha*, sentences non-canoniques, conservées çà et là dans les ouvrages des Pères. La tradition a pu conserver le souvenir d'un mot prononcé par le Christ et déjà les *Actes des Apôtres* citent la formule : Il vaut mieux donner que recevoir, que nous ne connaissions pas par ailleurs; mais elle a pu également attribuer au Seigneur un aphorisme d'origine incertaine et il est toujours difficile de formuler au sujet de ces fragments une conclusion d'ensemble. Les recueils de *Logia* surtout posent des problèmes complexes, qui sont encore loin d'être élucidés. Au mieux, on ne peut y trouver que des détails. Pour avoir une vue d'ensemble sur Jésus et son œuvre, on est pratiquement obligé de recourir aux écrits canoniques du Nouveau Testament, qui, de l'aveu una-

1. Cf. L. Vaganay, *L'Evangile de Pierre*, Paris, 1930.
2. Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, VI, XII.

nimes, sont les plus anciens et les plus sûrs des livres chrétiens [1].

3. Les Epîtres de saint Paul.

Les premiers en date de ces écrits, ceux dans lesquels on serait par suite tenté de chercher les meilleurs renseignements au sujet de l'histoire de Jésus, sont les Epîtres de saint Paul. Les critiques discutent encore sur l'authenticité de l'une ou l'autre de ces lettres, des Pastorales en particulier, mais, en dépit d'une récente offensive de quelques isolés, ils reconnaissent sans hésiter l'origine paulinienne de la plupart d'entre elles et ils sont unanimes pour en fixer la composition entre les années 52 et 64. Au moment où l'apôtre commence à écrire, il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que Jésus est mort et que ses disciples ont commencé à prêcher : comment, en si peu de temps aurait-on perdu le souvenir fidèle du Maître?

Caractères généraux des Epîtres. — Deux remarques cependant s'imposent à nous. D'abord saint Paul n'a écrit que des lettres, et si certaines de ces lettres ressemblent à de véritables traités, toutes se ressentent des conditions particulières dans lesquelles elles ont été composées. L'auteur ne parle pas aux Romains avec le même

1. Les fragments évangéliques contenus dans le Papyrus Egerston proviennent-ils d'un nouvel évangile encore inconnu, ou sont-ils l'œuvre d'un compilateur? Il est peut-être difficile de donner dès maintenant une réponse définitive, bien que toutes les probabilités soient en faveur d'une compilation. Il faut en tout cas retenir la date ancienne du papyrus, qui a été écrit vers le milieu du second siècle et les incontestables allusions du texte à l'Évangile de saint Jean. Cf. H. Idriss Bell and T. C. Skeat, *Fragments of an unknown Gospel and others early christian Papyri;* Londres, 1935.

abandon qu'aux Galates; les lettres aux Colossiens et aux Ephésiens n'ont pas la simplicité affectueuse, la spontanéité émouvante des lettres aux Corinthiens ou aux Philippiens. A chaque communauté, Paul ne dit que ce qui lui paraît utile ou nécessaire dans les circonstances présentes. Qu'il réponde à des questions posées par ses correspondants, qu'il résolve des difficultés locales dont il a eu connaissance, ou qu'il expose en détail un point de doctrine particulièrement important, aucune des Epîtres ne nous fait connaître l'ensemble de son enseignement. A tout instant, il est amené à se référer à sa prédication, si bien que nous ne comprenons pas toujours ses allusions à cause de l'ignorance où nous sommes de la catéchèse orale sur laquelle était fondée la foi des communautés. Le plus souvent, cette catéchèse est supposée connue : l'apôtre n'a donc pas à y revenir, sinon lorsque l'occasion l'exige : ainsi rappelle-t-il aux Corinthiens l'institution de l'Eucharistie au cours de la dernière Cène [1] et les apparitions qui ont suivi la Résurrection du Sauveur [2]. Mais ce sont là des exceptions. Nous le regrettons d'autant plus que l'enseignement élémentaire prêché par saint Paul devait être consacré surtout à la vie de Jésus, avec une insistance spéciale sur la Passion et à la Résurrection. Lorsque nous lisons, dans la première aux Corinthiens : « Pour moi, j'ai jugé bon de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et celui-ci crucifié [3] » et dans l'Epître aux Galates : « O Galates insensés, qui vous a fascinés, vous aux yeux de qui Jésus-Christ a été représenté sur sa croix [4] », que ne donnerions-nous pas pour connaître les descriptions faites par l'apôtre de la mort du

1. *I Cor.*, XI, 23-25.
2. *I Cor.*, XV, 1-8.
3. *I Cor.*, II, 2.
4. *Galat.*, III, 1.

Sauveur? Comme ces descriptions devaient être éloquentes! Que de larmes elles devaient arracher à leurs auditeurs! Nous devons nous résigner à les ignorer. Dans les Epîtres de saint Paul, nous ne trouvons que des indications rapides sur l'histoire du Christ.

Jésus et Paul. — Il y a autre chose encore : Paul n'a pas connu Jésus dans la chair. Il n'a pas été au nombre de ses disciples. Il ne l'a pas accompagné au cours de ses déplacements à travers la Galilée, la Samarie et la Judée. Il ne semble même pas qu'il l'ait vu à Jérusalem. Si rapprochée qu'ait été sa conversion de la mort du Seigneur, un certain temps s'est nécessairement écoulé entre les deux événements, pendant lequel la prédication chrétienne a commencé à prendre sa forme définitive [1]. Durant cet intervalle, Paul a entendu parler de Jésus; il a vu ses disciples à l'œuvre, il les a même persécutés, et après avoir pris une part active au martyre d'Etienne, il est parti pour Damas afin d'y rechercher les croyants. C'est alors qu'il a été saisi lui-même par le Christ : il a vu Jésus lui apparaître, tandis qu'il était en chemin; il a entendu sa voix; et si puissante a été l'emprise du Seigneur sur son âme qu'il a été brusquement transformé. En un clin d'œil sa vie intérieure a été changée.

Plusieurs années cependant s'écoulent encore avant que le converti commence ses grands voyages mission-

1. La date exacte de la conversion de saint Paul ne saurait être fixée d'une manière certaine. Il est cependant très probable que cet événement a eu lieu en 36, et peut-être en 34. Cf. F. Prat, *Chronologie de l'âge apostolique*, dans *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 2282-2285. L'hypothèse de A. Loisy et de quelques autres, selon lesquels Paul aurait été converti dès l'an 30, ne saurait guère être retenue. Comment placer entre 28 et 30 tous les faits qui ont marqué les débuts de l'Eglise? Cf. M. Lepin, *Le problème de Jésus*, p. 277 et suiv.

naires. Années obscures, sur lesquelles les renseignements nous font complètement défaut. Années fécondes toutefois, de méditations et de réflexions, au cours desquelles il a élaboré, sous la conduite de l'Esprit Saint, toute la doctrine paulinienne de la Rédemption. Dans son Epître aux Galates, saint Paul en parlera de la sorte : « Lorsqu'il plu à Celui qui m'a séparé dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, pour révéler en moi son Fils, à l'évangéliser parmi les nations, aussitôt je n'ai pas obéi à la chair et au sang et je ne suis pas venu à Jérusalem auprès des apôtres mes prédécesseurs; mais je suis allé en Arabie; puis je suis retourné à Damas; ensuite, trois ans après, je suis venu à Jérusalem pour voir Pierre et je suis resté quinze jours auprès de lui; je n'ai pas vu d'autre apôtre sinon Jacques, le frère du Seigneur. Ce que je vous écris, voici devant le Seigneur que je ne mens pas. Ensuite, je suis allé dans les régions de Syrie et de Cilicie, et mon visage était inconnu aux Eglises de Judée qui sont dans le Christ. On y savait seulement que celui qui était naguère un persécuteur évangélisait maintenant la foi et on glorifiait Dieu en moi. Ce fut après quatorze ans que je montai de nouveau à Jérusalem, avec Barnabé et Tite [1]. » Quoi qu'il en soit des difficultés de détail, ce passage capital nous laisse l'impression très nette que Paul n'a pas dû aux autres apôtres sa connaissance du Christ. Appelé directement par Dieu à l'apostolat, c'est de Dieu même qu'il tient le contenu de son message : les hommes n'y sont pour rien [2].

Cela même est au premier abord un peu inquiétant. Le Christ, auquel saint Paul rend témoignage est-il le même que celui dont Pierre et André, Jacques et Jean et les autres ont été naguère les compagnons sur les rives du

1. *Galat.*, I, 15-II, 1.
2. Cf. *Galat.*, I, 1.

lac de Génésareth, sur la montagne des Béatitudes ou au jardin de l'agonie? N'est-il pas plutôt un être surnaturel, dont l'existence historique n'offre aucun intérêt, sinon aucune réalité? Pour répondre à ces graves questions, il suffit de lire les Epîtres avec attention. Certes, le converti du chemin de Damas, le grand mystique qui a été un jour enlevé au troisième ciel et qui y a entendu des paroles mystérieuses dont il ne lui est même pas permis de rappeler le sens [1], insiste plus que quiconque sur la divinité du Christ. Celui à qui il a consacré toute sa vie est celui « qui, étant en forme de Dieu, n'a pas considéré comme une proie l'égalité avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant la forme d'esclave, en devenant à la ressemblance des hommes et en étant trouvé comme un homme par toutes ses apparences. Il s'est humilié lui-même, devenu obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur dans la gloire de Dieu le Père [2] ». Mais précisément des textes comme celui-ci, si chargé de doctrine, suffisent à nous rassurer. Paul aime à contempler le Christ avant l'incarnation, subsistant en forme de Dieu; après l'incarnation, siégeant comme Seigneur dans la gloire de Dieu. Mais dans l'intervalle, il y a les grands mystères de l'abaissement, de l'anéantissement, de l'obéissance; il y a la forme d'esclave; il y a la mort sur la croix et ces mystères sont essentiels. Pour saint Paul, aussi bien que pour les autres prédicateurs de l'Evangile, Jésus a mené une vie humaine.

1. *II Cor.*, XII, 1-4.
2. *Philip.*, II, 6-11.

L'histoire de Jésus dans les Epîtres. — On peut même trouver dans les Epîtres l'esquisse de son histoire : « Jésus est un homme (I Cor., XV, 21; Rom., V, 15; VIII, 3), né de la femme (Gal., IV, 4), Juif, puisqu'il était fils d'Abraham (Gal., III, 16; Rom., IV, 1; IX, 5), de la descendance de David (Rom., I, 3). Il a des parents, des frères : l'un s'appelait Jacques (Gal., I, 9; I Cor., XV, 7; IX, 5). Quant à sa manifestation au monde, elle n'a pas été celle d'un Seigneur, adéquate à sa nature et à ses droits; il est apparu comme un serviteur, comme un esclave (II Cor., VIII, 9; Phil., II, 7). Il s'est soumis à la loi de Moïse (Gal., IV, 4). Il obéit à la volonté de Dieu, son Père, jusqu'à la mort sur la croix (Phil., II, 8). S'il a limité son ministère à Israël, s'il n'est pas sorti de la Palestine, c'est qu'il voulait réaliser lui-même les promesses données à son peuple (Rom., XV, 8). Il fut rempli du Saint-Esprit (Rom., I, 4). Saint Paul a connu les paroles de Jésus : elles sont des commandements et leur autorité est absolue (I Thes., IV, 15; I Cor., VII, 10-25; IX, 14). Entre ses disciples, le Christ avait élu les Douze, qui devaient continuer son ministère : ce sont les Apôtres; Pierre est leur chef; il parle au nom du groupe (Gal., II, 7; I Cor., IX, 5; XV, 5). L'activité miraculeuse du Seigneur n'est pas mentionnée directement. Saint Paul cependant ne l'ignore pas; il la sous-entend quand il parle des signes de l'apôtre qu'il adonnés comme les autres, signes accomplis au nom de Jésus et qui sont la continuation et la répétition des siens (Gal. III, 4; II Cor., XII, 12) [1]. »

Les allusions à la mort de Jésus, à sa résurrection, à son ascension sont plus nombreuses; et cela est tout naturel étant donné la place que tient le mystère de la Croix dans l'enseignement de l'apôtre. On doit même recon-

1. V. Rose, *Études sur la théologie de saint Paul*, dans *Revue Biblique*, 1903, p. 340-341.

naître que saint Paul ne cesse pas de mettre l'accent sur la valeur spirituelle de ces faits : par ses souffrances, le Christ nous a rachetés; il a détruit l'acte dressé contre nous en le clouant à la croix et il a dépouillé les principautés et les puissances mauvaises de leurs prétendus droits en les faisant paraître à son triomphe [1]. Mais de telles expressions ne permettent pas de supposer que l'écrivain dénie toute réalité historique au drame du Calvaire, ou que ce drame ne l'intéresse pas. Que serait le salut de l'humanité, que serait la vie chrétienne elle-même, si Jésus n'avait pas véritablement souffert, n'était pas véritablement ressuscité? Tous ceux qui ont été baptisés dans le Christ Jésus ont été baptisés dans sa mort. Ils ont été avec lui ensevelis par le baptême dans la mort, afin de marcher en nouveauté de vie de même que le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père. Ils sont devenus participants à la ressemblance de sa mort et ils le seront également à celle de sa résurrection [2]. Ces énergiques formules n'ont de sens que dans la mesure où elles ont comme point de départ des faits réels et bien connus des fidèles.

Il faut ajouter que saint Paul, qui d'ailleurs a compté au nombre de ses collaborateurs et de ses compagnons deux de nos évangélistes, Marc, le cousin de Barnabé et Luc, le médecin très cher [3], a toujours eu conscience d'être en plein accord avec les Douze et avec les autres prédicateurs autorisés de l'Evangile. Il enseigne ce qu'il a reçu; il conserve le dépôt afin de le transmettre fidèlement à ses disciples; et, lorsque approche pour lui l'heure de quitter ce monde, il multiplie les recommandations à Tite et à Timothée pour qu'ils évitent avec horreur toutes

1. Cf. *Colos.*, II, 14.
2. Cf. *Rom.*, VI, 4-5.
3. Cf. *Colos.*, IV, 10 et 14; *Philem.*, 24.

les nouveautés. De telles dispositions sont bien remarquables. Elles nous assurent que nous pouvons avoir confiance en lui lorsqu'il nous parle de l'histoire de Jésus et qu'il n'a aucunement l'intention d'oublier ou de volatiliser cette histoire. L'objet de sa prédication est bien le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils, mais pour les croyants, qu'ils soient Juifs ou gentils, le Christ force de Dieu et sagesse de Dieu [1].

On voit dès lors en quelle mesure on peut utiliser le témoignage de saint Paul. L'apôtre, qui n'a pas vécu, comme les Douze dans la familiarité du Sauveur, ne saurait évidemment nous parler de lui avec la chaleur et l'émotion d'un témoin immédiat. La tension de son ardeur mystique l'empêche d'ailleurs de s'arrêter longuement à des événements éphémères et largement dépassés dans leurs répercussions éternelles : celui qu'il a vu sur le chemin de Damas, celui qui vit en lui et en qui il vit lui-même, celui avec qui il est cloué à la croix, afin d'achever en sa chair ce qui manque aux passions du Christ pour son corps qui est à l'Eglise, n'est pas seulement le prédicateur galiléen du royaume de Dieu ou le condamné de Ponce-Pilate; c'est le Christ qui, ressuscité des morts, ne meurt plus; le Christ qui, en montant au ciel, a emmené captive la captivité du péché et de la mort. L'étonnant, dans ces conditions, c'est que le message chrétien reste pour lui quelque chose d'historique à son point de départ et qu'il n'hésite pas un instant à rattacher sa foi et son amour à la vie et à la mort du fils de la femme, au crucifié de Jérusalem [2].

1. Cf. *I Cor.*, I, 23-24.

2. En un passage d'interprétation difficile, *II Cor.*, V, 14-18, saint Paul déclare que, même s'il fut un temps où il a connu le Christ d'une manière charnelle, désormais il ne le connaît plus ainsi. Cela ne veut pas dire qu'il méprise les leçons de la vie mortelle du Christ, mais que le moment est venu pour lui de s'unir d'une manière exclusivement spirituelle au Christ glorifié.

Il reste cependant que nous saurions bien peu de choses sur l'histoire de Jésus si nous n'avions à notre disposition que les Epîtres de saint Paul. Pour nous renseigner avec quelques détails, nous devons utiliser, d'une manière presque exclusive, les Evangiles canoniques.

4. Les Evangiles canoniques.

Leur valeur. — Dès avant la fin du second siècle, l'Eglise catholique avait unanimement réservé sa confiance à quatre récits de la vie de Jésus, choisis parmi tous les autres et attribués à deux apôtres, saint Matthieu et saint Jean, et à deux disciples des apôtres, saint Marc, compagnon de saint Pierre et saint Luc, auditeur de saint Paul. Elle avait même placé ces quatre Evangiles au nombre des livres inspirés, tout comme les ouvrages sacrés qu'elle avait reçus des Juifs, si bien qu'à côté de l'Ancien Testament, ils figuraient dès lors dans le recueil exclusivement chrétien du Nouveau Testament. Saint Irénée de Lyon n'hésitait pas à expliquer que, de même qu'il y a quatre vents dans le ciel, il y a dans l'Eglise quatre Evangiles qui en réalité constituent un seul et même Evangile présenté sous quatre formes différentes.

On peut même remonter beaucoup plus haut, pour trouver les premières marques de la confiance et du respect accordés à nos Evangiles. De tout temps, c'était à eux et, semble-t-il, à eux seuls que les écrivains catholiques avaient demandé de les renseigner sur le Christ : les apologistes, saint Polycarpe de Smyrne, saint Ignace d'Antioche, saint Clément de Rome, l'auteur de la *Doctrine des Apôtres* et celui de la lettre de Barnabé ne citent pas les Evangiles par le nom de leurs auteurs; mais tout ce qu'ils disent de Jésus provient, selon les vraisem-

blances, de l'un ou de l'autre des évangiles canoniques, et saint Justin déclare expressément qu'il se réfère aux *Mémoires des Apôtres*, appelés Evangiles [1].

Papias. — Le plus ancien auteur qui nous renseigne sur la composition des Evangiles est Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie au cours de la première moitié du second siècle. Celui-ci avait écrit un ouvrage en cinq livres, intitulé *Exégèses des paroles du Seigneur*, ouvrage malheureusement perdu, que nous connaissons seulement par de brèves citations de saint Irénée et d'Eusèbe. Il n'était pas, au dire de ce dernier, un homme des plus intelligents et des plus fins; mais il avait connu les disciples des apôtres; il avait pris soin de les interroger, de les écouter, et sa mémoire fidèle avait retenu leurs récits : « Je ne me ferai pas faute, écrivait Papias dès le début de son ouvrage, de fondre dans mes explications tout ce que naguère j'ai bien appris et bien retenu (de l'enseignement) des anciens, étant très assuré de la vérité (de leurs dires). Car je ne me plaisais pas, comme le vulgaire, à écouter les grands parleurs, mais ceux qui enseignèrent les (traditions) véritables; ni ceux qui rappellent des commandements profanes, mais bien les préceptes imposés à notre foi par le Seigneur et émanés de la Vérité elle-même. Que si quelqu'un survenait de ceux qui avaient suivi les anciens, je m'informais des discours tenus par les anciens : Que disait André, ou Pierre, Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre des disciples du Seigneur; et que disent Aristion ou Jean l'ancien (disciples du Seigneur)? Car j'estimais ne

1. On a cru parfois que saint Justin avait eu sous les yeux l'Evangile de Pierre et lui avait reconnu une grande valeur. Le fait est loin d'être prouvé et il demeure probable que l'apologiste n'a cité comme Evangile que les livres canoniques.

pouvoir retirer un aussi grand profit des livres que de la tradition orale, vivante et perdurable [1]. »

Papias n'a donc pas connu les apôtres; il a seulement été en rapports avec des hommes qui les avaient connus. Son témoignage n'en a pas moins une grande valeur, puisqu'il reproduit des traditions respectueusement transmises, et les difficultés mêmes qu'il soulève en garantissent l'autorité. C'est grâce à lui que nous savons quelque chose des conditions dans lesquelles ont été écrits nos deux premiers Evangiles.

Voici donc ce qu'écrivait Papias : « C'est bien aussi ce que l'ancien disait : Marc, qui avait été interprète de Pierre, écrivit exactement, mais sans y mettre d'ordre, tout ce dont il se souvint des paroles ou des actions du Seigneur. Car il n'avait pas été l'auditeur du Seigneur ni son disciple; mais plus tard, comme je le disais, celui de Pierre. Or Pierre donnait ses catéchèses selon les besoins, mais sans se préoccuper de mettre en ordre suivi les oracles du Seigneur. Ainsi Marc n'est pas en faute de n'avoir écrit que certaines choses, comme il s'en souvenait. Il n'avait cure que d'un point : ne rien laisser tomber de ce qu'il avait entendu et ne rien dire de mensonger[2]. » Sur le premier Evangile, Papias est plus bref : « Pour Matthieu, il mit donc en ordre les *Logia* en langue hébraïque et un chacun les traduisit du mieux qu'il put [3]. »

Ces témoignages fragmentaires ne sont pas aussi lumineux que nous pourrions le désirer. Ils nous apprennent cependant un certain nombre de faits. D'abord, les noms de deux évangélistes : Marc, disciple de Pierre, et l'apôtre Matthieu. Ces deux personnages nous sont connus par ailleurs : ni l'un ni l'autre n'apparaît jamais au pre-

1. Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, III, XXXIX, 3.
2. Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, III, XXXIX, 13.
3. Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, III, XXXIX, 16.

mier plan, ce qui est une bonne garantie de l'authenticité des ouvrages qui leur sont attribués. Un apocryphe ne cherche-t-il pas à s'abriter sous un nom des plus reluisants? Puis le caractère de leurs ouvrages : Marc écrit sans suite, en désordre, selon qu'il se rappelle et aussi selon qu'il a entendu des catéchèses de Pierre dont il était le disciple et même l'interprète. Matthieu au contraire met de l'ordre; il arrange les *Logia*, c'est-à-dire sans doute les paroles du Seigneur, dont il compose de véritables discours. Ces *Logia*, il les recueille dans la langue même où ils ont été prononcés, en hébreu ou plus exactement en araméen; et chacun les interprète de son mieux, ce qui semble exclure l'existence d'une traduction officielle.

Le canon de Muratori. — Papias avait-il parlé des autres Evangiles canoniques? Cela est possible. Mais nous n'en savons rien. Le plus ancien témoignage que nous ayons à leur sujet est fourni par l'ancienne liste d'ouvrages reçus dans l'Eglise, qui porte le nom de canon de Muratori. Cette liste, qui semble d'origine romaine, peut avoir été écrite au cours de la seconde moitié du II^e^ siècle. Les premières lignes en sont perdues, si bien qu'elle commence aujourd'hui par le « troisième livre de l'Evangile, selon Luc. Ce Luc, médecin, après l'ascension du Christ, comme Paul l'avait pris avec lui en qualité de compagnon, a écrit en son propre nom sur tout ce qu'il avait entendu dire. Cependant lui non plus n'a pas vu le Seigneur en chair, et c'est pourquoi il commence de raconter, du mieux qu'il put se renseigner, à partir de la nativité de Jean [1]. »

L'auteur du canon de Muratori, pour expliquer le caractère du troisième Evangile, se réfère sans aucun doute à la préface même de ce livre, et nous pouvons

1. *Canon de Muratori*, lignes 2-9.

relire nous-mêmes cette préface : « Puisque aussi bien plusieurs se sont déjà essayés à composer un récit des faits accomplis parmi nous, selon que nous les ont transmis ceux qui ont été depuis le début les témoins oculaires et les serviteurs de la parole, il m'a paru bon, à moi aussi, qui ai repris exactement toutes choses depuis l'origine de t'en écrire avec suite, excellent Théophile, afin que tu te rendes réelle la solidité des enseignements que tu as reçus [1]. » Nous apprenons ainsi que l'évangéliste n'est pas le premier à entreprendre le récit de la vie de Jésus, mais qu'il a eu dans cette voie plusieurs prédécesseurs. Comme il n'a pas été le témoin des faits, il a tenu à se renseigner d'une manière aussi exacte et aussi complète que possible; et quand sa documentation a été réunie, il a écrit un récit suivi des faits. Cette préface révèle de véritables préoccupations d'historien. Saint Luc ne condamne pas explicitement ses devanciers, mais il semble bien insinuer que leurs travaux ne l'ont pas satisfait tout au moins qu'il y avait encore place pour une œuvre nouvelle, plus complète et plus critique : c'est là ce qu'il a voulu faire et il espère avoir réussi dans son entreprise, puisqu'il promet à son disciple une sécurité plus grande, une assurance plus ferme dans sa foi.

Sur le quatrième Evangile, attribué à Jean, l'un des disciples, le canon de Muratori fournit de nombreux détails : « A la demande d'un de ses condisciples et (co) évêques, Jean dit : Jeûnez avec moi trois jours (à partir) d'aujourd'hui; et ce qui sera révélé à chacun, l'un ou l'autre de nous, nous le narrerons. La même nuit, il fut révélé à André, l'un des apôtres, que, sous bénéfice de la révision de tous, Jean en son nom eût à mettre par écrit toutes choses. Aussi, bien que divers soient dans chacun des livres évangéliques les débuts (tels qu'ils nous sont)

1. Luc, I, 1-4.

enseignés, cela n'intéresse en rien des croyants, puisque par l'action de l'Esprit unique et principal ont été exposées dans tous toutes choses, touchant la nativité, la passion, la résurrection, la conversation (de Jésus) avec ses disciples et son double avènement : le premier, en humilité, méprisé, qui a eu lieu, le second en puissance royale, illustre, qui aura lieu. Quoi donc d'étonnant si Jean, avec tant d'autorité prononce sur chaque point, même dans ses épîtres, disant de lui-même : Ce que nous avons vu de nos yeux et avons entendu de (nos)oreilles, et ce que nos mains ont palpé, c'est cela que nous vous écrivons. Car c'est ainsi que, non seulement témoin oculaire et auriculaire, mais encore écrivain de toutes les merveilles du Seigneur selon un certain ordre, il a fait profession de l'être [1]. »

Il est manifeste que le récit du début est légendaire. Aussi bien n'est-ce pas cela qui nous intéresse, mais le nom de l'écrivain et le caractère de son œuvre. Cela, le canon de Muratori nous l'apprend en effet. Le quatrième Evangile a été rédigé par l'apôtre saint Jean, qui a vu et entendu le Christ; et celui-ci a écrit avec toute l'autorité qu'il tient de son titre de témoin.

Saint Irénée. — Les traditions que viennent de nous faire connaître Papias et le fragment de Muratori sont reprises et précisées dans un passage célèbre de saint Irénée : « Nous n'avons pas connu l'économie de notre salut par d'autres que par ceux moyennant lesquels l'Evangile nous est parvenu. Ils nous l'ont prêché alors et ensuite nous l'ont transmis par écrit, selon la volonté de Dieu pour être le fondement et la colonne de notre foi... Or donc, Matthieu, parmi les Hébreux et dans leur pro-

1. *Canon de Muratori*, lignes 9-34. Je cite la traduction de L. de Grandmaison *Jésus Christ*, Paris, 1928, t. I, p. 135-136.

pre langue, mit au jour aussi un évangile écrit, quand Pierre et Paul annonçaient l'Evangile à Rome et fondaient l'Eglise. Mais après leur mort, Marc, le disciple et interprète de Pierre, ayant mis lui aussi par écrit la prédication de Pierre, nous l'a transmise; et Luc, le compagnon de Paul, rédigea dans un livre l'Evangile prêché par celui-ci. Ensuite Jean, le disciple du Seigneur, celui qui a reposé sur sa poitrine, a publié lui aussi l'Evangile, quand il séjournait à Ephèse, en Asie [1]. »

La valeur des quatre Evangiles canoniques est donc garantie par leurs auteurs : deux d'entre eux ont été composés par des apôtres, Matthieu et Jean; les deux autres par des disciples fidèles des apôtres, Marc, interprète de saint Pierre; Luc, compagnon de saint Paul. La critique a sans doute essayé d'ébranler les témoignages qui fondent l'authenticité de ces livres : qu'il nous suffise de dire ici que ses efforts sont restés infructueux [2].

Caractères généraux des Evangiles. — Cependant, lorsque nous commençons à lire les Evangiles, avec l'intention d'y trouver les éléments d'une histoire, un tant soit peu précise, de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas nous défendre contre une impression de surprise. Nous n'y découvrons pas ce que nous cherchions. D'une part, il est vrai, nous sommes plongés en pleine histoire : « La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce-Pilate

1. Irénée, *Adversus Hæreses*, III, I, 1.

2. Il est à peine besoin de dire que nous ne saurions pas reprendre l'examen du problème. Tel n'est pas l'objet de ce livre. Mais il faut déclarer que peu d'ouvrages profanes, s'il y en a, ont en leur faveur, autant de témoignages que les Evangiles et que nul d'entre eux ne serait capable de résister devant les exigences qui sont accumulées comme à plaisir au sujet des Evangiles. Ce qui nous importe pour l'instant, c'est d'assurer la valeur historique des récits relatifs au Christ. Cette question est connexe à celle de l'authenticité, mais elle ne se confond pas avec elle.

étant gouverneur de la Judée; Hérode tétrarque de la Galilée; Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et du pays de la Trachonite; Lysanias, tétrarque de l'Abilène; au temps des grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert [1]. » C'est ainsi que saint Luc commence son récit de la prédication du Baptiste, et l'on a parlé à ce sujet d'une débauche de chronologie. Nulle part ailleurs, les renseignements ne sont aussi détaillés, mais toujours, nous trouvons des noms qui nous sont familiers. Jésus vient au monde sous le règne d'Auguste, au temps d'Hérode le Grand et sa naissance est mise en rapports avec le recensement de Quirinus. Lorsqu'on le ramène d'Egypte, Hérode est mort et Archelaüs règne à sa place en Judée. Hérode Antipas reparaît à tout instant dans les récits du ministère public et de la Passion. Le procurateur Ponce-Pilate est le grand responsable de la mort du Sauveur. Tout cet arrière-plan est aussi réel que possible.

Mais d'autre part rien n'est plus imprécis que le tableau de l'activité de Jésus. Saint Luc nous dit bien que Jésus monta à Jérusalem avec ses parents à l'âge de douze ans et que lorsqu'il fut baptisé, il avait environ trente ans. Pour tout le reste, il nous laisse dans l'incertitude : pendant combien de temps le Christ a-t-il prêché? comment se sont organisées ses courses à travers la Palestine? Dès la fin du chapitre IX, l'évangéliste nous montre Jésus « affermissant son visage pour aller à Jérusalem » et presque aussitôt après il place un récit dont la scène ne saurait être que Béthanie [2], ce qui n'empêche pas qu'à deux reprises encore il semble mentionner un départ pour la ville sainte [3], où l'on n'arrive définitivement que beaucoup

1. Luc, III, 1-2.
2. Luc, X, 38-42.
3. Luc, XIII, 22; XVII, 11.

plus tard [1]. Nous ne savons pas où se produisent les divers événements, où sont prononcés les discours : c'est quelque part, sur le chemin, dans un champ, dans une synagogue, dans une maison, de l'autre côté du lac. La chronologie est tout aussi absente : les faits se suivent, sans qu'aucune date soit marquée, et c'est tout au plus si des formules vagues : un autre jour, un jour de sabbat, nous avertissent de la fuite du temps. Même imprécision chez saint Matthieu et chez saint Marc : ce dernier témoigne d'une prédilection spéciale pour le mot : aussitôt, comme si tous les événements s'enchaînaient d'une manière rapide, même précipitée et comme si l'on avait hâte d'arriver au dénouement. Saint Jean est le seul qui multiplie les indications : « Il distingue avec soin les deux Béthanie, l'une au delà du Jourdain, l'autre à quinze stades de Jérusalem; il dit expressément Cana de Galilée et Bethsaïde de Galilée, pour que le lecteur ne les confonde pas avec deux villes plus connues du public : la Cana voisine de Tyr et la Bethsaïde de Philippe; il note qu'Aenon, où Jean baptisait en dernier lieu, était près de Salim, parce qu'Aenon, qui signifie les sources, devait servir à désigner plusieurs localités... Il nous apprend que les urnes de Cana contenaient chacune deux ou trois métrètes, que les apôtres dans leur lutte contre la tempête n'avaient avancé que de vingt-cinq ou trente stades, etc. [2]» Cependant il ne faut pas se faire d'illusions sur la valeur réelle de ces précisions : elles ne portent que sur des détails, si bien que l'évangéliste nous laisse dans la plus complète incertitude touchant la durée du ministère de Jésus, l'emploi de ses séjours en Galilée, etc., tous renseignements qui seraient pour nous de la plus haute importance.

1. Luc, XIX, 29 et suiv.
2. F. Prat, *Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine, son œuvre*, Paris, 1933, p. 26-27.

Dans la réalité, les évangiles ne sont pas des livres d'histoire et ils ne prétendent pas l'être. Ils ne racontent pas la vie de Jésus, comme nous le ferions aujourd'hui si nous n'avions pas d'autre but que celui d'écrire une biographie. Et le seul titre d'Evangiles par lequel on désigne ces livres est à lui seul caractéristique. Un évangile est une bonne nouvelle; ici, la bonne nouvelle est celle du royaume de Dieu annoncé par Jésus, du salut prêché par Jésus. Il suffit donc de mettre en relief les éléments caractéristiques du grand message, en les adaptant aux auditeurs ou aux lecteurs qu'on se propose d'atteindre. Le reste, à savoir l'ordre des discours et des faits, la précision des dates et des lieux, n'a qu'un intérêt secondaire. Sans doute, dans la vie du Christ, la dernière semaine, celle qui commence au dimanche des Palmes, par l'entrée triomphale à Jérusalem, qui trouve son point culminant dans la Cène pascale du jeudi soir et surtout dans le tragique dénouement du vendredi, qui s'achève d'une manière glorieuse le matin de Pâques par la résurrection et les apparitions du Christ, est l'objet d'un traitement spécial. Ces événements sont trop importants, ils ont laissé trop de précieux souvenirs; ils ont été racontés trop souvent dans les premières communautés, pour qu'il ait jamais été possible d'en ignorer le détail. Le récit en occupe donc, dans les quatre Evangiles, une place prépondérante et les narrateurs s'appliquent à tout rapporter dans l'ordre. Mais il y a là une exception d'autant plus frappante que, partout ailleurs, les soucis de ce genre ont fait davantage défaut.

Saint Matthieu. — Saint Matthieu a écrit son Evangile, au dire de Papias et de saint Irénée, pour les Hébreux et en langue hébraïque. A la seule lecture, on en devinerait les destinataires. La préoccupation dominante de l'évangéliste est en effet de montrer que Jésus est le

Messie, promis et annoncé par les prophètes. A tout instant, nous sommes prévenus que tel événement s'est produit, que telle chose a été dite, afin que soit accomplie la parole d'un prophète. Jésus d'ailleurs manifeste pour la Loi le plus grand respect : il n'est pas venu pour la détruire, mais pour l'accomplir. S'il oppose ce qu'il dit lui-même à ce qui a été dit aux anciens, ce n'est pas pour abolir les commandements traditionnels, c'est pour les amener à leur perfection. S'il condamne les scribes et les pharisiens hypocrites, ce n'est pas parce qu'ils gardent la loi, c'est parce qu'ils l'obscurcissent sous un amoncellement de prescriptions sans valeur et surtout parce qu'ils se contentent d'en observer la lettre, sans se soucier de son esprit. Comme l'endurcissement des Juifs lui-même a été prédit, il n'est pas étonnant qu'ils refusent d'accueillir le message de Jésus : ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre; aussi finissent-ils par être exclus du royaume de Dieu et l'Evangile s'achève par l'appel de toutes les nations au salut.

Il faut ajouter que saint Matthieu introduit dans son récit un ordre véritable. Il s'efforce de grouper ensemble les faits de même nature et raconte par exemple à la suite la guérison du lépreux, celle du serviteur du centurion, celle de la belle-mère de Pierre, la tempête apaisée, la guérison du paralytique, sa propre vocation, la guérison de l'hémorrhoïsse, la résurrection de la fille de Jaïre; la guérison des deux aveugles, celle du muet [1]. Ce sont là « les œuvres du Christ [2] », destinées à prouver le caractère messianique de son enseignement et de sa vie. Plus encore, l'évangéliste réunit les paroles du Seigneur, même lorsqu'elles ont été prononcées en des circonstances diverses, et il en constitue cinq grands discours qui con-

1. Matth., VIII, 1-IX, 34.
2. Matth., XI, 2.

tiennent l'essentiel de sa prédication : discours sur la montagne; instruction aux apôtres envoyés en mission; paraboles du royaume des cieux; pratique des vertus chrétiennes; discours sur la fin du monde et la ruine de Jérusalem; chacun de ces discours étant précédé d'une introduction et suivi d'une conclusion, à peu près stéréotypées. Au reste, il attache beaucoup plus d'importance aux paroles qu'aux faits et Papias ne se trompe pas lorsqu'il déclare que Matthieu a mis en ordre les *Logia* du Seigneur. La plus grande partie de son évangile est occupée par l'exposé des doctrines; les miracles n'en prennent qu'une place relativement restreinte.

Saint Marc. — A l'inverse, saint Marc est un narrateur. Ce sont les actions du Christ qui l'intéressent et non pas ses paroles. Il se propose d'écrire la bonne nouvelle de Jésus-Christ, fils de Dieu; et pour cela, il montre le Seigneur dans l'exercice de sa puissance sur les éléments, sur les maladies, sur la mort, sur les démons. S'adressant aux Romains, il laisse de côté les prophètes et leur accomplissement, mais il développe tout ce qui prouve le caractère surnaturel de l'œuvre du Christ. Bien qu'il n'ait pas connu personnellement Jésus et qu'il n'ait pas été le témoin de ses miracles, il apporte dans ces récits un tel souci du détail vécu, une notation si exacte des jeux de physionomie, des gestes, des attitudes, qu'il donne à son lecteur le sentiment profond de la vie. Sans doute, il prétend bien démontrer que Jésus est Fils de Dieu, et l'on a pu, sans trop de paradoxe, soutenir que son Evangile était tout entier construit d'après les présupposés du secret messianique. La thèse qu'il défend n'apparaît jamais au premier plan, car il a le don de raconter et de faire voir. Au reste, il ne s'embarrasse ni de chronologie, ni de topographie. Les épisodes se succèdent sans lien apparent; ils défilent les uns à la suite des autres, et l'on

pourrait sans peine en intervertir l'ordre : on serait tenté de dire que l'Evangile de saint Marc ressemble à un recueil d'histoires à l'usage des catéchistes : ceux-ci peuvent à leur gré raconter l'une ou l'autre, sans que personne puisse leur demander raison de leur choix.

Saint Luc. — L'Evangile de saint Luc est l'œuvre d'un artiste. Ce n'est pas seulement celui qui se recommande par la langue la plus pure et le style le plus soigné; c'est aussi le plus habilement composé et peut-être le plus émouvant. La tradition fait de Luc un médecin originaire d'Antioche : il suffit de lire ses ouvrages pour se rendre compte qu'il était un homme de haute culture et surtout de profonde délicatesse des sentiments. Ecrivant pour des Grecs, il insiste sur l'universalité du salut apporté par Jésus aux hommes de bonne volonté : si les Juifs sont les premiers appelés, ils ne sont pas les seuls et la miséricorde de Dieu regarde avec plus de tendresse la brebis perdue que les quatre-vingt-dix-neuf brebis sagement demeurées au bercail. Lui seul a rappelé les paraboles du Bon Samaritain, du pauvre Lazare, de l'enfant prodigue; et, dans ce dernier récit, il a atteint les plus pures régions du sublime. La même émotion éclaire les pages dans lesquelles il décrit des scènes de vie familiale : la première montée de Jésus à Jérusalem avec ses parents, l'accueil fait au Seigneur par Marthe et par Marie. Il a, pour parler des saintes femmes qui traversent la vie de Jésus et surtout de la Vierge Marie, des notations d'une inexprimable douceur. Il réserve enfin ses prédilections aux petits et aux pauvres qui formaient l'entourage habituel du Maître et c'est chez lui que la béatitude des affamés et des assoiffés est proclamée avec le plus de hardiesse.

Comme saint Matthieu, saint Luc compose son livre et il s'efforce de mettre un certain ordre dans son récit. Mais cet ordre est manifestement artificiel. Après avoir rap-

porté un certain nombre de faits relatifs à l'activité de Jésus en Galilée, l'évangéliste nous apprend que le Seigneur affermit sa face pour aller à Jérusalem [1] : à plusieurs reprises, nous nous croyons près d'arriver avec lui au terme du voyage [2]; pourtant le récit reprend de plus belle, avec quelques miracles et surtout avec des paraboles et des discours, qui sont placés là parce qu'il n'y avait aucune raison pour les loger ailleurs. Le lecteur ordinaire n'en est pas autrement gêné, parce qu'il se laisse prendre au charme de si belles choses, mais l'historien désireux de précisions regrette un peu de ne pouvoir sortir de son embarras.

Le problème synoptique. — D'après saint Marc, la bonne nouvelle de J.-C. commence à être manifestée lorsque le Seigneur est baptisé par Jean : celui-ci est le précurseur, dont le ministère prépare immédiatement l'œuvre de Jésus. Matthieu et Luc sont au fond d'accord avec Marc. Tous deux cependant font précéder le récit de l'action publique du Christ par une sorte d'introduction qui raconte sa naissance, ainsi que les événements qui l'ont immédiatement précédée et suivie [3]. Chacun d'eux se place d'ailleurs d'un point de vue différent : saint Matthieu semble s'intéresser davantage à Joseph, l'époux de la Vierge Marie, parce que c'est de lui que Jésus tient son origine davidique et qu'il importe de bien montrer aux Juifs l'accomplissement des prophéties touchant le Messie, fils de David. Saint Luc au contraire attire l'attention sur Marie elle-même, la mère de Jésus, de qui, peut-être, il a reçu la confidence des merveilles accomplies en elle. Aussi les deux récits ne se recouvrent-

1. Luc, IX, 51.
2. Cf. Luc, X, 38-42 (Marthe et Marie); XIII, 34 (plaintes sur Jérusalem).
3. Matth., I-II; Luc, I-II.

ils pas. Ils ne sont évidemment pas contradictoires; mais les différences qu'ils présentent sont assez grandes pour poser devant l'historien de nouveaux problèmes.

Il faut enfin ajouter que, malgré les éléments personnels dont nous venons de parler, Matthieu, Marc et Luc nous présentent un récit parallèle des événements survenus entre la manifestation de Jean-Baptiste et la résurrection de Jésus, à tel point qu'on a pu donner à leurs Evangiles le nom de synoptiques. Dans l'ensemble, ce sont les mêmes faits qu'ils racontent, les mêmes discours qu'ils reproduisent. « S'agissant de la même histoire, cela est assez naturel. Ce qui l'est moins, c'est qu'un très grand nombre des épisodes de cette histoire, à la fois très lacunaire et en certaines parties très détaillée, se suivent et s'enchaînent de la même manière dans nos trois récits. Ces suites sont d'autant plus frappantes que les évangélistes en prennent davantage à leur aise avec la chronologie... La ressemblance du style est encore plus notable; il s'agit très souvent de passages entiers littéralement reproduits ou insérés avec des retouches infimes... Et cette teneur sensiblement identique, qui se poursuit quelquefois à travers tout un épisode, ne se trouve pas seulement dans des paroles de Jésus, dont on comprend assez qu'on ait respecté la littéralité avec scrupule. Elle existe aussi dans des récits, des transitions, des détails de style qui n'ont pas, par eux-mêmes, d'intérêt [1]. »

Ce fait soulève de multiples problèmes, d'ordre historique et littéraire [2], dont la solution se heurte à des difficultés presque insurmontables. On peut supposer que l'un des Evangiles a servi de source aux deux autres, ou

1. L. de Grandmaison, *Jésus Christ*, t. I, p. 94-95.

2. La commission biblique a indiqué les règles à suivre ici. Cf. L. Pirot, *Evangiles et commission biblique*, dans *Supplément au dictionnaire de la Bible*, t. II, col. 1218 et suiv.

encore que le dernier des narrateurs s'est inspiré des œuvres de ses deux devanciers. Mais l'emprunt aux Evangiles tels que nous les possédons actuellement ne rend pas compte de tous les phénomènes observés, si bien que l'on est amené à formuler l'hypothèse de documents antérieurs, dont l'un serait assez semblable à notre Marc actuel et dont l'autre aurait servi de source commune à Matthieu et à Luc. Seulement nul n'a jamais vu ces documents, que chaque critique reconstitue un peu à sa fantaisie et les témoignages anciens n'en font aucune mention. Il est difficile par ailleurs de se représenter les évangélistes travaillant à la manière de compilateurs pour copier tantôt une page ici, tantôt quelques lignes ailleurs, et réalisant ce travail avec assez de talent pour donner l'impression d'écrivains originaux. S'il est assuré que les Synoptiques ne se sont pas contentés de faire appel à des traditions orales, transmises de bouche en bouche d'une manière à peu près stéréotypée [1], ne peut-on pas admettre que ces traditions, dont nous connaissons l'existence, ont servi en quelque sorte de point de départ à tous les essais de rédaction, voire à nos Evangiles eux-mêmes?

Cela d'ailleurs n'est pas pour simplifier le problème. Que valent en effet des traditions populaires, des récits chargés de merveilleux, et peut-être embellis chaque jour par les mille voix de la renommée? Les *Actes des Apôtres* nous assurent que, dès le jour de la Pentecôte, lorsqu'il s'agit de donner un successeur au traître Judas dans le collège des Douze, toutes les précautions furent prises pour que celui-ci fût pris parmi les témoins oculaires de la vie de Jésus, depuis son baptême par Jean jusqu'à son ascension dans le ciel : il n'en reste pas moins

1. La préface de saint Luc atteste l'existence de textes écrits au moment où fut rédigé le troisième Evangile; mais elle n'empêche pas de croire que l'écrivain a également utilisé des traditions orales.

que Matthias, le nouvel élu n'avait pas joui de la familiarité du Seigneur et ne pouvait connaître que de seconde main les enseignements donnés par lui à ses familiers. Il est facile aux critiques de multiplier les objections de ce genre. On constate que, de très bonne heure, les apôtres ne furent pas seuls à annoncer l'Evangile. A eux se joignirent pour cela non seulement des hommes autorisés, choisis parmi beaucoup d'autres, comme Philippe et Etienne; mais des fidèles quelconques, mus uniquement par leur zèle et par leur bonne volonté; et ce furent justement ces derniers qui commencèrent à annoncer Jésus loin de la Palestine, et jusqu'à Antioche. Tous ces prédicateurs sans mandat connaissaient-ils vraiment Jésus et n'étaient-ils pas exposés à accepter mille récits plus ou moins fabuleux? A plus forte raison, la question se pose-t-elle lorsque l'Evangile atteignit l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce. En passant de bouche en bouche, en devenant l'objet de commentaires multipliés, quelle valeur gardent encore les histoires qui servent de base aux Synoptiques? A côté de celle-là, toutes les autres questions semblent d'une importance assez secondaire.

La critique la plus récente l'a compris, et elle s'efforce d'étudier de son mieux ce qu'on pourrait appeler la préhistoire évangélique, c'est-à-dire les quelques années qui ont précédé la mise par écrit des traditions relatives à Jésus et les conditions dans lesquelles ont dû être faites les premières rédactions. Cette étude est, en principe des plus importantes. En fait, elle s'avère plutôt décevante par sa méthode et par ses résultats. La période dont il s'agit couvre en effet les années 30 à 60 environ; et puisque les Epîtres de saint Paul en éclairent abondamment les dix dernières années, les efforts des travailleurs se concentrent sur le temps qui s'écoule entre la Pentecôte et l'envoi de la lettre aux Galates. Le témoignage des *Actes des Apôtres* pourrait ici être invoqué; mais les cri-

tiques rationalistes, avant de l'accueillir, lui font subir de tels traitements qu'il en devient méconnaissable. A défaut de documents écrits, on en est réduit à invoquer des analogies et à rechercher dans la littérature populaire de tous les temps et de tous les pays des exemples susceptibles d'être comparés à nos Evangiles.

Un tel procédé est tout à fait discutable. Sans doute des récits comme ceux qui nous font connaître la vie merveilleuse des Pères du désert, ou encore celle de saint François d'Assise, de saint Dominique et de leurs premiers compagnons présentent de réelles analogies avec les évangiles synoptiques. Dans un cas comme dans l'autre, nous avons affaire à des livres populaires, écrits sans grand souci de la chronologie et de la topographie et destinés seulement à transmettre le grand souvenir de personnages surhumains. Quand Palladius écrivait l'*Histoire lausiaque*, la plupart des moines dont il avait à parler étaient morts; seule leur mémoire, déjà embellie par la légende, se transmettait parmi leurs disciples et dans le peuple d'Egypte. Les *Fioretti* de saint François d'Assise et les autres témoignages du premier mouvement franciscain poursuivent eux aussi un but apologétique et édifiant : en rappelant les exemples du *Poverello*, ils veulent entraîner à sa suite de nombreux imitateurs. A certains égards, il en va de même des Evangiles.

Nous aurions le droit, assurément, de nous demander si l'*Histoire lausiaque* et les *Fioretti*, en dépit de leur allure populaire, en dépit du merveilleux dont ils sont remplis, ne gardent pas une valeur historique de premier ordre, non seulement pour nous renseigner sur la mentalité du milieu religieux où ils ont pris naissance, mais surtout pour nous faire connaître la véritable physionomie de leurs héros. Si saint François d'Assise a été le point de départ d'un mouvement religieux qui a peu d'équivalent dans l'histoire du monde, c'est sans doute qu'il

n'était pas un homme comme les autres, que ses œuvres et ses paroles étaient bien différentes de celles de ses contemporains. Vouloir supprimer du récit de sa vie tout le prodigieux dont elle est tissée, c'est rendre les faits totalement inexplicables. Il faut appliquer cette conclusion aux Evangiles : leur caractère de livres populaires, d'histoires édifiantes, n'est pas suffisant pour nous autoriser à contester leur valeur historique.

Mais nous pouvons aller plus loin et nous refuser à accepter le soi-disant argument tiré d'une analogie entre les synoptiques et les autres productions de la littérature populaire [1]. *Fioretti* et *Histoire lausiaque* sont des recueils d'anecdotes ou d'aphorismes, constitués sans aucun plan préconçu et sans aucune idée d'ensemble. Il s'agit uniquement d'édifier, en racontant tout ce que l'on sait d'admirable sur les Pères du désert, sur saint François d'Assise. Nos Evangiles sont au contraire des livres construits, composés avec le souci évident d'une thèse à prouver : saint Marc démontre que Jésus est le Fils de Dieu; saint Matthieu, qu'il est le Messie d'Israël; saint Luc, qu'il est le Sauveur du monde; et chacun d'eux choisit ceux des événements ou des discours qui sont les plus aptes à démontrer sa thèse.

A elle seule, cette dernière constatation ne suffirait pas à établir la valeur historique des Evangiles; on pourrait au contraire — et l'on n'a pas manqué de le faire — s'appuyer sur elle pour déclarer que les synoptiques ne sont que des ouvrages de théologie. Mais précisément il

1. On peut évidemment citer bien d'autres écrits populaires ou soi-disant tels, et les tenants de la méthode comparative ne s'en font pas faute. La *vie de Pythagore*, la *vie d'Apollonius de Tyane*, la *légende de Faust*, les *Vies des philosophes* de Diogène Laerte, bien d'autres ouvrages encore sont appelés en témoignage. Comme nous sommes obligés de nous borner, nous ne mentionnons que des exemples particulièrement significatifs.

faut commencer par s'entendre sur ce point; et c'est ce qui est à peu près impossible parce qu'ils échappent à tout essai de classification.

Résumés de catéchèse, avons-nous dit, les Evangiles nous rappellent d'abord ce que les premiers prédicateurs de la bonne nouvelle ont enseigné sur Jésus. Comment ceux-ci qui avaient été des témoins, qui avaient mangé et bu avec lui, depuis le temps où il avait été baptisé par Jean, auraient-ils été tentés de dire autre chose que ce qu'ils avaient vu et entendu [1]? Pour suivre Jésus qui les avait appelés, ils avaient tout abandonné. A plusieurs reprises, ils avaient été décontenancés par ses leçons, si différentes de tout ce qu'ils attendaient de lui, par son attitude si opposée à ce qu'ils espéraient du Messie. L'arrestation de leur maître, sa condamnation, sa mort sur la croix les avaient troublés plus que le reste. Il n'avait pas fallu moins que les apparitions du ressuscité pour rétablir leur foi. Les Evangiles ne nous cachent rien de ces attitudes des apôtres, de leur générosité et de leurs hésitations, de leur timidité et de leur ardeur. Ils ne dissimulent pas davantage les aspects les plus humbles de Jésus, le charpentier de Nazareth, qui, après avoir quitté sa demeure pour annoncer le royaume de Dieu, n'a plus où reposer sa tête. Croit-on que de purs théologiens n'auraient pas mis dans un meilleur relief la grandeur du Fils de Dieu? et pense-t-on que la littérature populaire n'aurait pas entouré le Fils de l'homme d'une plus prestigieuse auréole [2]? Nous savons d'ailleurs ce

1. Cf. *Act. Apostol.*, IV, 20.

2. Il est curieux de remarquer les réactions du philosophe païen, Celse, à la fin du second siècle, en face des humiliations de Jésus. Celse explique comment il aurait fallu corriger l'Evangile, en particulier les récits de la passion et de la résurrection pour le rendre digne du Fils de Dieu. Bien d'autres que lui avaient dû faire des remarques semblables. Pourtant les Evangiles sont restés tels quels.

que cette dernière aurait fait et les Evangiles apocryphes, qui sont son œuvre, ne nous donnent pas une idée très haute de ses capacités.

De bonne heure, les paroles de Jésus, les actions de Jésus, ont été racontées en formules à peu près stéréotypées. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, d'insister comme on l'a fait récemment, sur les lois du style oral et sur les procédés rythmiques de la mémorisation. Jésus n'était pas un rabbi comme les autres et on n'a jamais l'impression qu'il ait voulu faire apprendre par cœur ses paraboles ou ses discours en employant des moyens bons tout au plus dans les écoles. Mais l'importance qu'avaient ses enseignements, l'intérêt que présentaient ses miracles, tout devait contribuer à en graver dans les esprits un exposé définitif. A force de raconter une histoire, nous en venons nous aussi à la répéter dans les mêmes termes; et lorsque nous oublions le moindre détail, ce sont nos auditeurs qui nous remettent dans la bonne voie. Rien en tout cela que de naturel et rien par suite qui nous oblige à voir dans les Evangiles de simples aide-mémoire.

Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire des premières communautés chrétiennes, nous voyons que la personne de Jésus a constitué l'unique objet de l'enseignement des apôtres; et comme c'est à Jérusalem que l'Evangile a commencé par être prêché, quelques semaines seulement après la crucifixion et la résurrection, il eût été bien difficile aux missionnaires de s'appuyer sur des faits controuvés, au risque de provoquer des dénégations légitimes. Si les autorités juives ont, sans aucun délai, essayé de réduire les apôtres au silence, elles ne leur ont jamais reproché, semble-t-il, d'inventer des histoires ou même d'introduire dans leurs récits des traits imaginaires. Au plus savons-nous que, pendant un temps, on a voulu faire croire, dans les milieux juifs que les apôtres avaient enlevé du tombeau le cadavre de leur

maître et avaient ainsi accrédité la foi à la résurrection [1]. Il est facile de faire bon marché de cette invention. Sans avoir été un fait patent, la résurrection avait eu un trop grand nombre de témoins pour qu'une supercherie fût possible; et, dans l'argumentation chrétienne, elle tenait une place trop importante pour ne pas être solidement appuyée. On peut être bien sûr que le tombeau du Christ était vide et que les apôtres avaient vu le Seigneur.

Valeur des Evangiles. — Les critiques les plus exigeants ne contestent d'ailleurs pas l'existence d'un noyau historique dans les Evangiles; mais ils s'efforcent d'en déterminer le contenu. Ce faisant, ils entreprennent une tâche véritablement surhumaine. Qui peut assurer que telle parole de Jésus, telle action de Jésus est ou n'est pas historique? Celui-ci déclare qu'il faut tenir pour véritablement prononcées par le Christ les formules en désaccord avec la pratique des premières communautés chrétiennes : si nous lisons dans l'Evangile la recommandation : N'allez pas dans les voies des gentils et n'entrez pas dans les villes des Samaritains [2], elle a toutes chances d'être authentique, puisque l'Eglise y a immédiatement désobéi. On n'ose pas assurer que la réciproque est vraie et qu'une parole attribuée au Christ est apocryphe lorsqu'elle exprime un usage ou une pratique de l'Eglise primitive, mais pourquoi n'irait-on pas jusque-là? Celui-là est prêt à admirer sans réserve les mots frappés au coin d'un vigoureux réalisme, comme celui-ci : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; c'est ce qui sort de la bouche qui souille l'homme [3], mais il suspecte tous les discours où s'exprime

1. Matth., XXVIII, 11-15.
2. Matth., X, 5.
3. Matth., XV, 11; Cf. Matth., XV, 19-20.

un idéal religieux et moral, incompatible avec l'idée qu'il se fait du charpentier de Nazareth. Un troisième, à moins que ce soient déjà les mêmes, se refuse à accepter les passages où Jésus se proclame le Messie et relève la dignité de sa mission; mais il retient ceux où il déclare son ignorance à l'égard du jour du jugement [1].

On pourrait multiplier les exemples. Il est trop clair qu'on veut à tout prix éliminer de l'histoire tout ce qui est susceptible d'élever le Christ au-dessus de l'humanité commune. Si l'on pose ce principe que le Christ a été un homme comme un autre et que sa glorification a été l'œuvre propre des premières Eglises chrétiennes, on a sans doute le moyen de retrouver ce qu'on appelle le noyau des Evangiles. Mais l'histoire vraie ne tarde pas à prendre sa revanche. Car il s'agit d'expliquer les origines du christianisme, qui repose tout entier sur la conviction absolue de la mission de Jésus, et mieux encore de sa divinité. Supposé que le Seigneur n'ait rien dit ou fait d'extraordinaire; qu'après quelques semaines ou quelques mois de prédication dans les villages de la Galilée, il ait commis l'inexplicable imprudence d'aller se faire prendre à Jérusalem; qu'il y ait été condamné et exécuté pour une misérable tentative de soulèvement populaire : y a-t-il encore moyen de comprendre comment, tout de suite après sa mort ignominieuse, des centaines de Juifs se sont laissé persuader qu'il était le Messie promis par les prophètes; et comment, au bout de quelques années, tout l'empire romain a retenti du bruit de son nom?

La prédication apostolique est un fait; le succès de cette prédication est un fait. Nous ne pouvons pas nous dispenser d'en rendre compte. On conçoit, dans ces conditions, que quelques critiques n'aient pas trouvé d'autre moyen que la négation pure et simple de l'existence his-

1. Marc, XIII, 32.

torique de Jésus. Puisque, disent-ils, dès les premiers jours, les chrétiens ont commencé à adorer Jésus comme un Dieu, et cela non seulement dans le milieu païen où le culte des empereurs et la pratique des apothéoses pouvaient à la rigueur rendre intelligible cette extraordinaire exaltation d'un inconnu, mais aussi dans les milieux juifs, en dépit du monothéisme rigide qui y était de règle et en constituait l'armature religieuse, ne faut-il pas que ce même Jésus n'ait jamais vécu au milieu des hommes? Plus tard, sans doute, on put être amené à lui créer une légende, à raconter sa vie en s'inspirant des oracles prophétiques contenus dans l'Ancien Testament; mais à l'origine, il a été regardé comme un être céleste, sinon comme Jahvé lui-même, présenté sous le nom de Sauveur. Hypothèse inacceptable, bien qu'on essaie de la fonder sur l'enseignement des épîtres de saint Paul. Il faut cependant la relever avec intérêt, car elle témoigne du désarroi dans lequel tombe la critique, lorsqu'elle mutile arbitrairement les Evangiles et n'en retient que quelques passages isolés avec soin.

Saint Jean. — Nous n'avons encore rien dit de l'Evangile de saint Jean, qui est le dernier de nos Evangiles canoniques. Tout le monde est en effet d'accord pour reconnaître qu'il se distingue à tous points de vue des synoptiques et que son témoignage doit être examiné à part. Composé à la fin du 1er siècle par le disciple que Jésus aimait, le quatrième Evangile est à la fois un recueil de souvenirs et un livre de méditations. On ne saurait nier que l'auteur y a fait passer le meilleur de son âme : pendant de longues années, l'apôtre a vécu dans le souvenir de celui qui avait conquis son cœur d'adolescent; il a pu contempler les prodigieuses conquêtes accomplies dans tout l'empire romain, et même au delà, par l'annonce du nom de Jésus; il a été lui-même un bon ouvrier de ces

conquêtes et il a gagné au Seigneur de nombreux fidèles. Arrivé enfin à l'extrême vieillesse,lorsque l'âge ne lui permet plus de parcourir le monde, lorsque la sollicitude des Eglises d'Asie dont il est le père et le chef l'oblige à se fixer définitivement à Ephèse, il entreprend de consigner par écrit les actions et les discours de son Maître afin de lui rendre un suprême et véridique témoignage.

Il connaît assurément les Evangiles synoptiques et il ne se propose pas de les recommencer. Ces Evangiles, composés en vue de la catéchèse élémentaire, sont adaptés à leur but : ils doivent conserver partout l'autorité dont ils jouissent. Mais ils ne sont pas complets; ils ne disent rien notamment des divers séjours de Jésus à Jérusalem avant la passion; et si brefs qu'aient été ces séjours, ils n'en ont pas moins eu une exceptionnelle importance à cause des enseignements dont ils ont été l'occasion et des miracles qui y ont été accomplis. Les synoptiques ne rappellent pas davantage les dernières leçons du Maître à ses disciples, au cours de la Cène pascale et immédiatement après : paroles intimes sans doute, épanchements du cœur faits pour être médités par des âmes fidèles plutôt que pour être livrés à tout venant en des leçons publiques mais si riches de doctrines et si remplis de consolations, qu'il devient possible, après un si longtemps, de les révéler à l'Eglise.

Ce qu'ont raconté ses prédécesseurs, Jean ne le répète donc pas. Les grands souvenirs de la Passion et de la Résurrection doivent évidemment être mis à part : comment parler du Christ, sans raconter la trahison de Judas, le jugement devant le sanhédrin, la condamnation par Pilate, la mort sur la croix, et les apparitions qui consacrent le définitif triomphe du Sauveur? Même ici cependant, l'apôtre bien-aimé ne se contente pas de reproduire les récits traditionnels. Il ajoute, ici et là, des détails inédits qui prouvent la fidélité de sa mémoire et com-

plètent, sans les corriger, les narrations des synoptiques. Mais ailleurs, il se sent plus libre : s'il raconte encore la multiplication des pains qui faisait partie de la catéchèse traditionnelle, c'est pour introduire le discours sur le pain de vie qui commente et explique le miracle. Tout le reste lui est particulier : l'entretien avec Nicodème, la rencontre avec la Samaritaine, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, et les multiples discours du Sauveur aux Juifs de Jérusalem.

On s'est demandé parfois pourquoi les synoptiques avaient laissé de côté tel événement rapporté par saint Jean. Il ne nous est guère possible de répondre à cette indiscrète question. Nous voyons mieux par contre pourquoi saint Jean lui-même a écrit comme il l'a fait. Son récit est en effet précédé d'un prologue qui constitue un véritable programme. Celui dont il va parler n'est autre que le Verbe, existant dès le commencement en Dieu et possédant lui-même la nature divine. Le Verbe est en même temps vie et lumière ; vie vivifiante et lumière illuminante : s'il est venu dans le monde, plus encore s'il s'est fait chair et s'il a habité parmi nous, c'est pour communiquer aux hommes qui le reçoivent la vie et la lumière véritables et pour leur donner le pouvoir de devenir enfants de Dieu. L'évangéliste se propose de mettre ces vérités en évidence et de prouver que Jésus-Christ est bien le Verbe incarné, le Fils de Dieu qui est venu en ce monde. Les miracles qu'il rappelle, les discours qu'il rapporte sont destinés à servir de témoignage. Ils sont des signes, des arguments : parce que Jésus est la lumière du monde, il rend la vue à l'aveugle-né; et parce qu'il est la vie, il ressuscite Lazare. Les faits sont réels, sans aucun doute et nous n'avons pas le droit de les regarder comme de purs symboles; mais ils ont été choisis parmi beaucoup d'autres à cause de leur valeur d'enseignement.

A première vue, les discours prêtés au Christ par saint

Jean nous étonnent beaucoup plus que les miracles qui lui sont attribués : dans les synoptiques aussi, nous voyons Jésus ressusciter des morts, faire marcher des paralytiques, guérir des aveugles, marcher sur les eaux, multiplier les pains, remplir merveilleusement les filets de ses apôtres. Par contre, n'y a-t-il pas un abîme entre les paraboles du royaume des cieux et l'allégorie du Bon Pasteur, entre le discours sur la montagne et les discours après la Cène? Autant il serait vain de nier ces différences, autant il est facile de les expliquer. Ce que nous donne l'apôtre bien-aimé, ce sont bien les enseignements de Jésus : il n'invente rien; il ne crée rien de lui-même. Mais comme il a médité durant près de soixante ans les paroles de son Maître, comme il en a imprégné sa vie spirituelle, il les reproduit moins peut-être telles qu'elles ont été prononcées autrefois, que telles qu'il les comprend aujourd'hui à la lumière des événements, et plus encore à celle de l'Esprit Saint qui le fait ressouvenir de tout ce qu'a dit le Sauveur. A plusieurs reprises, saint Jean tient à remarquer que lui-même et ses compagnons n'ont pas compris tout d'abord les paroles ou les actions de Jésus, mais qu'ils en ont saisi plus tard la signification profonde; et Jésus lui-même déclare à ses apôtres que tout ce qu'ils ne comprennent pas sur le moment, ils en auront plus tard l'intelligence, lorsque sera venu le Paraclet, l'Esprit de vérité. A l'heure où il consigne ses souvenirs par écrit, Jean a vu s'accomplir la promesse : son esprit a été éclairé par le divin consolateur et il a vu la prodigieuse richesse des enseignements du Seigneur.

Il arrive parfois que l'on sache à peine quand et comment s'achèvent les leçons du Maître : l'entretien de Jésus avec Nicodème commence d'une manière toute naturelle, et les deux interlocuteurs enchaînent questions et réponses avec vivacité. Mais bientôt Jésus seul garde la parole, tant et si bien que Nicodème disparaît mysté-

rieusement : c'est en vain que nous nous demandons quelle fut la conclusion de sa visite nocturne; il n'y en eut point; ou du moins celle-ci ne présente aucun intérêt aux yeux de l'évangéliste qui s'est laissé absorber par ses réflexions, qui a suivi le cours de ses pensées, et qui n'a pas hésité à placer sur les lèvres de Jésus l'expression de ses propres idées. Où finissent les discours du Seigneur? où commencent les méditations de l'évangéliste? La question est oiseuse; elle n'a même pas de sens, car Jean se borne à répéter son Maître, mais il le fait d'une manière vivante et personnelle, en s'attachant aux réalités spirituelles bien plus qu'aux mots stériles.

On voit dès lors ce qu'il faut penser de l'opinion des critiques qui refusent d'admettre l'historicité du quatrième Evangile. Voir dans ce livre une sorte de roman symbolique, dont chaque détail aurait une signification mystérieuse, serait ne rien comprendre à la mentalité de saint Jean. Contre les hérétiques qui pullulent à la fin du Ier siècle et qui s'évertuent à nier la réalité du corps du Christ, l'apôtre n'a pu écrire qu'un livre destiné à prouver cette réalité. Mais il a voulu en même temps dépasser l'ordre des choses sensibles pour pénétrer les réalités spirituelles; car les paroles du Seigneur sont esprit et vie.

Aussi bien, l'Eglise n'a jamais cessé d'accueillir le quatrième Evangile, et, dès les premiers temps, elle l'a reçu comme l'œuvre authentique du disciple bien-aimé : n'est-il pas curieux que le plus ancien peut-être des textes évangéliques que nous possédions à l'heure actuelle soit un passage de saint Jean, écrit sur un fragment de papyrus de la première moitié du IIe siècle [1]? Conçoit-on un tel

1. Il s'agit du Pap. Ryl. Gk. 457, qui renferme quelques lignes de *Joan.*, VIII, 31-33 et 37-38, et qui, d'après les spécialistes remonte au début du IIe siècle. Cf. l'étude du R. P. Benoît, dans la *Rev. Biblique*, t. XLV, 1936, p. 269 et suiv.

accueil si l'on avait cru que ce nouvel Evangile contredisait les trois premiers ou qu'il ne donnait pas un portrait véritable du Sauveur? Nous pouvons donc avoir confiance : l'œuvre de saint Jean n'est pas une élévation mystique sur la vie du Christ et ses enseignements; ou plutôt, si elle l'est, elle ne cesse pas pour autant de nous apporter d'inappréciables clartés touchant ce qu'a dit et fait le Seigneur au cours de sa vie mortelle. On frémit en pensant à quel point notre connaissance de Jésus serait incomplète si nous n'avions pour l'appuyer que les seules données contenues dans les Evangiles synoptiques.

Grâce aux écrits du Nouveau Testament, grâce surtout aux quatre Evangiles, nous pouvons donc connaître avec certitude ce qu'a fait et ce qu'a enseigné le Christ. Les auteurs inspirés ne sont pas des historiens : ni l'enchaînement des faits, ni la précision des temps ou des lieux ne les intéressent. Mais parce qu'ils se préoccupent avant tout d'instruire leurs lecteurs, parce qu'ils veulent leur donner un résumé de la catéchèse orale, ils insistent sur l'œuvre du Seigneur et sur sa personne. Nous ne leur demandons pas davantage; et puisque, dans les pages qui suivent, nous ne chercherons qu'à montrer en Jésus le Fils de Dieu et le fondateur de l'Eglise catholique, nous sommes dès maintenant assurés de trouver dans les Evangiles tous les renseignements dont nous avons besoin.

CHAPITRE II

LE MESSAGE DE JÉSUS

1. La prédication de Jean-Baptiste. — 2. Les débuts du ministère de Jésus. — 3. La crise. — 4. La dernière semaine. — 5. La passion et la résurrection.

1. La prédication de Jean-Baptiste.

LA quinzième année du règne de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, Lysanias, tétrarque de l'Abilène, sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert[1]. C'est en ces termes solennels que saint Luc commence le récit de l'histoire évangélique. Saint Marc, saint Matthieu et saint Jean sont d'accord avec lui pour affirmer que les premiers appels au royaume de Dieu ont été lancés dans la terre d'Israël par un personnage du nom de Jean. Qui était ce Jean et quelle était au juste sa mission?

Saint Jean. — Les premiers chapitres de saint Luc nous renseignent sur les origines du prophète : ils nous

1. Luc, III, 1-2.

racontent en effet comment sa naissance fut annoncée à son père Zacharie, prêtre du Seigneur et comment celui-ci salua, par un solennel cantique d'action de grâces, l'entrée en ce monde de l'enfant du miracle, destiné à préparer les voies du Très-Haut et à marcher devant lui pour annoncer sa venue. L'obscurité la plus complète retombe ensuite sur Jean; lorsqu'elle se lève, le fils de Zacharie et d'Elisabeth a grandi et peut avoir atteint, même dépassé, sa trentième année. Il vit dans le désert, vêtu d'un manteau en poil de chameau, une ceinture de cuir autour des reins et il se nourrit de sauterelles et de miel sauvage.

Ce rigoureux ascétisme, cette vie austère dans les solitudes ont intrigué les historiens qui se sont demandé comment l'idée avait pu en venir à Jean. Plusieurs d'entre eux ont songé à l'essénisme et il est vrai que les Esséniens, tels qu'ils nous sont connus par les descriptions de Josèphe et de Philon [1], menaient une existence mortifiée, mais leur règle ne ressemble en rien à celle que nous voyons suivre par le Baptiste et leur vie en communauté est tout le contraire de l'isolement où il se complaît. Plus naturellement, on penserait à l'ermite Banous qui fut pendant un temps le maître de Josèphe : « J'appris, raconte ce dernier, qu'un certain Banous vivait au désert en solitude, qu'il se fabriquait un vêtement avec l'écorce et les feuilles des arbres, qu'il se nourrissait des produits spontanés de la nature et qu'il prenait nuit et jour dans l'eau froide de nombreux bains de pureté [2]. » L'exemple de ce personnage prouve du moins que l'érémétisme n'était pas inconnu dans la Palestine du Ier siècle. Mais il n'est pas nécessaire de supposer que Jean se soit mis à

1. Philon, *Quod omnis probus sit liber*, 75-88; Josèphe, *De Bello iudaïco*, II, 119-161.

2. Josèphe, *Vita*, 11.

aucune école ou ait voulu imiter l'un ou l'autre de ses contemporains. Les âmes qui cherchent Dieu l'ont toujours rencontré dans la solitude : appelé comme les anciens prophètes, dont il renouait la tradition interrompue depuis bien des siècles, à annoncer au peuple le message du salut, Jean devait naturellement se préparer par la retraite à sa mission.

Son message. — Lorsque le temps en fut venu, la voix du nouvel élu se fit entendre au peuple : « Faites pénitence, car le royaume des cieux s'est approché [1]. » La pénitence n'est autre que le changement de vie, la transformation intérieure, figurée par le renouvellement des mœurs, à la fois regret pour le passé et résolution pour l'avenir. Comme il s'adresse à des pécheurs, Jean ne craint pas d'insister : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? Faites donc un digne fruit de pénitence. Et ne dites pas en vous-mêmes : nous avons pour père Abraham, car je vous dis que Dieu est assez puissant pour faire sortir de ces pierres des fils d'Abraham. Déjà la hache est placée à la racine des arbres. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu [2]. »

La pénitence ne peut plus être différée : voici en effet qu'est proche le royaume de Dieu. Qu'est-ce au juste que ce royaume enseigné par Jean? Nous aurons à nous le demander plus tard. Il nous suffira maintenant d'y voir l'expression des temps messianiques, annoncés jadis par les prophètes et prêchés avec une insistance redoublée par les faiseurs d'apocalypses. D'après la croyance populaire, le Messie devait venir aux derniers jours du monde, l'avènement de son règne devait coïncider avec la mani-

1. Matth., III, 1-2; Marc, I, 4-5; Luc, III, 3.
2. Matth., III, 7-10.

festation d'un monde nouveau. C'est dans une perspective eschatologique que prend place le message de Jean.

Jean lui-même se présente comme un précurseur : si la hache est déjà mise à la racine des arbres, un autre que lui aura mission de la manier pour couper les arbres inféconds ou mauvais. « Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence. Celui qui viendra après moi est plus fort que moi et je ne suis pas digne de porter ses sandales : il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu. Le van est dans sa main et il purifiera son aire; il rassemblera son froment dans ses greniers, mais il brûlera la paille dans un feu inextinguible [1]. » Ces appels ont quelque chose d'effrayant, mais pourquoi chercher à endormir les pécheurs dans une fausse assurance, au moment même où le Messie est proche? Toutes les métaphores employées par Jean concourent à produire le même effet : les temps sont accomplis; l'heure de la conversion est venue.

Le baptême. — De la conversion, le signe et le symbole sont le baptême d'eau que Jean prêche et administre en même temps. L'eau qui purifie les vêtements, qui nettoie le corps de ses souillures, exprime naturellement le renouvellement de l'âme. Celui qui s'est lavé n'a plus rien à craindre; il est prêt à accueillir le royaume qui vient; il est en quelque sorte marqué comme un membre du royaume. Est-ce à dire que le baptême ait de lui-même une efficacité pour remettre les péchés? La chose est possible sans être certaine, car il ne suffit pas au coupable d'entrer dans l'eau et de s'y plonger; il faut qu'ensuite il fasse de dignes fruits de pénitence et nous apprenons par saint Luc ce que Jean demande des différentes conditions sociales dont il voit les représentants venir à lui [2] : des

1. Matth., III, 11-12.
2. Luc. III, 10-14.

publicains qu'ils ne fassent rien de plus que ce qui leur a été ordonné; des soldats qu'ils ne frappent personne et qu'ils se contentent de leur solde; des hommes du commun, qu'ils soient appliqués à faire la charité aux misérables. La modération de ces conseils étonne de la part d'un ascète tel que Jean et dans les circonstances extraordinaires où ils sont donnés. Mais le précurseur tient bien à montrer que le royaume messianique n'est inaccessible à aucune bonne volonté. La conversion du cœur est la condition essentielle mise à sa possession.

Le rite baptismal a pu être suggéré à Jean par l'usage qui en était fait dans certains milieux juifs; il n'en reste pas moins que le baptême johannique revêt un caractère unique et tout à fait original : « Jean s'est constitué le héraut du royaume messianique tout immédiat... Il est le seul prophète qui ait pu dire que le Fort viendrait après lui et que la cognée était déjà au pied de l'arbre; seul il est le précurseur. Seul aussi des prophètes, il administre un baptême de pénitence qui prépare à ce règne et qui dispose les hommes à y entrer. Le baptême, avec ce but précis, n'a d'analogue dans aucune secte baptiste, ni nulle part dans le paganisme[1]. »

L'accueil fait à Jean. — La prédication du Baptiste souleva, semble-t-il, une grande émotion dans la terre d'Israël. Depuis des siècles peut-être on n'avait entendu rien de pareil; il fallait remonter jusqu'à Elie lui-même pour trouver un prophète susceptible de lui être comparé. De part et d'autre, c'était la même austérité de vie, de part et d'autre, aussi, c'était la même vigueur à fustiger les vices et à annoncer le caractère redoutable des jugements de Dieu. Beaucoup, en ce temps-là, croyaient

1. J. Thomas, *Le mouvement baptiste en Palestine et en Syrie*, Gembloux, 1935, p. 86.

qu'Elie devait revenir aux derniers temps pour préparer l'arrivée du Messie. On se demanda, et on demanda à Jean lui-même, s'il n'était pas Elie. Son humilité profonde et la conscience qu'il avait de sa propre personnalité l'obligèrent à décliner ce titre. En réalité, il accomplissait bien le rôle que les apocalypses réservaient au grand prophète et Jésus tint un jour à en rendre le témoignage.

Les foules venaient donc au Jourdain pour y être baptisées. La plupart, après avoir entendu les exhortations du prophète, après s'être plongés dans l'eau, retournaient chez eux et reprenaient le cours de leur existence dans l'attente anxieuse du royaume. Mais Jean retenait auprès de lui quelques disciples qui devaient l'aider dans sa tâche et à qui il donnait une formation ascétique des plus austères : jeûnes et prières multipliés en étaient les traits caractéristiques [1]. De ces disciples, les uns s'attachèrent à Jésus et constituèrent le premier noyau du collège apostolique; les autres restèrent fidèles à leur maître et adoptèrent à l'égard de ceux qui l'avaient abandonné une attitude d'étonnement ou de blâme.

Arrestation de Jean. — Il était impossible que la prédication de Jean fût bien accueillie des autorités religieuses ou civiles. Tandis que le peuple s'enthousiasmait, les gens en place s'inquiétaient : que voulait donc ce gêneur qui proclamait l'inutilité de la descendance abrahamique, qui faisait fi de tous les usages et qui annonçait la venue imminente du règne de Dieu? Jean, en effet, parlait avec la plus entière liberté : ses critiques ne s'arrêtaient pas aux marches du trône et, comme Hérode Antipas, le tétrarque de la Galilée donnait à ses peuples le scandale public d'une union incestueuse avec la femme de son

1. Luc, V, 33.

frère, il n'hésita pas à lui adresser les plus vifs reproches. Les prêtres et les lévites de Jérusalem, envoyés pour lui demander compte de sa mission, ne purent rien contre lui: ils se bornèrent à l'interroger[1]. Hérode alla plus loin : sans redouter l'indignation des foules, il fit emprisonner le précurseur et l'enferma dans la citadelle de Machéronte.

Selon Josèphe, l'arrestation de Jean aurait eu des motifs politiques : « Hérode eut peur, écrit l'historien juif. Il craignait que l'influence énorme que cet homme exerçait sur le peuple ne le poussât à fomenter une révolte : ne semblait-on pas lui demander conseil à toute occasion? Il préféra donc prévenir tout événement fâcheux et se saisir de lui, plutôt que de laisser les choses se dérouler et d'avoir alors à regretter un fait accompli. Se défiant de lui, Hérode le fit conduire, chargé de fers, à Machéronte[2].» Les deux explications se complètent sans s'opposer. On peut être assuré que Jean eut assez de courage pour dénoncer la conduite du tétrarque. Mais, d'autre part, celui-ci était naturellement soupçonneux; dans le monde juif, toute prédication populaire pouvait prendre l'allure d'un appel à la révolte. Interrompre le ministère de Jean, c'était à la fois pour Hérode satisfaire une rancune personnelle et empêcher un soulèvement redoutable; double avantage en présence duquel il n'y avait pas à hésiter.

Si brusque, si inattendu même qu'il pût être, l'emprisonnement du précurseur était déjà trop tardif pour empêcher les événements de se produire. Nous ne savons pas pendant combien de temps Jean avait eu la liberté d'annoncer l'approche du royaume de Dieu. Il semble pourtant que sa mission ait été très brève : quelques semaines, quelques mois au plus lui ont suffi pour soulever l'enthousiasme des foules et pour préparer les âmes à la bonne

1. Luc, I, 19-27.
2. Josèphe, *Antiquités*, XVIII, V, 2.

nouvelle. Et c'est pour cela qu'il était venu. Il reconnaissait lui-même qu'il n'était pas le Messie. Il ajoutait humblement qu'il n'était pas un prophète, à plus forte raison qu'il n'était pas Elie ni Jérémie. Mais il déclarait que le Messie viendrait immédiatement après lui, qu'il était chargé de lui préparer les voies et qu'il n'était pas digne de délier les courroies de ses chaussures; il était cependant pareil à l'ami qui précède l'époux dans le cortège nuptial. De fait, au moment où il fut arrêté, celui qui devait venir était déjà arrivé : Jean le savait, il pouvait lui-même disparaître sans avoir aucune inquiétude pour l'avenir.

2. Les débuts du ministère de Jésus.

Le baptême de Jésus. — Parmi tous ceux qui étaient venus recevoir de Jean le baptême de pénitence se trouvait un homme du nom de Jésus. On le connaissait comme un charpentier de Nazareth, fils de Joseph et de Marie, frère de Jacques et de Joseph, de Jude et de Simon. On savait qu'il avait environ trente ans, qu'il n'avait pas appris dans les écoles rabbiniques à interpréter les Écritures; que rien enfin ne le distinguait apparemment de ses compatriotes [1]. Les Evangiles nous font, à la vérité, connaître les merveilleux événements qui avaient précédé et accompagné sa naissance [2] mais le souvenir de ces choses, précieusement conservé dans le cœur de sa mère, la Vierge Marie, ne s'était pas répandu et nul ne fit attention lorsque Jésus, ayant un jour quitté son village, arriva sur les bords du Jourdain et demanda au précurseur de le baptiser.

1. Marc, VI, 3; Luc, IV, 22 ; Ioan., VI, 42; VII, 41.
2. Matth., I-II; Luc, I-II.

Seul, Jean eut un instant d'hésitation. « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et tu viens à moi [1]. » Il avait en effet reconnu en Jésus celui dont il annonçait la prochaine venue et il ne lui paraissait pas convenable de paraître s'élever au-dessus de lui. De fait, lorsque Jésus sortit du Jourdain, une voix céleste se fit entendre pour proclamer sa dignité : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu » et une colombe, symbole visible de l'Esprit de Dieu, descendit sur lui [2]. »

Il semble que ces prodiges n'eurent pas d'autres témoins que Jésus lui-même et Jean. En tout cas, le baptême de Jésus est, dans l'histoire évangélique, un événement considérable, parce qu'il marque le point de départ de l'activité du Maître, en même temps qu'il la rapproche de celle du précurseur. Jésus continue Jean; il poursuit son œuvre au point où ce dernier la laisse. Sans avoir été au nombre de ses disciples, il tient à recevoir de lui le baptême afin de bien montrer qu'il veut se rattacher à lui et un peu plus tard, quand Jean aura été emprisonné, il lui rendra le plus beau des témoignages : « Qu'êtes-vous allés contempler dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme revêtu d'habits moelleux? Ceux qui portent des vêtements somptueux et vivent dans les délices sont dans les palais des rois. Mais qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, vous dis-je et plus qu'un prophète. C'est celui dont il est écrit : voici que j'envoie un messager devant ta face pour disposer ta voie devant toi. En vérité, je vous le dis, parmi les fils de la femme, il n'a été suscité personne de plus grand que Jean [3]. »

1. Matth., III, 14.
2. Matth., III, 16-17; Marc, II, 10-11; Luc, III, 21b-22; Ioan., 1, 32-35.
3. Matth., XI, 7-11; Luc, VII, 24-28.

La tentation. — Après avoir reçu le baptême, Jésus se retire dans le désert. Il y est poussé par l'Esprit [1] et, pendant quarante jours, il y est tenté par le démon. Cette retraite est une préparation immédiate à la vie active, à la prédication, au ministère public. Avant de commencer ce qui doit être le grand œuvre de sa vie, Jésus ressent le besoin de la solitude : non qu'il ait quelque hésitation sur le caractère de sa mission, mais parce qu'il veut subir l'épreuve de la tentation. Dans le royaume de Dieu dont il doit être le prédicateur, sa place est unique. Il est le Messie annoncé par tous les prophètes, attendu par le peuple entier. Il le sait et l'investiture céleste qu'il a reçue au moment de son baptême ne lui a apporté aucune certitude nouvelle; pas plus qu'elle ne l'a constitué Messie, elle ne lui a découvert son rôle. Mais l'idée même de Messie a subi, le long des siècles, bien des transformations : elle recouvre aussi bien le rejeton de la tige de Jessé que le serviteur de Jahvé; l'enfant glorieux et admirable, le Prince de la paix, le Père du siècle à venir prédit par Isaïe et par ses traducteurs grecs, que le Fils de l'Homme assis sur les nuées du ciel dont parle Daniel; le roi destiné à mettre fin à la domination romaine et à faire de Jérusalem la capitale des nations, que le souverain des temps nouveaux où les lions mangeront de la paille et où les vignes porteront d'extraordinaires grappes de raisin; l'invincible conquérant qui s'emparera du monde, que le juge souverain des vivants et des morts. De tous ces Messies, quel sera Jésus? Le démon s'approche de lui et le tente : il lui présente l'appât de tous les royaumes de l'univers; il lui propose des signes extraordinaires et inutiles; il cherche à l'attirer par le désir de l'ostentation et de la vaine gloire. Ces sollicitations demeurent infructueuses : sans hésitation, Jésus repousse le tentateur.

1. Luc, IV, 1; Marc, I, 12.

Celui qu'il veut être, librement, c'est le Messie humilié et souffrant dont David et Isaïe ont annoncé la mort. A la joie qui lui est proposée, il préfère la croix.

Les premiers enseignements. — Cette épreuve achève, dirait-on, d'armer Jésus pour les combats à venir. Lorsqu'il quitte le désert, il est prêt à prêcher. Il commence, semble-t-il, par se rapprocher de Jean, sans se mêler d'ailleurs à ses disciples; et c'est alors que celui-ci le désigne à ceux qu'il aime entre tous, à Jean et à André, à Pierre et à Jacques, comme l'Agneau qui ôte les péchés du monde [1]. Bien plus, il s'installe à quelque distance de lui et se met à baptiser ceux qui viennent à lui [2]. Cette attitude est significative. Jésus veut à la fois montrer qu'il est indépendant de Jean, qu'il n'a pas besoin de lui parce qu'il le dépasse et que pourtant sa prédication se rattache à celle du précurseur, qu'elle la continue et qu'elle la complète.

C'est sur ces entrefaites que Jean est jeté en prison. Jésus abandonne alors la Judée où il s'était établi et il regagne la Galilée [3]. Cette région où il avait grandi, où il avait été élevé, lui est plus familière; il s'y sent aussi plus à l'aise contre tous les obstacles humains qu'aux abords de Jérusalem.

Il peut donc y communiquer librement son message et ses premières paroles sont celles qu'avait déjà fait entendre le Baptiste : « Les temps sont accomplis et le règne de Dieu est proche. Faites pénitence et croyez à l'Evangile [4]. » L'un après l'autre, il parcourt les villages; il entre dans les synagogues et il y enseigne; il s'installe dans une barque de

1. Ioan., I, 35-42.
2. Ioan., III, 22-30.
3. Luc, IV, 14 a; Marc, I, 14 a; Matth., IV, 12.
4. Marc, I, 14 b; Matth., IV, 17.

pêcheurs pour haranguer la foule qui se presse sur les bords du lac; et bientôt sa popularité est assez grande pour qu'on le suive partout où il va, sur la montagne des béatitudes, dans les lieux déserts où il doit multiplier les pains; s'il traverse le lac on le rejoint et, lorsqu'il cherche à échapper à la multitude, on ne le laisse pas en repos.

Le thème de sa prédication est immuable : c'est le royaume de Dieu et lorsque, impuissant lui-même à satisfaire tous les désirs, il envoie ses disciples annoncer à sa place la bonne nouvelle, il ne les charge pas d'un autre message : « Sur votre route, annoncez bien haut que le royaume des cieux s'est approché [1]. »

Parfois, il appuie sa parole sur les oracles des anciens prophètes; ainsi à Nazareth, où il commente, en synagogue, un passage d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour m'annoncer la bonne nouvelle aux pauvres; il m'a envoyé proclamer aux captifs la délivrance et aux aveugles une vue claire, renvoyer libres les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur [2]. » D'autres fois, le plus souvent peut-être, il enseigne avec autorité : il ne se contente pas de dire que les oracles d'autrefois sont accomplis en sa personne, il affirme que les temps sont venus, et l'on s'étonne de la puissance de sa parole qui n'a rien de commun avec les exégèses subtiles ou les traditions contradictoires auxquelles se complaisent les scribes et les pharisiens.

L'accueil des foules. — Les premiers temps sont remplis d'enthousiasme. Autour de Jésus, comme naguère autour de Jean, les multitudes accourent, pour entendre et pour voir. Des miracles accroissent la popularité du Maître. Après avoir d'abord, à la demande de sa mère,

1. Matth., X, 7; Luc, IX, 2, 60; X, 9, 11.
2. Luc, IV, 18; Is., LXI, 1-2; LVIII, 6.

transformé l'eau en vin aux noces de Cana, Jésus guérit le fils d'un officier royal, il chasse les démons du corps des possédés, il fait marcher les paralytiques, rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles; il ressuscite la fille de Jaïre.

On porte devant lui tous ceux qui sont malades et les possédés du démon et il en guérit beaucoup [1]. Il agit ainsi dans toute la Galilée, soulageant toute maladie et toute langueur dans le peuple [2]. Il n'a pas besoin pour cela de multiples exorcismes ou de remèdes extraordinaires, une simple parole lui suffit. « Si tu le veux, lui déclare un lépreux, tu peux me rendre pur. » Et le Seigneur répond : « Je le veux, sois pur. » Aussitôt la lèpre disparaît [3]. Un autre jour, on lui présente un paralytique, dont la foi l'émeut : comme il commande à l'âme aussi bien qu'au corps, il commence par lui remettre ses péchés. Puis, devant la stupéfaction des scribes, il reprend : « Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : Tes péchés sont remis, ou de dire : Lève-toi et prends ton grabat et marche. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a autorité pour remettre les péchés sur la terre, — il s'adresse au paralytique : — Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et retire-toi dans ta maison [4]. » Une guérison instantanée confond les contradicteurs.

L'opposition naissante. — Bientôt, cependant, l'ardeur se calme et, petit à petit, elle fait place à une froideur de plus en plus marquée, toute prête à se transformer en hostilité. Les scribes et les pharisiens, d'abord réduits au silence et inquiets des mouvements de la foule, ne tardent pas à se ressaisir. Gardiens des traditions, ils sont instinc-

1. Marc, I, 32-34; Matth., VIII, 16; Luc, IV, 40-41.
2. Marc, I, 39; Matth., IV, 23.
3. Marc, I, 40-41; Matth., VIII, 2-3; Luc, V, 12-13.
4. Marc, II, 1-11; Matth., IX, 1-6; Luc, V, 17-24.

tivement hostiles aux prophètes qui viennent déranger les habitudes et jeter le trouble dans les âmes. Ils ne manquent aucune occasion de critiquer Jésus : nous venons de les voir à l'œuvre auprès du paralytique; lorsque le Maître accepte l'invitation du publicain Matthieu, ils s'indignent de le voir manger avec des pécheurs [1]. Quand ses disciples arrachent des épis le jour du sabbat, ils feignent le scandale, sous prétexte qu'ils violent la loi du repos [2]. Lorsqu'il ose guérir, un autre jour du sabbat, un homme qui a la main desséchée, ils trouvent enfin l'occasion de l'accuser et, aussitôt, ils tiennent conseil avec les Hérodiens sur les moyens de le perdre [3]. Bon gré, mal gré, la multitude subit l'influence de ses chefs naturels : si attachée qu'elle puisse être à Jésus à cause de sa bonté, de sa puissance, de son autorité, elle s'inquiète lorsqu'elle voit ses maîtres le critiquer, le prendre en défaut; elle tient à la loi de Moïse qu'elle regarde à bon droit comme l'œuvre de Dieu et elle n'aime pas qu'on paraisse la mépriser ou l'abandonner.

D'autres raisons encore expliquent le revirement du peuple. Parmi les proches de Jésus, quelques-uns ne croient pas en lui, ils s'efforcent même de contrarier son apostolat et ne craignent pas de déclarer qu'il est hors de lui [4]. Si ceux qui le connaissent le mieux ne lui font pas confiance, comment les autres pourraient-ils avoir plus de foi? D'ailleurs, le royaume annoncé par Jésus ne se manifeste pas. Sans doute les démons sont chassés, les malades guéris, les morts ressuscités; mais qu'est-ce que cela à côté de la grande espérance soulevée par la promesse du règne de Dieu? Dans le ciel n'apparaissent pas les signes avant-coureurs que l'on attendait; sur la terre, les

1. Marc, II, 13-17; Matth., IX, 9-13; Luc, V, 27-32.
2. Marc, II, 23-37; Matth., XII, 1-8; Luc, VI, 1-5.
3. Marc, III, 1-6; Matth., XII, 9-14; Luc, VI, 6-11.
4. Marc, III, 20.

Romains sont toujours les maîtres de la Palestine et leurs soldats continuent à souiller Jérusalem de leur présence détestée. Bien plus, les pécheurs ne se convertissent pas, et c'est au milieu d'un monde mauvais que sont obligés de peiner les disciples du Maître.

Celui-ci n'a pourtant pas l'air de s'inquiéter. Lorsqu'on l'interroge, il répond par une fin de non-recevoir : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de signe à cette génération [1]. » Il reproche à ses auditeurs de ne pas comprendre les grands événements dont ils sont les témoins : « Quand vous voyez un nuage s'élever sur le couchant, aussitôt vous dites : La pluie vient, et il en est ainsi, et lorsque le vent du sud-est souffle, vous dites : Il fera chaud, et cela arrive. Hypocrites! vous savez apprécier la physionomie de la terre et du ciel, et comment n'appréciez-vous pas ce temps-ci [2]? » D'autres fois, il déclare que l'arrivée du règne de Dieu ne saurait être observée, comme si l'on pouvait dire : « Voici qu'il est ici, ou bien : il est là. Car voici que le règne de Dieu est au-dedans de vous [3]. » Finalement, il donne une promesse, mais qui semble reculer l'échéance si passionnément attendue : « En vérité je vous dis qu'il y en a ici, parmi les personnes présentes, qui ne goûteront pas la mort, qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venu en puissance [4]. » Décidément, ce n'était pas là ce qu'on attendait, ce qu'on avait toujours cru comprendre : au lieu d'un avènement immédiat, exigeant une immédiate conversion, le Maître demande un délai et il ne promet qu'à un petit nombre la contemplation du grand drame.

1. Marc, VIII, 12, cf. Luc, XI, 29-32; Matth., XII, 38-42.
2. Luc, XII, 54-56; cf. Matth., XVI, 2-3.
3. Luc, XVII, 20-21.
4. Marc, IX, 1; Matth., XVI, 28; Luc, IX, 27.

Si encore Jésus réservait à ceux qui le suivent le bonheur auquel ils croient avoir droit, peut-être serait-on disposé à lui faire crédit. Mais ce bonheur, il ne l'annonce que pour l'au-delà de la mort. Ici-bas, la vie des disciples doit être une lutte de tous les instants : « Quelqu'un lui dit pendant la route : Je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. Il dit à un autre : Suis-moi. Celui-ci dit : Seigneur, permets-moi d'abord d'aller ensevelir mon père. Mais Il lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts. Quant à toi, va annoncer le règne de Dieu. Un autre encore lui dit : Je te suivrai, Seigneur, mais d'abord permets-moi de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison. Jésus lui dit : Quiconque a mis sa main à une charrue et regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu [1]. » Nul n'est admis à suivre le Maître s'il ne hait son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même encore sa vie [2]. Car celui qui voudra sauver son âme la perdra, tandis que celui qui acceptera de perdre son âme à cause de Jésus et à cause de l'Evangile la sauvera : il ne sert pas à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme puisqu'on ne peut rien donner en échange de sa propre âme [3].

On comprend que l'austérité d'un tel programme ait suffi à écarter des âmes peu généreuses. Aussi voit-on d'assez bonne heure Jésus grouper autour de lui quelques disciples particulièrement choisis. Il les désigne au lendemain d'une nuit passée dans la prière [4] et leur donne le nom d'apôtres. Ils sont au nombre de douze, tout autant

1. Luc, IX, 57-62; cf. Matth., VIII, 19-21.
2. Luc, XIV, 25-26; Matth., X, 37.
3. Marc, VIII, 35-36; Matth., XVI, 25-26; Luc, IX, 24-25.
4. Marc, III, 13-19; Matth., X, 1-4; Luc, VI, 12-16.

qu'il y avait jadis de tribus en Israël, et c'est à eux surtout, lorsque les foules ont commencé à l'abandonner, que Jésus réserve la connaissance approfondie de son message.

Les paraboles. — A dater de ce moment, le Maître, au lieu de parler clairement comme il l'avait fait tout d'abord, commence à s'exprimer en paraboles et il donne la raison de cette nouvelle méthode : « A vous, dit-il aux apôtres, le mystère du règne de Dieu a été donné, mais à ceux-là qui sont dehors, tout arrive en paraboles afin (que se réalise la prophétie d'Isaïe qui dit) qu'ils regardent avec attention et ne voient pas, qu'ils écoutent avec attention mais ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné[1]. Sans doute l'aveuglement des Juifs n'est pas le but que poursuit Jésus : on ne saurait admettre qu'il ait parlé pour n'être pas compris, à plus forte raison qu'il se soit proposé d'induire ses auditeurs en erreur. Mais comme il a constaté que ceux-ci étaient rebelles à ses enseignements et qu'ils refusaient d'y adhérer, il se trouve obligé d'adapter ses leçons à leurs dispositions. Les paraboles piquent naturellement la curiosité; elles excitent l'intérêt, elles présentent des énigmes, qui, sans être indéchiffrables, demandent un certain effort pour être comprises : qui sait si les Juifs ne se laisseront pas prendre au jeu et n'apporteront pas à la méthode nouvelle l'attention qu'ils refusent désormais aux enseignements précis et aux formules claires? Même s'il ne doit pas en être ainsi, les paraboles peuvent du moins être retenues; si l'on n'en pénètre pas tous les secrets, on

1. Marc, IV, 11-12; Matth., XIII, 11-14; Luc, VIII, 10. Sur le but de l'enseignement parabolique, les exégètes sont loin de s'entendre. Il faut cependant donner ici l'opinion qui paraît la plus vraisemblable. Cf. D. Buzy, *Introduction aux paraboles évangéliques*, Paris, 1912.

en verra déjà le point de départ et le terme et ce sera, dans l'obscurité, une lueur précieuse pour les yeux qui ne seront pas obstinément fermés à la lumière.

Cependant, le sens profond des paraboles échappe à la majorité des auditeurs. Quelques-uns parmi eux sont déjà des endurcis; ils n'écoutent les leçons de Jésus, que pour le prendre en défaut et découvrir de nouveaux prétextes à l'accuser. D'autres sont des indifférents, que le royaume de Dieu cesse d'intéresser, dès qu'il ne s'agit plus de profits matériels ou d'avantages immédiats. D'autres encore écoutent avec curiosité ces comparaisons empruntées à la vie quotidienne, dans lesquelles ils retrouvent tout ce qu'ils connaissent si bien : les filets jetés à la mer, la drachme perdue, la semence tombée sur le sol aride, l'ivraie mélangée au froment, et le reste; mais, tout en devinant que ces réalités familières recouvrent un sens caché, ils n'ouvrent pas assez les yeux et les oreilles de leurs âmes pour pénétrer le mystère. Les apôtres eux-mêmes ne comprennent pas et Jésus s'indigne parfois de la lenteur de leur esprit et de la dureté de leur cœur. Mais, avec une inlassable patience,il leur donne les explications nécessaires : ne sont-ils pas destinés à le suivre jusqu'au bout?

Il est à peine besoin d'ajouter que l'enseignement en paraboles ne suffit pas à remplir toute l'activité du Sauveur. Même après avoir inauguré cette nouvelle méthode, Jésus continue à prêcher ouvertement le royaume de Dieu lorsqu'il en a l'occasion. Mais il insiste de plus en plus sur les difficultés que présente l'établissement de ce royaume, et il ne cesse de recommander à ses auditeurs le secret le plus absolu. C'est surtout lorsque sa personne est en cause qu'il est indispensable de garder le silence. Dès le début de son ministère, Jésus a défendu de parler de lui et d'annoncer qu'il était le Messie. Lorsque les possédés qu'il guérit à Capharnaüm se prosternent de-

vant lui et crient : « Je sais qui tu es : le Saint de Dieu », il les fait taire aussitôt avec menaces[1]. Ne fallait-il pas alors empêcher le peuple de concevoir son rôle sous un aspect terrestre? L'interdiction est encore plus rigoureuse par la suite. Sans doute, dans le pays des Géraséniens, Jésus invite celui qu'il a délivré des démons à annoncer aux siens tout ce que le Seigneur a fait pour lui[2]. Il y a là une exception qui s'explique parce que la scène se passe en terre païenne et que d'ailleurs il s'agit seulement de faire connaître le grand miracle. Mais la résurrection de la fille de Jaïre doit être rigoureusement tenue secrète[3], de même la guérison du sourd-muet [4]; celle de l'aveugle de Bethsaïde [5]. Et quand saint Pierre, au nom des apôtres, a solennellement reconnu le vrai caractère de son œuvre, il lui interdit, à lui et à ses compagnons, de dire qu'il est le Christ [6]. On pourrait rappeler d'autres exemples : la consigne n'est pas toujours bien observée et le bruit des prodiges accomplis par Jésus se répand malgré lui; elle n'en est pas moins rigoureuse.

Les ennemis de Jésus suivent attentivement les oscillations de la faveur et de la défaveur populaire. Lorsque Hérode a consenti à livrer Jean-Baptiste à la colère d'Hérodiade et de Salomé[7], leur audace devient plus grande que jamais. Du moment que le tétrarque a pu faire disparaître le grand prophète sans soulever aucun tumulte, pourquoi ne chercheraient-ils pas également à supprimer Jésus? Encore pour cela leur faut-il des prétextes, et ils s'ingé-

1. Marc, I, 23-26; III, 11-12; Luc, IV, 33-35; 40-41.
2. Marc, V, 18-20; Luc, VIII, 38-39.
3. Marc, V, 43; Luc, VIII, 56.
4. Marc, VII, 36.
5. Marc, VIII, 26.
6. Marc, VIII, 30; Matth., XVI, 20; Luc, IX-21.
7. Marc, VI, 21-29; Matth., XIV, 6-12.

nient à les faire naître sous les pas du Seigneur. Les questions des Pharisiens se font de plus en plus insidieuses, de plus en plus hostiles; et Jésus, de son côté, sentant qu'il n'a plus grand'chose à ménager, n'hésite pas à se montrer impitoyable pour leur hypocrisie : « Isaïe a bien prophétisé de vous, les hypocrites, ainsi qu'il est écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. Ils me rendent un culte vain, enseignant des doctrines qui sont des préceptes humains. Laissant de côté les commandements de Dieu, vous vous attachez à la tradition des hommes [1]. »

Il ne se contente pas de leur refuser le signe qu'ils demandent. Il supplie ses apôtres de se garder du levain des Pharisiens et des Hérodiens et, comme ceux-ci ne comprennent pas la métaphore, il précise qu'il s'agit de leur doctrine [2]. Le conflit, depuis longtemps engagé, parvient ainsi à sa phase décisive : la crise ne peut plus tarder à éclater.

3. La crise.

L'annonce de la Passion. — Dès le début de son ministère, Jésus avait prévu sa mort. Encore n'est-ce pas assez dire : cette mort, il l'avait voulue, et, librement, il s'était engagé dans la voie qui devait l'y conduire. « Les disciples de Jean et les Pharisiens jeûnaient, raconte saint Marc; et l'on vint dire à Jésus : Pourquoi les disciples de Jean et les Pharisiens jeûnent-ils et tes disciples ne jeûnent-ils pas? Et Jésus leur dit : Est-ce que les garçons de noces peuvent jeûner pendant que l'époux est avec eux? Aussi longtemps qu'ils ont l'époux avec eux, ils

1. Marc, VII, 6-8; Matth., XV, 7-3b.
2. Marc, VIII, 15; Matth., XVI, 6; Luc, XII, 1 b.

ne peuvent jeûner. Mais viendront des jours où l'époux leur aura été enlevé et, alors, ils jeûneront ce jour-là [1]. » Le sens de la parabole est clair : l'époux ne saurait être que Jésus, dont la présence réjouit le cœur de ses amis. Ceux-ci ne peuvent jeûner aussi longtemps qu'il demeure avec eux. Mais le jour viendra où il disparaîtra; et il ne s'agit pas de la mort naturelle, de celle qui frappe tous les hommes arrivés à un certain âge. Le Maître sera enlevé d'une manière violente, sinon inattendue : ce seront alors pour les disciples des jours de deuil et d'affliction.

Même si nous nous plaçons en dehors des perspectives de nos mystères chrétiens, il nous est facile de nous rendre compte que la prédication de Jésus était humainement vouée à l'échec. L'opposition était trop grande entre le royaume qu'il annonçait et celui qu'attendaient ses compatriotes pour que la moindre illusion fût possible. Ni l'autorité avec laquelle Jésus affirmait sa mission [2], ni les miracles qu'il multipliait, n'étaient capables de retenir longtemps le peuple assoiffé d'indépendance politique [3] et de jouissances matérielles. Aux Juifs il aurait fallu donner la liberté et la richesse : le nouveau prophète ne leur prêchait que le détachement, en leur rappelant l'exemple des oiseaux du ciel et des lis des champs, et en proclamant la béatitude des pauvres et des affamés, des pacifiques, des miséricordieux et des cœurs purs. Comment la contradiction entre ces deux idéals n'aurait-elle pas éclaté à la première occasion?

Nous ne savons pas exactement d'ailleurs quel fut l'incident qui révéla la gravité du conflit. Il est propable qu'il y en a eu plusieurs et que, chaque fois, l'irréductible hostilité des pharisiens et des scribes se découvrit avec plus

1. Marc, II, 18-19; Matth., IX, 14-15; Luc, V, 33-35.
2. Marc, I, 22; Matth., VII, 28-29; Luc, IV, 32.
3. Cf. Ioan., VI, 14-15.

de violence. Saint Jean qui nous a conservé tant de détails précis sur les divers séjours de Jésus à Jérusalem, rapporte que, dès la première Pâque où il se manifesta, le Maître put annoncer aux Juifs que, s'ils détruisaient le temple de son corps, il le relèverait en trois jours [1]. Il raconte encore que, tout de suite après la guérison du paralytique, à la piscine de Bezatha, les Juifs se mirent à le persécuter et à comploter sa mort « parce que, non seulement il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu [2] » et il ajoute que, pour cela, Jésus fut obligé de quitter la Judée et de retourner en Galilée [3].

Mais la Galilée n'offrait pas au Seigneur un séjour beaucoup plus assuré que la Judée; et les Pharisiens de Jérusalem ne tardèrent pas à venir l'y rejoindre pour lui tendre des embûches et trouver les prétextes dont ils avaient besoin [4]. Bientôt Jésus ne s'y sentit plus en sûreté et se retira dans les régions de Tyr et de Sidon [5], puis dans la Décapole [6]. Pendant un temps il demeura ainsi en dehors du territoire proprement juif.

La confession de saint Pierre. — Il était dans la région de Césarée de Philippe, tout à fait au nord de la Palestine, lorsque se produisit un événement décisif. Jusqu'alors le Maître n'avait pas beaucoup parlé de sa personne. Il semble même qu'il ait évité avec soin toutes les questions à ce sujet, et lorsque les malades qu'il avait

1. Jean, II, 18-22.
2. Jean, V, 18.
3. Jean, VII, 1. Il est probable que le chapitre VI de saint Jean a été déplacé et doit être remis avant le chapitre V. Le chapitre VII forme donc la suite de ce dernier.
4. Marc, VII, 1; Matth., XV, 1.
5. Marc, VII 24; Matth., XV, 21.
6. Marc, VII, 31.

guéris, les possédés surtout, le reconnaissaient comme le Messie, il leur imposait un rigoureux silence. Les apôtres n'étaient pas exempts de la consigne. Encore après le miracle de la tempête apaisée, nous les voyons se demander les uns aux autres : qui est donc celui-là, pour que même le vent et la mer lui obéissent [1]? Et il est possible qu'à ce moment ils n'aient pas su exactement qui était le Maître qu'ils avaient suivi avec tant de générosité. En tout cas, ils conservaient des illusions sur la nature exacte de sa mission : ils ne comprenaient pas d'eux-mêmes le sens des paraboles les plus claires [2]. Ils s'inquiétaient, outre mesure, du scandale des pharisiens [3]. Tout cela ne pouvait pas durer.

A ceux qu'il avait choisis pour être les compagnons de sa vie et les messagers du Royaume de Dieu, Jésus posa donc la question décisive : « Qui les gens disent-ils qu'est le Fils de l'Homme? Ils dirent : les uns disent : Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres encore Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis? Répondant, Simon-Pierre dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Prenant la parole, Jésus lui dit : Tu es bienheureux, Simon Bariona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des Cieux, et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [4]. »

1. Marc, IV, 41. Matth., XIII, 27; Luc, VIII, 25.
2. Marc, VII, 17-18; Matth., XV, 15-17; Marc, VIII, 14-21; Matth., XVI, 5-12.
3. Matth., XV, 12.
4. Matth., XVI, 13-19.

Saint Matthieu, dont nous venons de rappeler le texte, donne une particulière solennité à la scène. Les autres synoptiques la rapportent plus brièvement et ne disent rien des prérogatives accordées à Pierre ni de la fondation de l'Eglise, mais le sens général du récit reste le même. A l'heure où se décide en quelque sorte la destinée de l'Evangile, Jésus tient à être assuré de la fidélité des apôtres. Les timides s'effrayent, les lâches abandonnent, ceux-là même qu'avaient enthousiasmés les miracles reculent devant la doctrine et refusent les sacrifices auxquels ils sont conviés. Les Douze auront-ils plus de persévérance et de fidélité? Ne s'en iront-ils pas comme les autres? Le Seigneur a le droit de le savoir. Il commence par demander ce qu'on pense de lui dans le monde. Les réponses sont variées : au fond les hommes ne savent pas; ils sont déconcertés devant le spectacle que leur offre Jésus : comment tant d'autorité et de puissance s'allient-elles avec tant d'humilité? On pense à l'un des prophètes anciens, comme Elie, Jérémie, qui serait revenu en ce monde; on prononce le nom de Jean-Baptiste qui aurait triomphé on ne sait comment de la cruauté d'Hérode. Mais toutes ces explications sont autant d'erreurs et Jésus les repousse avec dédain. Pierre alors confesse sa foi et celle de ses frères: Tu es le Christ [1], tu es le Saint de Dieu [2]. La confession, telle qu'elle est rapportée par saint Matthieu, va plus loin, car elle implique la reconnaissance de la divinité du Christ et l'Evangéliste a soin de rappeler que Jésus lui-même déclare indispensable une révélation du Père céleste pour expliquer une foi aussi parfaitement éclairée. Cependant, au point où nous en sommes, il suffit à Jésus d'être reconnu comme le Messie par ses disciples, mais cela même est indispensable. Dans

1. Marc, VIII, 29; Luc, IX, 20 : Le Christ de Dieu.
2. Jean, VI, 69.

le royaume qui va venir, le Seigneur occupe une place à part. Il ne l'annonce pas de loin comme l'avaient fait les prophètes anciens; il n'en est pas même le précurseur et le héraut comme Jean-Baptiste. Il est celui que tout le monde attend et que personne ou presque ne sait reconnaître. Il est le roi et le juge, et cela non pas pour un avenir lointain et encore indéterminé, mais dès maintenant : car la Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean; depuis lors le royaume de Dieu est annoncé, et chacun essaie d'y entrer par force [1].

Seulement le Messie qu'il est ne ressemble guère à celui que désiraient les multitudes; et tout de suite la foi des apôtres est mise à une rude épreuve. Pierre vient à peine d'achever sa profession de foi, que Jésus commence à leur enseigner que le Fils de l'Homme doit beaucoup souffrir et être rejeté par les anciens et par les grands prêtres et par les scribes, et être mis à mort et ressusciter après trois jours [2]. Naguère, Isaïe s'était plu à présenter aux Juifs le spectacle du serviteur de Jahvé « sans grâce ni éclat pour attirer les regards, sans beauté pour plaire, méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et habitué à la souffrance... Il a pris sur lui nos souffrances et il s'est chargé de nos douleurs; et nous, nous le regardions comme un châtié, frappé de Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos iniquités; le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous avons été guéris [3]. »

Mais bien peu parmi ses lecteurs avaient fait attention à ce passage; bien peu surtout avaient osé en faire l'application au Messie. Jésus, cependant, sans citer expressément le vieil oracle, n'hésite pas à annoncer sa mort, en

1. Luc, XVI, 16, Matth., XI, 13, 12.
2. Marc, VIII, 31; Matth., XVI, 21; Luc, IX, 22.
3. Isaïe, LIII, 1-5.

précisant qu'elle aura lieu dans les circonstances les plus ignominieuses, puisque ce sont les chefs spirituels de la nation, les anciens, les grands prêtres et les scribes qui en seront responsables.

Pierre n'est pas capable de supporter une telle pensée : « A Dieu ne plaise, Seigneur, il n'en sera pas ainsi [1] ». Mais le Sauveur insiste et repousse l'apôtre dont il a précédemment loué la profession de foi: Arrière de moi, Satan ! Tu m'es un scandale, car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes. Désormais son destin est fixé : il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem. Lentement, par petites étapes, comme à regret, il prend la route de la ville Sainte où l'appelle l'accomplissement de sa grande mission. En quelques lignes émouvantes, saint Marc a fixé la physionomie de ce voyage suprême. « Or, ils étaient en route, montant à Jérusalem et Jésus marchait devant eux. Et ils étaient troublés. Et ceux qui suivaient avaient peur. Et, prenant de nouveau les Douze auprès de Lui, il se mit à leur dire ce qui devait leur arriver : Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes. Et ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils. Et ceux-ci se moqueront de lui et cracheront sur lui et le flagelleront et le feront mourir. Mais, après trois jours, il ressuscitera [2]. »

La fin du ministère galiléen. — Nous sommes loin désormais du triomphal enthousiasme des premiers jours du ministère public. Depuis que les apôtres l'ont reconnu comme le Messie et que lui-même leur a ouvertement annoncé sa mort, Jésus a employé le meilleur de son temps à former l'âme encore grossière de ses disciples et à leur

1. Marc, VIII, 32-33; Matth., XVI, 22-23.
2. Marc, X, 32-34. Cf. Luc, XVIII, 31-36; Matth., XX, 17-19.

faire comprendre les mystères de la souffrance. La transfiguration n'aura été qu'un rapide épisode, dont le spectacle a été réservé à trois privilégiés : Pierre, Jacques et Jean [1]. Bien vite, l'existence quotidienne a repris son cours normal, traversé par des inquiétudes que personne, dans l'entourage du Maître, ne cherche à dissimuler. Le Maître parle moins souvent du royaume de Dieu, mais il insiste sur les conditions spirituelles que doivent remplir les disciples s'ils veulent y entrer. A qui demande qui est le plus grand, il répond en proposant l'exemple des petits enfants [2]. Lorsque Pierre veut savoir jusqu'à quel point il doit pardonner à son frère et croit faire preuve d'une grande générosité s'il le fait sept fois, il exige soixante-dix fois sept fois [3], et explique cette exigence en racontant la parabole du débiteur impitoyable. Il refuse à Jacques et à Jean de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains qui ne veulent pas accueillir la petite troupe car, ajoute-t-il, le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre mais pour sauver les âmes des hommes [4].

Il rappelle aux docteurs de la loi que le premier commandement est celui de l'amour : Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces; aimer le prochain comme soi-même. La loi et les prophètes sont résumés dans cette double formule [5] et la parabole du bon Samaritain permet de comprendre, mieux que toute autre explication, quel est, pour chacun de nous, le prochain à aimer [6].

Lorsque le jeune homme, sur qui il a jeté un regard de tendresse et qu'il a appelé à marcher avec lui, s'est éloi-

1. Marc, IX, 2-8; Matth., XVII, 1-8; Luc, IX, 28-36.
2. Marc, IX, 33-37; Matth., XVIII, 1-4; Luc, IX, 46-48.
3. Matth., XVIII, 21-22; Luc, XVII, 3 b.
4. Luc, IX, 51-56.
5. Marc, XII, 38-34; Matth., XII, 34-40; Luc, X, 25-29.
6. Luc, X, 30-37.

gné par amour des biens périssables, il montre aux disciples le danger des richesses : il est plus facile au chameau de passer par le châs d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux [1]. Il insiste enfin sur la nécessité de prendre parti, d'être avec lui ou contre lui : « Croyez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre? Non, je vous assure, mais la dissension. Car désormais, dans une seule et même maison, cinq personnes seront divisées, trois contre deux et deux contre trois. Ils seront divisés, le père contre son fils et le fils contre son père; la mère contre sa fille et la fille contre sa mère; la belle-mère contre sa belle-fille et la belle-fille contre sa belle-mère [2]. »

De tels enseignements sont austères. On ne retrouve plus guère, pendant la dernière partie de la vie publique, les élans de confiance et de joie qui étaient si fréquents au début. Le royaume des Cieux reste assurément une bonne nouvelle et lorsque les soixante-douze disciples reviennent après avoir accompli leur mission, Jésus tressaille de joie dans l'Esprit Saint. « Je te loue, dit-il, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et pour les avoir révélées aux petits. Oui, Père (aux petits), car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été transmis par mon Père. Et personne ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, et qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudrait le révéler. » Puis, s'étant tourné vers les disciples, il leur dit en particulier : « Heureux les yeux qui voient les choses que vous voyez, car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir les choses que vous voyez et ne les ont pas vues, entendre les choses que vous entendez et ne les ont pas entendues [3]. »

1. Marc, X, 17-27; Matth., XIX, 16-26; Luc, XVIII, 18-26.
2. Luc, XII, 51-53; Matth., X, 34-35.
3. Luc, X, 21-24; Matth., XI, 25-27; XIII, 16-17.

Mais c'est bien rarement que Jésus a l'occasion de manifester ainsi sa joie. Naguère, ceux qu'il appelait à sa suite abandonnaient tout pour aller où il les conduirait. Pierre et André, Jacques et Jean quittaient immédiatement leurs barques et leurs filets de pêcheurs. Matthieu laissait là son bureau de péage et, après un dernier repas offert à ses amis, s'engageait dans l'inconnu où l'attirait le Maître.

Maintenant, il n'en va plus ainsi : ce n'est pas seulement le jeune homme riche qui refuse l'invitation de Jésus, c'est aussi l'inconnu qui veut aller ensevelir son père; et encore celui qui désire prendre congé des siens. La parabole de l'invitation méprisée [1], c'est bien autre chose qu'un produit de l'imagination : elle rappelle tristement les faits de la vie quotidienne et, presque chaque jour désormais, Jésus voit ses appels repoussés avec dédain. Les malades eux-mêmes qu'il guérit miraculeusement ne prennent plus la peine de le remercier : des dix lépreux purifiés, seul revient le bon Samaritain, et c'est le cœur lourd de tristesse que Jésus le renvoie en disant : « Va, ta foi t'a sauvé [2]. » Le Maître fait d'ailleurs moins de miracles, et ceux-ci n'excitent plus comme autrefois l'enthousiasme des foules : personne semble-t-il ne fait attention à la guérison des aveugles de Jéricho [3].

Bien plus, ces prodiges dans lesquels se manifeste tant de compassion pour les souffrances humaines deviennent l'occasion d'une horrible calomnie : c'est par Beelzéboul, le prince des démons, qu'il chasse les démons, osent dire les scribes [4]. Jésus relève l'insulte et y répond d'une manière victorieuse : « Comment Satan peut-il chasser

1. Luc, XIV, 15-26; Matth., XXII, 1-14.
2. Luc, XVII, 12-19.
3. Marc, X, 46-52; Matth., XX, 29-34; Luc, XVIII, 35-43.
4. Marc, III, 22; Matth., XII, 24; Luc, XI, 15.

Satan? Et si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut se maintenir. Et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne pourra pas tenir. Et si donc Satan se lève contre lui-même et se divise, il ne peut tenir; il est fini [5]. » Le coup n'en est pas moins porté : à plusieurs reprises, le Maître doit faire face au même grief, et l'on sent bien que ses ennemis ne sont pas disposés à l'abandonner [1].

Partout, Jésus doit lutter contre l'incompréhension dont son message est l'objet. Il n'est pas jusqu'aux apôtres qui ne restent étrangement fermés à ses leçons. Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de lui, presque à la fin, semble-t-il, de la montée vers Jérusalem et ils lui font cette demande vraiment extraordinaire : « Accorde-nous d'être assis l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, dans ta gloire [2]. »

Le Maître va à la mort, il le sait et il ne cesse pas d'en entretenir la pensée dans l'âme de ses compagnons; ceux-ci n'en rêvent pas moins à la gloire et ils se disputent entre eux les premières places. Peut-être s'imaginent-ils, dès lors, que les souffrances et la mort du Messie ne doivent être qu'une passagère épreuve, et qu'immédiatement après, la résurrection annoncée par Jésus lui-même marquera l'avènement définitif du royaume. En tous cas, malgré leur anxiété, toutes leurs ambitions restent orientées vers le grand triomphe et les autres apôtres ne sont pas moins charnels que les fils de Zébédée : s'ils s'indignent de leur demande, ce n'est que par jalousie. Le Maître doit les ramener au sentiment exact de sa mission et du rôle qu'ils auront eux-mêmes à remplir : « Vous savez que ceux qui passent pour commander aux nations

1. Marc, III, 23-26; Matth., XIII, 25-28; Luc, XI 17-20.
2. Jean, VIII, 48.
3. Marc, X, 37; Matth., XX, 24.

les gouvernent avec empire et que leurs grands (officiers) exercent le pouvoir sur eux. Mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui qui voudra parmi vous être le premier, sera esclave de tous. Car le Fils de l'Homme non plus n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner son âme comme rançon pour plusieurs [1]. »

Cette leçon est-elle enfin comprise? On ne le sait. Elle est pourtant aussi claire que possible et découvre le sens profond de la marche vers la mort. Si Jésus s'en va à Jérusalem pour y souffrir, c'est qu'il sait que sa passion mettra le couronnement à son œuvre. Il n'a d'autre volonté que celle de servir : il servira jusqu'à la fin, et par là il rachètera les hommes pécheurs. Il ne se propose pas, comme on l'a dit parfois, de faire dans la capitale une tentative désespérée afin d'y établir par un coup de force ce royaume de Dieu que les plus belles prédications accompagnées de miracles n'ont pas réussi à installer en Galilée. Il ne croit pas davantage que son arrestation et sa mort provoqueront parmi ses partisans un mouvement de révolte capable de chasser la garnison romaine. Le plan sur lequel il se meut est incomparablement supérieur à tous les plans humains, et la leçon qu'il donne à ses apôtres jette enfin une décisive lumière sur les desseins qu'il poursuit.

Le sort qui l'attend sera partagé par les siens, car le serviteur n'est pas au-dessus du maître [2]. Les apôtres seront traduits devant les sanhédrins, ils seront battus de verges dans les synagogues; ils comparaîtront devant des gouverneurs et des rois à cause de lui, pour lui rendre témoignage devant eux. « Un frère livrera à la mort son frère et un père son enfant. Et les enfants se lèveront contre leurs parents et les feront périr, mais celui qui aura tenu jus-

1. Marc, X, 42-45; Matth., XX, 25-28. Cf. Luc, XXII, 24-30.
2. Luc, VI, 40; Matth. X, 24.

qu'à la fin sera sauvé [1]. » Lorsque les fils de Zébédée demandent au Seigneur les places d'honneur dans son royaume, celui-ci commence par les éprouver : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé? » Et sur leur réponse affirmative, il ajoute : « Le calice que je dois boire, vous le boirez, et le baptême dont je dois être baptisé, vous en serez baptisés [2]. » Il en sera de même pour les autres. Quiconque veut suivre Jésus doit se renoncer à soi-même et porter sa croix chaque jour [3].

Sans doute, dans les lointains, apparaissent des promesses de récompenses. Jésus déclare aux apôtres : « En vérité, je vous le dis que, lors de la régénération, quand le Fils de l'Homme sera assis sur son trône de gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez assis, vous aussi, sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël... Nul n'aura quitté maison, frères, sœurs, mère, père, enfants, ou champs, à cause de moi et à cause de l'Evangile, qui ne reçoive au centuple, dès maintenant, en ce temps, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle [4]. » Mais tout cela reste bien éloigné, tandis que les souffrances et la mort approchent.

De l'arrivée prochaine du règne de Dieu, il n'est jamais plus question. C'est encore une des choses qui contribuent à rendre si plein d'angoisses ce dernier voyage à Jérusalem. On aurait pu croire, lorsque Jésus avait commencé son ministère, que le royaume allait être inauguré tout de suite. Maintenant l'événement recule en d'indé-

1. Matth., X, 17-18, 21-22. Cf. Matth., XXIV, 9-13; Marc, XIII, 9-13; Luc, XXI, 12-19.
2. Marc, X, 38-39; Matth., XX, 22, 23.
3. Matth., X, 38; Luc, XIV, 27.
4. Matth., XIX, 28-29; Marc, X, 29-30 ; Luc, XVIII, 29-30.

finies perspectives dont on sait seulement qu'elles s'ouvrent sur la mort de Jésus : « Il viendra des jours où vous désirerez voir un seul des jours du Fils de l'Homme et vous n'en verrez point. Et l'on vous dira : Voici qu'il est là; voici qu'il est ici. N'y allez pas. Ne poursuivez pas (une telle recherche). Car ainsi qu'un éclair étincelant brille d'un point du ciel à un autre point du ciel, de même en sera-t-il du Fils de l'Homme à son jour. Mais tout d'abord, il faut qu'il souffre beaucoup et soit rejeté par cette génération [1]. » Nul ne connaît le jour ni l'heure du grand jugement, pas même les anges qui sont dans le ciel : c'est là le secret du Père [2]. Il s'ensuit que l'on doit toujours être prêt, comme un bon serviteur qui attend le retour de son maître, comme les vierges qui attendent la venue du cortège nuptial. A tout instant peut arriver le Seigneur : la vigilance est le premier devoir de ses fidèles.

Il ne faudrait pas, sans doute, exagérer les différences que nous avons cru pouvoir relever entre les deux parties du ministère de Jésus. Du commencement à la fin, c'est bien la même œuvre qui se poursuit et avec les mêmes moyens : le Maître est venu pour annoncer la bonne nouvelle du royaume de Dieu et pour donner sa vie en rachat pour beaucoup. « Sans biens, et sans aucune production aux dehors de science, il est dans son ordre de sainteté, il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, soumis à Dieu, terrible aux démons, sans péché [3]. » Cependant, au début, il s'adresse plus volontiers aux foules et il expose clairement dans le discours sur la montagne la loi nouvelle que doivent observer les enfants de Dieu. Les paraboles, qui s'adressent encore au peuple, sont déjà obscures : il faut pour les comprendre

1. Luc, XVII, 22-25; Matth., XXIV, 26-27.
2. Marc, XIII, 32; Matth., XXIV, 36.
3. Pascal, *Pensées*, n° 793, Brunschvicg.

avoir une bonne volonté et aimer la lumière; seuls les apôtres en obtiennent l'explication. A mesure que le temps passe, le Maître s'intéresse davantage à la formation de ceux qu'il a choisis et il leur révèle en détail le mystère de ses souffrances et de sa mort. Tour à tour, sont mis en relief les divers aspects du royaume et de l'œuvre messianique.

La pédagogie de Jésus suit d'ailleurs les mouvements de l'opinion et se règle d'après eux. Ce n'est pas le Maître qui change, c'est l'attitude des Juifs à son égard. D'abord enthousiastes, ceux-ci deviennent bientôt défiants, puis hostiles. Comment parler de la même manière aux multitudes qui se présentent sur la montagne des béatitudes ou sur les rives du lac de Tibériade, et aux Pharisiens haineux qui cherchent partout les moyens de prendre le Maître en défaut?

Le dernier voyage à Jérusalem, dans la perspective que nous venons de rappeler, n'est donc pas une tentative désespérée pour reconquérir l'appui du peuple qui s'éloigne : c'est l'acte libre de Celui qui va à la mort pour consommer son œuvre de salut. Nous touchons désormais au point culminant du drame.

4. La dernière semaine.

L'entrée à Jérusalem. — Au cours de son ministère public, Jésus était déjà monté plusieurs fois à Jérusalem. Seul, saint Jean nous fait connaître ces voyages, dont aucun ne semble avoir été de longue durée, ce qui explique peut-être, dans une certaine mesure, le silence des Synoptiques à leur sujet, mais ce qui ne nous autorise pas à en méconnaître l'importance. Chaque fois qu'il était revenu à la ville sainte, à l'occasion d'une des grandes fêtes juives, le Maître avait pu constater la défiance, bien-

tôt transformée en hostilité de plus en plus manifeste, des pharisiens et des prêtres à son égard. Nicodème, qui était un des membres influents du sanhédrin, n'avait pas trouvé d'autre moyen pour s'entretenir avec lui sans éveiller les soupçons, que de venir le rejoindre pendant la nuit [1]. Plus tard, il avait fallu que Jésus se hâtât de retourner en Galilée après avoir guéri le paralytique à la piscine de Bézatha, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir [2].

Le voyage accompli à l'occasion de la fête des Tabernacles avait, dès le début, donné lieu à des incidents nombreux; les Juifs ne s'étaient pas contentés de chercher à se saisir du Maître; ils avaient encore décidé que quiconque le reconnaîtrait pour le Messie serait exclu de la Synagogue, et la merveilleuse guérison de l'aveugle-né n'avait servi qu'à attiser leur haine [3].

Si la fête de la Dédicace s'était passée sans trouble, c'est que Jésus s'était hâté de s'enfuir pour se réfugier en Transjordane [4]. Enfin, après la résurrection de Lazare, avait été prise la décision suprême : les grands-prêtres et les pharisiens avaient donné des ordres pour que, si quelqu'un savait où il était, il le dénonçât, afin qu'ils se saisissent de lui [5].

Jésus n'ignorait rien de tout cela lorsqu'il arriva pour la dernière fois aux abords de Jérusalem. Il savait à n'en pas douter que sa mort était désormais prochaine : son heure était venue. Cependant, des esprits non prévenus auraient encore pu s'y tromper, car son entrée dans la ville sainte prit les allures d'un véritable triomphe. La

1. Ioan., III, 23.
2. Ioan., VII, 1.
3. Ioan., VII, 30-32, 44; VIII, 20 b 59; IX, 22; X, 19.
4. Ioan., X, 31, 39, 40.
5. Ioan., X, 57.

grande fête de Pâque était proche. Les pèlerins venus de la Galilée et des régions voisines étaient nombreux et colportaient volontiers le récit des miracles qui avaient été faits dans leur pays. La résurrection de Lazare, encore toute récente, avait excité dans les cœurs de nouveaux espoirs. Jésus voulut-il pertinemment donner à son arrivée le caractère d'une manifestation messianique, ou l'enthousiasme de la foule éclata-t-il spontanément, lorsqu'on le vit s'approcher, monté sur un âne? Il est peut-être difficile de le dire. En tout cas, pendant quelques heures tout au moins, la cause du Seigneur parut gagnée. Les manteaux étendus au milieu du chemin, les branches d'arbres et les palmes joyeusement agitées, les cris de la multitude en délire : « Béni le règne qui vient de notre père David! Hosanna au plus haut des cieux [1] », tout était de nature à faire illusion. Le Maître, ému et joyeux, laissait faire et, comme les prêtres et les scribes se scandalisaient des cris que poussaient les enfants dans le temple, il se contentait de répondre en citant la parole du psaume : « N'avez-vous donc jamais lu : De la bouche des petits enfants et des nourrissons, tu as fait sortir la louange [2]? »

L'agitation et l'enthousiasme tombèrent rapidement. Il pouvait être déjà tard lorsque Jésus atteignit le temple. Lorsque la nuit commença à tomber, la foule des pèlerins se dispersa d'elle-même. Le Maître et ses disciples, de leur côté, quittèrent Jérusalem pour Béthanie. Ils revinrent le lendemain dans la ville sainte; mais ils n'y trouvèrent que leurs ennemis. Ceux-ci avaient eu le temps de se ressaisir et de rechercher les moyens de perdre Jésus : pendant quelques jours, et jusqu'au succès définitif, ils mettront tout en œuvre pour arriver à leurs fins.

1. Marc, XI, 10; Matth., XXI, 9; Luc, XIX, 38.
2. Matth., XXI, 16.

Le conflit. — Nous connaissons bien, grâce aux récits évangéliques, qui sont ici particulièrement détaillés, l'activité déployée par le Seigneur, au cours de ces journées de lutte incessante. Jamais, peut-on dire, Jésus ne se révéla plus maître de lui-même et de sa destinée. Pharisiens et sadducéens se succédaient sans relâche autour de lui, tourbillonnant comme un essaim de mouches, imaginant pour le prendre en défaut les questions les plus insidieuses, n'ayant de cesse qu'il n'ait répondu et revenant aussitôt à la charge avec une vigueur accrue. Et lui, comme indifférent à son sort, se contentait d'une brève déclaration, d'une formule décisive, mais il y avait tant de netteté dans ses paroles qu'elles rendaient impossible tout débat et qu'il fallait sans désemparer trouver autre chose.

Il va sans dire que Jésus est interrogé d'abord sur sa mission : « Par quelle autorité agis-tu comme tu le fais? » C'est là le problème décisif. Le Seigneur ne refuse pas de s'expliquer. Mais il veut que ce soit en toute loyauté : « Je ne vous poserai qu'une question. Répondez-moi, et je vous dirai par quelle autorité je fais cela : le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes [1]? » La question était délicate, puisque les adversaires de Jésus avaient déjà été ceux du Baptiste. En reliant sa mission à celle du précurseur, le Seigneur montre qu'il n'a pas eu, au cours de son ministère, à changer de programme et qu'aujourd'hui, comme naguère, il prêche le royaume dont saint Jean avait été le héraut. Pharisiens et scribes ne se trompent pas sur la portée de l'interrogation qui leur est faite. Ils se taisent et semblent résolus à ne pas insister sur ce sujet. C'est Jésus lui-même qui les met dans l'embarras en leur demandant à brûle-pourpoint : « Que vous semble-t-il du Messie? De qui est-il le fils? — De David. —

1. Marc, XI, 28-30; Matth., XXI, 23-25; Luc, XX, 2-4.

Comment donc David le nomme-t-il en esprit Seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous tes pieds. Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils [1]? » Pas plus que la première, cette question ne reçoit de réponse. Mais pour nous, elle jette d'étranges clartés sur la personnalité de Jésus, tout à la fois fils et Seigneur de David.

Ce sont des clartés du même genre qu'apporte la parabole des mauvais vignerons : « Un homme planta une vigne et l'entoura d'un mur de clôture et creusa un pressoir et bâtit une tour. Et il la confia à des vignerons et partit pour l'étranger. Et au temps voulu, il envoya vers les vignerons un serviteur, pour qu'il reçût des vignerons une part des fruits de la vigne. Et s'étant saisis de lui, ils le battirent et le renvoyèrent les mains vides. Et, derechef, il envoya vers eux un autre serviteur. Et celui-là, ils le frappèrent à la tête et le traitèrent indignement. Et il en envoya un autre, et celui-là ils le tuèrent. Et ils en maltraitèrent encore beaucoup d'autres. Il lui restait encore quelqu'un, un fils bien-aimé. Il l'envoya vers eux, le dernier, en se disant : Ils respecteront mon fils. Mais ces vignerons-là se dirent entre eux : C'est l'héritier, venez; tuons-le et l'héritage sera à nous. Et s'étant saisis de lui, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Que fera donc le Maître de la vigne? il viendra et fera périr les vignerons et donnera la vigne à d'autres [2]. »

Toutes ces leçons ne peuvent qu'exaspérer la haine des prêtres et des pharisiens. Bien loin de chercher à les gagner à sa cause, Jésus ne cesse de mettre en relief leur fourberie, et sa sévérité éclate en plein jour dans une violente apostrophe : « Sur la chaire de Moïse se sont assis les

1. Marc, XII, 35-36; Matth., XXII, 41-44, Luc, XX, 41-44.
2. Marc, XII, 1, 9; Matth., XXI, 33-41; Luc, XX, 9-15.

scribes et les pharisiens. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent (d'observer), mais ne vous conduisez pas d'après leur pratique, car ils disent et ne font pas. Ils lient de lourdes charges sur les épaules des hommes, mais ils ne consentent pas à les remuer du bout du doigt...Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un maître, étant vous tous des frères. Et ne donnez à aucun d'entre vous sur la terre le nom de Père, car vous n'avez qu'un Père, Celui qui est dans les cieux. Ne vous faites pas non plus appeler docteurs, car vous n'avez qu'un docteur, le Christ. Le plus grand d'entre vous devra être votre serviteur [1]. »

A leur tour, les sadducéens essaient de s'opposer au Maître. Comme ils ne croient pas à la résurrection, ils lui proposent un cas plus ou moins imaginaire, celui d'une femme qui a été mariée sept fois et ils veulent savoir qui sera son époux dans l'autre monde. Question stupide : « Lorsqu'on ressuscitera des morts, on n'épousera plus, on ne sera plus épousé, mais on sera comme des anges dans les cieux. Pour ce qui est de la résurrection elle-même, Dieu ne parle-t-il pas à Moïse en disant : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? Or, il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants [2]. »

Nous ne pouvons insister davantage. Pendant quelques jours, la lutte se poursuit, sans répit entre Jésus et ses adversaires. Et si Jésus sort victorieux de chaque épreuve, ses ennemis n'entendent pas lâcher prise. Bien au contraire, dans l'ombre ils chuchotent; ils machinent sa perte avec plus d'obstination que jamais. Il semble pourtant qu'ils auraient volontiers patienté quelques jours et attendu, pour agir, que les fêtes pascales fussent terminées. Car un point les inquiète : l'attitude de la foule.

1. Matth., XXIII, 1-39; Luc, XX, 45-47; Marc, XII, 37 b-40.
2. Marc, XII, 18-27; Matth., XXII, 23-31; Luc, XX, 27-38.

Certes, la multitude est mouvante; elle a d'étranges va-et-vient dans ses opinions et l'on peut espérer d'elle un revirement total contre Jésus, si celui-ci vient à prendre l'allure d'un vaincu. En attendant, elle témoigne en sa faveur d'une sympathie réelle : à tout instant, dans le récit qu'ils font de ces derniers jours, les évangélistes insistent sur la faveur que le peuple lui conserve. « Tout le peuple était suspendu à sa personne en l'écoutant [1]... Les foules le tenaient pour un prophète [2]... Les foules furent saisies d'admiration pour sa doctrine [3]. » Ce ne sont là que des indications jetées en passant. Elles sont trop nombreuses pour qu'on puisse les négliger ou y voir une invention des narrateurs.

Il est d'autant plus remarquable qu'en ces conjonctures, Jésus ne fait pas un geste, ne prononce pas une parole qui soit susceptible d'exciter un soulèvement populaire. Sans doute, lorsqu'on sera parvenu à mettre la main sur lui et que ses accusateurs le feront comparaître devant le tribunal de Ponce-Pilate, on lui reprochera son attitude révolutionnaire : « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation, et empêchant de payer le tribut à César et se donnant pour le roi Messie [4]. » Mais des griefs purement religieux eussent été inopérants devant le procurateur romain, et seuls des motifs de l'ordre politique auront quelque chance d'être agréés par lui. Nous n'avons aucune raison pour croire que, par son attitude, Jésus ait en quelque manière donné prise à une telle accusation et lorsque nous voyons des historiens présenter le dernier séjour du Maître à Jérusalem comme rempli par une tentative désespérée pour s'emparer d'un

1. Marc, XI, 18; Luc, XIX, 48.
2. Matth., XXI, 45.
3. Matth., XXII, 33.
4. Luc, XXIII, 2.

pouvoir de plus en plus aléatoire et lointain, nous avons le droit d'exiger des preuves de cette hypothèse. La réponse sur le tribut qu'il faut payer à César, après avoir d'ailleurs rendu à Dieu ce qui est à Dieu, est bien significative. Si Jésus est roi, son royaume n'est pas de ce monde, et lui-même n'a pas à se préoccuper des répercussions possibles de son enseignement sur la politique. Le terrain sur lequel il se place d'emblée et sur lequel il tient à rester, plus encore à Jérusalem où il se sait entouré d'ennemis, qu'en Galilée où il était soutenu par la sympathie et la curiosité de tous, est exclusivement religieux. Il ne s'agit pas de provoquer un tumulte contre les autorités romaines, ni même de saper le pouvoir légitime des prêtres et des scribes, mais de purifier les âmes, de les préparer à la venue d'un royaume supérieur à tous les empires de ce monde, de leur donner la haine du pharisaïsme sous toutes ses formes : les dernières controverses de Jésus avec ses adversaires n'ont pas pour objet des problèmes politiques, en dehors de celle qui concerne le tribut; et ici la réponse de Jésus est péremptoire, tellement que ses interrogateurs sont réduits au silence [1].

D'ailleurs, si Jésus avait espéré soulever le peuple en sa faveur, croit-on qu'il aurait attendu plusieurs jours pour le faire? Le jour des Rameaux, dans l'enthousiasme de l'entrée triomphale, une tentative pouvait encore être faite, aussi vouée à l'insuccès que celle des Galiléens dont Pilate avait naguère mêlé le sang avec celui de leurs victimes [2], mais moins follement déraisonnable. Dès le lendemain ou le surlendemain, il était bien trop tard, car les autorités religieuses avaient pris leurs précautions et elles ne se seraient pas laissé manœuvrer sans réagir. Le temps agissait en leur faveur : il leur suffisait de prendre

1. Marc, XII, 13-17; Matth., XXII, 15-22; Luc, XX, 20-26.
2. Luc, XIII, 1.

patience et d'attendre l'occasion qui ne pouvait manquer de se présenter.

Le discours eschatologique. — On est tenté, par contre, de se demander si les apôtres n'ont pas conservé, touchant l'avènement de leur Maître et la manifestation du royaume de Dieu, quelques tenaces illusions. Tout au moins, nous les voyons une fois de plus interroger Jésus sur ces graves problèmes, et la réponse que leur donne celui-ci n'est pas de nature à les satisfaire.

C'est le soir. En sortant du temple où le Seigneur vient d'être en butte, pendant une longue journée, aux attaques de ses adversaires, les disciples ne peuvent s'empêcher de se retourner pour admirer le monument construit naguère sur l'ordre d'Hérode le Grand : « Quelles belles pierres, et quelle construction ! » Mais Jésus ne daigne pas regarder : « De tout cela il ne restera pas pierre sur pierre. » C'est alors que les disciples lui posent la question qui leur brûle la langue et que, si souvent déjà, ils ont essayé de résoudre : « Dis-nous quand cela sera et quel sera le signe lorsque tout cela devra s'accomplir [1]. »

Pour comprendre la réponse de Jésus, il ne faut pas oublier les circonstances précises de l'interrogation : il s'agit, avant tout de la ruine de Jérusalem; c'est sa pensée qui hante l'esprit des apôtres lorsqu'ils demandent des explications, et Jésus lui-même a en quelque manière provoqué leur curiosité. Il commence donc par apporter là-dessus quelques clartés nouvelles : « Prenez garde qu'on ne vous induise en erreur. Plusieurs viendront vers vous en disant : c'est moi. Et ils induiront en erreur beaucoup de monde. Et quand vous entendrez parler de guerre et de bruit de guerre, ne vous troublez pas. Il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. Car on se lèvera,

1. Marc, XIII, 4; Matth., XXIV, 3; Luc, XXI, 7.

nation contre nation, et royaume contre royaume. Il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des famines et ce sera le commencement des douleurs[1]. »

La prophétie se poursuit, de plus en plus détaillée et l'on a sans cesse l'impression que les apôtres, ou du moins quelques-uns d'entre eux, seront les témoins du grand événement. D'ailleurs, Jésus finit par le déclarer d'une manière explicite : « En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé[2]. »

Tout cela serait fort simple, si, dans l'intervalle, la pensée du Maître ne s'était élevée à des perspectives qui dépassent de beaucoup celles de la ruine de Jérusalem et de la destruction du temple : « En ces jours-là, après cette détresse-là, le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière et les astres tomberont du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Et alors ils verront le Fils de l'Homme, venant dans des nuées avec grande puissance et gloire. Et alors il enverra ses anges et rassemblera ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel[3]. » L'annonce des cataclysmes, tels que les signes dans le soleil et dans tous les astres, ressort du style habituel des apocalypses : nous savons, en général, qu'il ne faut pas prendre ces prophéties à la lettre, de telle sorte que nous pourrions, à la rigueur, trouver ici des présages de la prise de la ville sainte par les Romains. Mais l'annonce de la venue du Fils de l'Homme sur les nuées du ciel nous oblige à porter beaucoup plus loin nos regards. Notre pensée s'oriente d'elle-même vers la fin du monde et vers le jugement général : L'évangéliste saint Matthieu donne d'ailleurs de ce juge-

1. Marc, XIII, 3-8; Matth., XXIV, 4-7; Luc, XXI, 8-11.
2. Marc, XIII, 31; Matth., XXIV, 35; Luc, XXI, 33.
3. Marc, XIII, 24-27; Matth., XXIV, 29-31; Luc, XXI, 25-27.

ment une description saisissante : « Or, quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire et tous les anges vers lui, alors il s'assiéra sur son trône de gloire. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui. Et il les séparera les unes des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs. Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche [1]. »

La manifestation glorieuse du Fils de l'Homme dépasse évidemment en importance la destruction du temple et de Jérusalem elle-même. Qu'est-ce que la condamnation portée contre les Juifs incrédules, et dont les Romains seront les exécuteurs providentiels, auprès du grand jugement qui manifestera devant Dieu et devant les anges du ciel les œuvres de tous les hommes? De ce jugement la date est indéterminée : « Quant, à cette heure-là, à ce jour-là, personne ne sait quand ils arriveront, pas même les anges dans le ciel, et pas même le Fils, personne absolument, si ce n'est le Père [2]. »

A première vue, on serait pourtant tenté de croire que la prise de la ville sainte précédera d'assez peu la parousie et qu'elle en constituera le signe décisif. Mais si les perspectives s'estompent et tendent à s'effacer, ce n'est pas une raison suffisante pour les supprimer complètement. Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que, dès avant son dernier séjour à Jérusalem, Jésus avait déjà fait sur la venue du royaume de Dieu des prédictions analogues à celles qui remplissent le grand discours eschatologique? Les détails nouveaux que nous trouvons ici n'ajoutent rien à la prophétie elle-même : d'une part, la génération présente verra la puissance de Dieu se manifester d'une manière terrible lorsque Jérusalem sera détruite; de l'autre, après un temps, dont personne ne connaît la

1. Matth., XXV, 31-33.
2. Marc, XIII, 32; Matth., XXIV, 36.

durée sinon Dieu, le signe du Fils de l'Homme paraîtra soudainement sur les nuées du Ciel.

La seule conclusion qui s'impose à tous est la vigilance : « Prenez garde, veillez, car vous ne savez pas quand ce sera le temps. C'est comme un homme parti en voyage qui a laissé sa maison et donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son ouvrage. Et au portier il a recommandé de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand doit venir le maître de la maison : tard? vers minuit? au chant du coq? ou au matin? de peur que, venant à l'improviste, il ne vous trouve endormis. Or ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez [1]. » Telle est la dernière leçon de Jésus. Son enseignement prend fin sur cette exhortation suprême.

5. La passion et la résurrection.

L'occasion, tant désirée par les autorités juives, de se saisir de la personne de Jésus, se présenta plus tôt qu'on ne l'aurait cru : les prêtres et les anciens du peuple auraient voulu, nous l'avons dit, attendre que les fêtes de Pâque fussent achevées, afin d'éviter un soulèvement populaire, plus ou moins à craindre. Mais un des disciples de Jésus, Judas, vint inopinément les trouver et leur proposa de leur livrer son maître. Il n'y avait plus à reculer. On convint avec Judas du prix de la trahison, et celui-ci de son côté promit de brusquer les choses [2].

Il n'est pas douteux que Jésus ait connu l'approche du dénouement. Tous les indices le laissaient pressentir, et l'atmosphère dans laquelle on vivait depuis quelques jours devenait de plus en plus irrespirable. Est-ce pour

1. Marc, XIII, 33-37; Matth., XXIV, 43-44.
2. Marc, XIV, 1-2; 10-11; Luc, XXII, 1-6; Matth., XXVI, 1-5; 14-16.

cela qu'il résolut de célébrer avec ses apôtres le repas pascal, un jour avant la date officiellement consacrée, mais conformément à un usage rendu nécessaire par l'affluence des pèlerins à Jérusalem? Il est difficile de le dire et les discussions soulevées autour du problème chronologique que posent les dernières heures de sa vie mortelle, ne sont pas encore achevées.

La dernière cène. — Quoiqu'il en soit, Jésus demanda aux apôtres de tout préparer pour que le repas solennel pût être pris le jeudi soir et, à l'heure fixée, il se mit à table avec eux. Une sombre angoisse pesait sur les convives : le Maître ne leur avait-il pas dit en prenant sa place : « J'ai tant désiré manger avec vous cette Pâque avant de souffrir! Car je vous dis que je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle trouve son accomplissement dans le royaume de Dieu [1]. » Tout le long du repas, les perspectives du royaume ainsi entr'ouvertes dominèrent l'assemblée. En d'autres temps, semble-t-il, elles eussent été pleines de promesses; ce soir-là elles paraissaient lourdes de menaces; car Jésus ne laissait passer aucune occasion pour annoncer l'imminence de sa mort : « En vérité, je vous le dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je le boirai à nouveau dans le royaume de Dieu [2]... Au milieu de vous, je suis comme celui qui sert. Quant à vous, vous êtes ceux qui, dans mes épreuves, êtes demeurés constamment avec moi; et moi, selon que mon Père a disposé d'un royaume en ma faveur, j'en dispose en votre faveur, afin que vous buviez et mangiez à ma table, dans mon royaume, et vous serez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël [3]. » Comment

1. Luc, XXII, 15-16.
2. Marc, XIV, 25; Matth., XXVI, 29; Luc, XXII, 18.
3. Luc, XXII, 27-29.

l'esprit et le cœur des apôtres n'eussent-ils pas été troublés en entendant de telles paroles? Et qu'était-ce en définitive que ce royaume; dont la venue ne pouvait avoir lieu qu'après la disparition de celui qu'ils en avaient toujours regardé comme le chef? Plusieurs fois déjà, ces questions s'étaient posées devant eux; jamais elles n'avaient soulevé autant d'inquiétudes que ce soir-là où l'on sentait l'événement tout proche.

Les cérémonies traditionnelles se déroulèrent cependant dans l'ordre depuis longtemps fixé par l'usage. Puisqu'on était réuni pour célébrer la Pâque, il fallait que tout se passât selon les rites; et Jésus, soumis jusqu'au bout aux exigences de la Loi que jadis son Père avait donnée au peuple d'Israël par le ministère de Moïse, tint à fournir aux siens un dernier exemple d'obéissance, en mangeant avec eux l'agneau symbolique.

Lorsque le repas légal fut achevé, lorsque Judas fut sorti pour consommer son œuvre de trahison, Jésus resté seul avec ceux qui lui étaient fidèles, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin [1]. Le moment était venu, en effet, de sceller la nouvelle alliance entre Dieu et le peuple qu'il s'était choisi pour remplacer les Juifs prévaricateurs. « Le Seigneur prit donc du pain et, ayant rendu grâces, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez, ceci est mon corps. Et, ayant pris une coupe et ayant rendu grâces, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : Ceci est mon sang (le sang) de l'alliance répandu pour beaucoup [2]. »

Nous ne pouvons insister ici sur l'importance des paroles prononcées par Jésus. Innombrables sont les livres qui ont été écrits pour les commenter et, depuis dix-neuf siècles, toutes les Eglises chrétiennes y trouvent

1. Ioan., XIII, 1.
2. Marc, XIV, 22-24; Matth., XXVI, 26-28; Luc, XXII, 19-20.

le principe de leur vie spirituelle. Qu'il nous suffise de rappeler qu'en écrivant aux Corinthiens, une vingtaine d'années après les événements, saint Paul tient à refaire tout le récit de la dernière Cène, en s'appuyant sur la tradition qu'il a reçue; et, ce qui est plus important encore, qu'à cette date le repas du Seigneur est déjà regardé comme l'acte central de toute la liturgie.

L'Eglise de Corinthe est favorisée de toutes sortes de charismes : prophètes et glossolales se font entendre, peut-être plus que de raison, dans les assemblées, mais l'Eucharistie occupe la première place, et saint Paul ne saurait trop insister sur son importance : « Toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi quiconque mange le pain et boit à la coupe du Seigneur indignement est responsable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe : car celui qui mange et qui boit mange et boit son jugement s'il ne discerne pas le corps [1]. »

Les recommandations de l'apôtre forment le meilleur des commentaires du récit évangélique. Comment croirait-on que saint Paul ait pu, soit inventer le renouvellement de la dernière Cène, soit attribuer à cette cérémonie un sens qu'elle n'aurait eu nulle part ailleurs? Si l'appel à la tradition se trouve justifié, c'est assurément en pareil cas. L'Eglise de Corinthe ne fait pas autre chose, en célébrant l'Eucharistie, que de se conformer à l'usage reçu dans les communautés plus anciennes; et celles-ci à leur tour, ont simplement obéi aux ordres du Seigneur, lorsqu'elles ont commencé à célébrer l'Eucharistie.

Seul, parmi les évangélistes, saint Jean nous a conservé le souvenir des longs discours adressés aux apôtres à la

1. *I. Cor.*, XVI, 26-29.

suite de la Cène. Il est par contre le seul à ne pas avoir raconté l'institution de l'Eucharistie. On est étonné tout ensemble de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Il ne faut pas oublier cependant que saint Jean a déjà eu l'occasion de parler de l'Eucharistie en rapportant les promesses du pain de vie faites par Jésus au lendemain de la multiplication des pains; et l'on croira sans peine qu'après avoir donné aux siens ce témoignage suprême de son amour, le Maître n'a pas pu s'empêcher d'épancher son cœur dans celui des disciples : « Petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je suis avec vous. Vous me chercherez. Et comme j'ai dit aux Juifs : où je vais, vous ne pouvez venir, à vous aussi je le dis maintenant. Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes pour moi des disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres [1]. » « Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés : personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis; vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus des serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et je vous ai établis pour que vous alliez et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure, pour que le Père vous donne ce que vous lui demanderez en mon nom [2]. »

On ne relit pas sans émotion ces derniers discours de Jésus. Il y a, pour chacun d'entre nous, des heures graves

1. Jean, XIII, 33-35.
2. Jean, XV, 12-16.

où nous sentons le besoin de donner aux nôtres des marques spéciales d'affection et de leur prodiguer les conseils. Au moment d'affronter la grande épreuve, Jésus a éprouvé le même besoin; et l'on dirait, à voir la composition des longs chapitres de saint Jean, qu'il ait eu une grande peine à s'arracher à ses apôtres et qu'il ait retardé, autant que possible, l'heure de la séparation.

L'agonie. — Cette heure arrive cependant : comme il l'a fait les soirs précédents, Jésus se retire sur le mont des Oliviers. C'est là que ses ennemis vont venir le prendre.

L'agonie marque un des points culminants du mystère : « Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment; il les prie de veiller un peu avec lui et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi, Jésus était délaissé, seul à la colère de Dieu.

« Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

« Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain...

« Jésus au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme [1]. »

1. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, 553.

Arrestation et jugement. — Lorsque Jésus a définitivement accepté la mort, Judas se présente devant lui, à la tête d'une foule, munie de glaives et de bâtons, envoyée par les grands-prêtres, les scribes et les anciens du peuple [1]. Il est possible, comme le dit saint Jean, que des soldats aient été là aussi pour prêter main forte en cas de besoin, mais ils ne figurent qu'à titre d'auxiliaires dans la bande des valets envoyés par le sanhédrin. Ce sont les Juifs qui ont machiné l'arrestation de Jésus, sous des prétextes d'ordre religieux; et ce sont eux aussi qui s'en rendent coupables, comme c'est devant le conseil des grands prêtres, des scribes et des anciens que se déroule le procès.

Curieux procès, car nul ne sait au juste ce dont il faut accuser Jésus. Celui-ci a toujours enseigné en public; il n'a jamais eu à se cacher, ni pour faire des miracles, ni pour exposer sa doctrine; cependant de tout ce qu'il a dit, de tout ce qu'il a fait, rien ne semble pouvoir être retenu comme la base d'un jugement régulier. Les témoins ne manquent pas : le malheur veut qu'ils n'apportent que des griefs insignifiants ou qu'ils se contredisent les uns les autres; pauvres gens, soudoyés pour mentir, intimidés par l'appareil solennel du tribunal, inconscients de la véritable portée du message évangélique. Enfin, deux personnes peuvent affirmer que Jésus a blasphémé contre le temple. « Nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce temple fait de main d'homme et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme [2]. » Etait-ce bien là la formule qu'avait employée Jésus? On peut en douter, car les témoins eux-mêmes n'étaient pas d'accord à ce sujet. Mais le tribunal possède désormais les éléments d'une accusation : le

1. Marc, XIV, 43; Matth., XXVI, 47; Luc, XXII, 47.
2. Marc, XV, 57; Matth., XXVI, 61.

blasphème n'est-il pas un crime passible de mort, d'après la loi de Moïse?

Encore faut-il que le blasphème soit nettement caractérisé, et le grand prêtre interroge Jésus : « Tu ne réponds rien? Qu'est-ce que ceux-ci témoignent contre toi? » Mais Jésus continue à se taire. C'est alors qu'intervient la question décisive : « Es-tu le Christ, le Fils de Dieu? » Selon saint Matthieu, cette question aurait été posée d'une manière plus solennelle encore et plus pressante : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu [1]. » Cette fois, il est impossible de reculer, et d'ailleurs Jésus y consentirait-il? Il a, au début de son ministère, recommandé le silence sur sa personne et sur sa mission, mais depuis longtemps il s'est manifesté à ses apôtres et même à tous ceux qui voulaient bien l'entendre : il n'a pas à refuser au grand prêtre la réponse qu'il demande : « Je le suis, déclare-t-il simplement. Et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du Ciel [2]. »

Réponse mortelle. Elle en dit plus d'ailleurs qu'il n'avait été demandé. Jésus ne se contente pas d'affirmer qu'il est le Messie; il ajoute qu'il est le Fils de Dieu, et cette dernière expression doit être entendue dans son sens le plus strict. Au blasphème contre le temple, s'ajoute le blasphème contre Dieu. La cause est désormais entendue : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? » Et tous, d'une seule voix, le condamnent à mort.

Porté devant un tribunal religieux, le procès de Jésus est uniquement religieux. La seule chose dont il s'agisse véritablement, c'est de savoir si le prophète galiléen a des prétentions à la dignité de Messie, et plus encore s'il re-

1. Marc, XV, 61; Matth., XXVI, 63.
2. Marc, XV, 62; Matth., XXVI, 64; Luc, XXII, 67-70.

vendique pour lui le titre de Fils de Dieu. Déjà auparavant, lors d'un rapide séjour à Jérusalem, il avait failli être lapidé pour la même raison, parce qu'étant homme il se faisait Dieu [1]. Aujourd'hui, la cause est définitivement entendue. Le sanhédrin, en présence duquel comparaît Jésus, est la plus haute autorité de la nation juive. Il décide en dernier ressort; et contre l'accusé,il ne retient pas d'autre grief qu'un prétendu blasphème.

Devant Pilate. — Seulement, depuis l'établissement de la domination romaine, les Juifs ont perdu le droit de prononcer et plus encore d'exécuter les condamnations capitales. Force leur est donc, s'ils veulent faire disparaître Jésus, de porter la cause devant le tribunal du procurateur et de transformer le procès religieux en procès criminel. La chose ne va pas toute seule. Sans doute le Messie est, d'après la croyance populaire, le roi du royaume attendu, et beaucoup ajoutent même que son pouvoir doit s'établir sur les ruines de la domination romaine. Mais il est évident que Jésus n'a réclamé aucun titre terrestre, qu'il n'a excité aucune révolte, qu'il a expressément recommandé de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Nulle politique en tout cela et nulle rebellion contre les autorités légitimes. Les sanhédrites n'ont pourtant pas le choix. Ils se présentent à Ponce-Pilate avec leur victime et énoncent leurs griefs. « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation et empêchant de payer le tribut à César, et se donnant pour Messie [2]. » Mais Pilate hésite : s'il est craintif et redoute les responsabilités, il a le sentiment très net de la légalité, du droit, de la justice elle-même. Il interroge Jésus et n'arrive pas à en tirer d'autres

1. Jean, X, 33.
2. Luc, XXIII, 2.

aveux que celui de sa royauté, royauté toute spirituelle, qui s'exerce sur les âmes et sans aucun recours à la force ni à la violence. Un instant il espère trouver une solution qui du moins le mettrait hors de cause. Les anciens et les prêtres affirment que Jésus soulève le peuple en enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé jusqu'à Jérusalem [1] : l'accusé n'est-il pas justifiable d'Hérode qui, précisément, se trouve dans la ville sainte? Mais Hérode se trouve impuissant à éclaircir l'affaire et renvoie le Maître à Pilate, si bien que celui-ci est obligé de rendre sa sentence.

L'acquittement s'impose de toute évidence. Aucune des accusations formulées contre Jésus n'a pu être prouvée : il ne reste plus qu'à le renvoyer libre. Mais ce n'est pas là ce que veulent les sanhédrites. Un moyen leur reste, qu'ils n'hésitent pas à mettre en œuvre, et précisément celui dont ils reprochent l'emploi à Jésus, l'émeute. La foule s'était rassemblée devant le tribunal, mouvante et irritable comme toutes les foules, aussi volontiers prête à manifester en faveur du prophète qu'elle acclamait quelques jours auparavant qu'à se déchaîner contre lui. Il suffit d'un mot pour l'exciter : cet accusé pitoyable qui ne daigne même pas se défendre, qui ne répond pas aux questions qu'on lui pose, qui attend, avec l'indifférence la plus complète son jugement, est-ce donc là le Sauveur attendu? Barabbas qui est actuellement emprisonné pour sédition et pour meurtre, n'apparaît-il pas comme un homme d'une autre envergure et n'est-il pas plus digne de sympathie, et de respect qu'un pauvre fantoche? Bientôt des cris éclatent : Barabbas! Barabbas! Pilate s'étonne, s'inquiète, s'épouvante. Que fera-t-il de Jésus? La foule lui dicte sa sentence : A la croix! A la croix!

Sans doute, le procurateur aurait-il dû résister, faire

1. Luc, XXIII, 4.

appel à la cohorte en cas de besoin. Il n'y pense pas. Qu'est-ce après tout qu'un Juif, un illuminé qui se prétend roi d'un royaume invisible, et pourquoi faire tant de manières lorsqu'on peut, d'une parole, contenter un peuple en délire et apaiser une sédition menaçante? Pilate prononçe donc son jugement : il relâche Barabbas et livre Jésus pour qu'il soit crucifié [1].

La mort. — Le reste est bien connu : nous n'avons pas à refaire ici un récit dont les détails demeurent gravés dans toutes les mémoires. Si Jésus a été finalement condamné par Pilate, c'est comme roi des Juifs. Mais le vrai motif de sa condamnation reste le soi-disant blasphème qu'il a prononcé devant le sanhédrin en se proclamant Fils de Dieu. Tout le monde le sait bien, et les insultes dont on l'abreuve une fois qu'il est hissé sur son gibet le rappellent douloureusement : « Hé! toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix... Il a sauvé les autres et il ne peut pas se sauver lui-même. Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et croyions [2]. » Les grands prêtres et les scribes donnent ici le ton. Du procès devant Pilate, pourquoi serait-il encore question? Il n'a été qu'une comédie bien jouée. Jusqu'au dernier moment, les seuls griefs que l'on veut retenir sont d'ordre religieux et la conclusion de toute l'affaire sera l'aveu du centurion, chargé de commander les soldats qui ont procédé à l'exécution : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu [3]. »

Que va-t-il se passer une fois que Jésus est mort en croix? A l'exception de Jean qui a recueilli son dernier

1. Marc, XV, 15; Matth., XXVII, 26; Luc, XXIII, 24; Jean, XIX, 16.
2. Marc, XV, 29-32; Matth., XXVII, 39-43; Luc, XXIII, 35-37.
3. Marc, XV, 39; Matth., XXVII, 54.

soupir, les apôtres l'ont abandonné. Les saintes femmes ont été plus fidèles : avec Marie, sa mère, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et de Joseph et la mère des fils de Zébédée sont demeurées jusqu'à la fin sur le Calvaire [1]. Il est vrai que le Maître a prédit à plusieurs reprises sa résurrection : tantôt il l'a fait d'une manière mystérieuse : « Une génération mauvaise et adultère réclame un signe. Et aucun signe ne lui sera donné, si ce n'est le signe du prophète Jonas. Et de même que Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'Homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits [2]. » Tantôt il a dit très clairement : « Les gentils le feront mourir. Mais après trois jours il ressuscitera [3]. » Qui donc oserait, après les scènes atroces de l'exécution, se souvenir de cette prophétie et en espérer l'accomplissement? Jésus est mort, son cadavre a été pieusement déposé dans le sépulcre neuf que Joseph d'Arimathie a mis à la disposition de ses rares fidèles. Il n'y a plus, semble-t-il, qu'à procéder aux cérémonies de l'embaumement et à attendre pour cela que soit achevée la journée du sabbat.

La résurrection. — Les seuls, à ce qu'il semble, qui n'aient pas oublié les promesses de Jésus sont ceux qui l'ont fait mourir. Ils reviennent donc trouver Pilate et lui demandent de placer des soldats à l'entrée du sépulcre pour empêcher les disciples de dérober le cadavre et d'annoncer ensuite au peuple sa résurrection. Mais le procurateur refuse de se rendre à nouveau leur complice : il faut que ce soient eux qui désignent des gardiens et qui scellent la pierre du tombeau. Ces minutieuses précau-

1. Matth., XXVII, 55-56; Jean, XIX, 25; Marc, XV 40-41.
2. Matth., XII, 39-40; Luc, XI, 29.
3. Marc, X, 36; Matth., XX, 19; Luc, XVIII, 33.

tions ne laissent pas d'inquiéter les saintes femmes lorsque, le dimanche matin, elles peuvent enfin remplir leur dessein et venir au tombeau pour embaumer le corps de leur Maître : « Qui de nous, se disent-elles, soulèvera la pierre, pour dégager l'entrée du tombeau [1] ? »

Au moment de leur arrivée, la besogne est déjà faite. Le sépulcre est ouvert; bien mieux, il est vide. On ne saurait trop insister là-dessus, car les critiques se sont ingéniés pour diminuer l'autorité du récit évangélique. Quelques-uns supposent que le corps de Jésus avait été jeté dans la fosse commune et qu'il a été impossible d'aller l'y chercher; d'autres imaginent que les apôtres ont dû retourner en Galilée immédiatement après la mort de leur Maître et que nul n'a jamais songé à vérifier l'état de sa sépulture; d'autres encore pensent que le corps de Jésus a été subrepticement enlevé par des inconnus, si bien que les saintes femmes n'ont pas pu le retrouver. Toutes les hypothèses ont été inventées; toutes se heurtent à ce double fait : Jésus a été enseveli, et son tombeau a été trouvé vide. Ce ne sont pas seulement les évangiles qui sont ici nos garants : saint Paul rappelle aux Corinthiens la bonne nouvelle qu'il leur a transmise après l'avoir reçue lui-même, à savoir que le Christ Jésus est mort pour nos péchés selon les Ecritures,a été enseveli et est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures [2]. » Dans le livre des *Actes des Apôtres* nous voyons saint Pierre expliquer aux Juifs de Jérusalem la prophétie du psaume : « Tu n'abandonneras pas mon âme dans le séjour des morts et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption. » Ces paroles ne peuvent, dit-il, s'appliquer à David qui est mort, qui a été enseveli, et dont le tombeau est encore visible; elles annoncent au contraire la résurrection du

1. Marc, XVI, 3.
2. *I. Cor.*, XV, 3.

Christ, dont la chair n'a pas été corrompue [1]. Et saint Paul déclare aux habitants d'Antioche : « Les habitants de Jérusalem et leurs chefs ont méconnu Jésus et, en le condamnant, ils ont accompli les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat. Quoiqu'ils ne trouvassent en lui rien qui fût digne de mort, ils ont demandé à Pilate de le faire mourir. Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui est écrit de lui; ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans une sépulture. Mais Dieu l'a ressuscité des morts [2]. »

Ces textes sont clairs, et nous n'avons pas le droit de les négliger. S'il est un fait historiquement certain, c'est celui de l'ensevelissement de Jésus, et c'est aussi la découverte du tombeau vide [3]. Sur les apparitions elles-mêmes, tout a été dit. Nous ne pouvons ici que rappeler l'essentiel.

Il faut commencer l'examen des documents par la lecture du passage de la Première aux Corinthiens, puisque, à son antiquité, ce texte joint le mérite de présenter un tableau synthétique des événements : « Je vous ai transmis d'abord, écrit l'apôtre, ce que j'ai aussi reçu : que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, et qu'il a été vu de Céphas, puis des Douze. Ensuite, il a été vu de plus de cinq cents frères à la fois, desquels la plupart subsistent jusqu'à présent, mais quelques-uns sont morts; ensuite il a été vu de Jacques, ensuite de tous les disciples. Enfin, il a aussi été vu de moi, comme de l'avorton, car je suis le plus petit des apôtres,(moi) qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu [4]. »

1. *Act. Apost.*, II, 23-31.
2. *Act. Apost.*, XIII, 27-31.
3. Cf. F. M. Braun, *La sépulture de Jésus*, Paris, 1937.
4. I *Cor.*, XV, 3-9.

Dans un raccourci saisissant, saint Paul résume ici ce qu'il sait des apparitions du ressuscité : il n'invente rien, il rappelle ce qu'il a entendu dire, ce qu'il a appris et aussi ce qu'il a fidèlement transmis aux Corinthiens.

Sans doute l'apôtre ne dit-il pas tout : les seuls témoins qu'il cite sont ceux qui ont un caractère officiel. Céphas, les Douze, Jacques, les cinq cents frères. Il ne parle donc pas des apparitions aux saintes femmes, parce que celles-ci ne sauraient faire autorité, les femmes n'ayant du reste pas le droit de parler dans les assemblées. Cela ne veut pas dire qu'il ignore ces apparitions. Par ailleurs, il suit un certain ordre, qui semble être celui de la chronologie, et l'on peut, avec la plus grande vraisemblance, retrouver dans les Evangiles le récit circonstancié de presque toutes les manifestations qu'il rappelle par un mot. Ce qui nous surprend davantage, c'est qu'il place sur le même plan les apparitions qui ont précédé l'Ascension et celle qui lui a été faite à lui-même sur le chemin de Damas. Nous sommes en effet habitués à regarder l'Ascension comme marquant le terme définitif du ministère de Jésus et le début de son existence glorifiée. Les perspectives de saint Paul sont différentes, et sans doute plus exactes. Depuis sa mort, le Christ, aux regards de l'apôtre, n'appartient plus à la terre : on le voit de temps à autre, d'une manière plus ou moins mystérieuse, mais il disparaît sans laisser de traces, comme il est apparu sans être aucunement annoncé. S'il se laisse toucher, s'il mange et boit avec ses disciples, c'est par condescendance et rien ne l'obligerait à le faire. Séparée des autres par un intervalle beaucoup plus long, l'apparition du chemin de Damas n'a donc rien de spécial : elle fait de Paul un témoin de la résurrection au même titre que les autres apôtres; voilà son caractère essentiel et la raison pour laquelle elle doit être rappelée ici. Parmi les témoins autorisés du grand miracle, Paul a le droit de prendre une place, la

dernière, celle de l'avorton; telle cependant que nul ne peut la lui contester [1].

Lorsque nous revenons ensuite à l'Evangile, nous y trouvons de beaux récits, pleins de détails émouvants. La préoccupation manifeste des Evangélistes est de mettre hors de doute la réalité des apparitions. En dépit des prophéties, la résurrection de Jésus n'était pas attendue des apôtres ou des disciples. Les femmes vont au sépulcre le dimanche matin pour embaumer un cadavre. Les apôtres se préparent à reprendre le chemin de la Galilée où ils ont toutes leurs attaches terrestres. Les disciples d'Emmaüs s'entretiennent avec tristesse des événements dont Jérusalem vient d'être le théâtre. Même lorsque Jésus s'est déjà montré à Madeleine et à ses compagnons, les apôtres restent sceptiques. Il faut que le Seigneur, en leur apparaissant, leur montre ses mains et ses pieds, se laisse toucher, mange avec eux. Après cela, Thomas ne croit pas encore et il est invité à tenter à son tour une décisive épreuve. Jusque sur la montagne de Galilée, il y a, semble-t-il, des incrédules ou du moins des hésitants. De telles dispositions ne sont pas favorables à l'éclosion de légendes.

Si, les uns après les autres, tous les témoins se sont finalement rendus, c'est pour avoir vu, c'est pour avoir entendu, pour avoir touché. Leur adhésion n'a rien de naïf ou de spontané, elle ne repose pas sur des récits, aussitôt acceptés qu'entendus. Marie-Madeleine est accueillie sans enthousiasme lorsqu'elle vient apprendre aux Douze qu'elle a vu le Seigneur, et il faut toute la tendresse de Jean, toute la pureté de son cœur aussi, pour comprendre le mystère aussitôt qu'il entre dans le tombeau vide et y découvre des linges pliés. La foi à la résurrection ne se propage pas à la manière d'un feu dévorant; elle

1. Cf. I *Cor.*, IX,1.

chemine lentement dans les cœurs, au fur et à mesure que les apparitions se succèdent et rendent l'évidence plus lumineuse.

D'ailleurs, une fois qu'elle s'est implantée dans les esprits des apôtres, elle y devint indéracinable. Ceux-ci sont avant tout les témoins de la résurrection. Il semble presque que les autres événements de la vie de Jésus disparaissent, ou tout au moins s'estompent devant celui-là. N'est-ce pas la résurrection qui l'a constitué Christ et Seigneur [1]? N'est-ce pas elle qui l'a élevé à la droite de Dieu? [2] Jésus n'est ressuscité que parce qu'il est mort, et sa mort a une incontestable valeur, puisqu'elle est le prix de notre salut; mais on peut presque dire qu'il n'est mort que pour ressusciter et que toute la foi chrétienne repose sur le fait de la résurrection.

Il reste que la résurrection de Jésus, tout en s'inscrivant dans la trame de l'histoire d'une manière si complète que la fondation de l'Eglise et son développement deviennent inintelligibles pour qui refuse de l'admettre, dépasse les conditions ordinaires de l'histoire par son caractère unique. Si assurés que soient les témoignages produits en sa faveur, ils ne s'imposent pas à ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir. Il faut cependant choisir : ou comprendre le fait chrétien qui se perpétue depuis des siècles dans la foi à la résurrection ou rejeter cette foi en acceptant le mystère de l'Eglise. Notre choix ne saurait être douteux. Avec les apôtres, avec les fidèles, nous acceptons d'être à notre tour, humblement, les témoins de la résurrection.

1. *Act. Apostol.*, II, 36.
2. *Act. Apostol.*, V, 31.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE JÉSUS

1. Le royaume de Dieu. — 2. Les Douze. — 3. L'Eglise. — 4. La primauté de Pierre.

1. Le royaume de Dieu.

Le premier objet de l'enseignement de Jésus est le royaume de Dieu. Ce n'est pas sans raison que les Evangélistes résument son message dans la formule : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu s'est approché de vous [1]. » Que faut-il entendre par là?

L'attente d'Israël. — Peu de concepts sont plus difficiles à définir que celui du royaume (ou du règne) de Dieu, parce qu'il nous arrive chargé des espérances et des rêves qu'a poursuivis tout un peuple durant des siècles. C'est un fait qu'Israël a toujours orienté ses regards vers l'avenir, avec une obstination et une fixité que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. Aux heures les plus sombres de son histoire nationale, alors que tout paraissait désespéré, quand ne brillait plus dans le ciel aucune lueur, les prophètes n'ont pas cessé de lui annoncer des heures plus

1. Marc, I, 14-15; Matth., IV, 17. Cf. Matth., IV, 23; IX, 35; Luc, VIII, 1.

heureuses; et, mieux que cela, l'instauration d'un nouvel état de choses où, sur le trône de David, siégerait un roi dont l'empire n'aurait pas de fin. Les modalités de cette prophétie ont varié. Amos ne parle pas comme Osée et Isaïe n'a pas la même manière de voir que Jérémie. Des messagers de Dieu, les uns insistent davantage sur le châtiment qui est réservé à la nation perfide et oublieuse de la loi, les autres mettent l'accent sur les promesses de restauration nationale, de prospérité matérielle, de bonheur terrestre; d'autres élèvent l'esprit aux exigences morales du nouvel état de choses, à la sainteté et à la justice qu'en possèderont les bénéficiaires. Quelles qu'en soient les nuances, les thèmes généraux se transmettent intacts de siècle en siècle : au peuple de Dieu est réservé le royaume de Dieu.

Même après le retour de la captivité, quand les prophètes ont cessé de faire entendre leur voix, quand la Loi, plus strictement pratiquée par les Juifs, a imposé à tous les cadres rigides de ses observances multipliées, les grands espoirs ne s'évanouissent point. Au plus semble-t-il qu'ils prennent des formes inédites. Les apocalypses annoncent volontiers les derniers jours du monde; elles décrivent les phénomènes extraordinaires qui, dans le ciel aussi bien que sur la terre, annoncent la venue du grand cataclysme; elles tracent enfin le tableau enchanteur du nouvel état de choses qui doit succéder à celui dans lequel nous vivons. Parfois, leurs perspectives restent purement terrestres : c'est ici-bas que pousseront les vignes aux grappes gigantesques, que croîtront les splendides moissons dont nos pauvres récoltes ne donnent qu'une faible idée. Souvent aussi elles se développent jusque dans l'au-delà : le règne de Dieu ne se réalisera pleinement que dans l'immensité des cieux et les justes qui y seront admis auront la splendeur des étoiles. Plus prosaïques, si l'on peut dire, les milieux officiels se con-

tentent de souhaiter la fin de la domination romaine, le rétablissement de la royauté davidique, la souveraineté d'Israël sur toutes les nations. Au lieu d'apparaître comme le juge suprême des vivants et des morts, et de siéger sur les nuées du ciel, le Messie prend la figure d'un souverain terrestre, dont la puissance est sans doute le principal attribut, mais qui possède aussi la justice et qui s'efforce de faire régner partout la sainte loi de Jahveh.

En toute hypothèse, la venue des temps nouveaux n'est jamais fixée avec précision. Ni les faiseurs d'apocalypses, ni les autres écrivains ne s'avisent d'annoncer la date exacte à laquelle se réaliseront leurs promesses. Au plus permettent-ils d'espérer que l'épreuve ne sera plus de longue durée, que la fin arrivera prochainement. Même lorsqu'ils apportent des chiffres, ceux-ci restent assez mystérieux pour être susceptibles de toutes sortes d'interprétations. Il faut à la fois éveiller les espérances des lecteurs et ne pas risquer de les décevoir par des annonces trop formelles.

Ainsi évite-t-on que le peuple juif vive dans l'anxiété et oublie, dans l'attente du monde à venir, les exigences quotidiennes du monde présent. Les contemporains de Jésus, tels qu'ils apparaissent dans les Evangiles, n'ont rien d'exalté : ce sont des pêcheurs, des ouvriers, des paysans, des commerçants; ce sont des soldats, des fonctionnaires, des prêtres : gens d'esprit rassis et de sang-froid. Parmi eux, il y a un certain nombre d'indifférents, qui ne se préoccupent guère des réalités spirituelles et ne demandent à la vie que la satisfaction de leurs désirs terrestres. D'autres se contentent de voir dans la religion un ensemble de pratiques rituelles qu'il est de bon ton d'observer avec soin, quelque chose comme le code de l'honnête homme au milieu de ses semblables. Quelques-uns seulement désirent du fond du cœur le royaume de Dieu et sont prêts à tout sacrifier pour le conquérir ou pour y

entrer; encore ces derniers acceptent-ils d'ignorer le jour de sa manifestation et les conditions de sa venue.

L'approche du royaume. — Tel est le milieu, extrêmement mélangé, dans lequel éclate, presque comme un coup de tonnerre, la prédication de saint Jean-Baptiste, bientôt reprise par Jésus : « Le royaume de Dieu s'est approché de vous. » Comment les auditeurs d'un tel message ne comprendraient-ils pas qu'un événement décisif est à la veille de se produire, qu'un nouvel état de choses va être inauguré parmi eux. Sans doute, chacun se sent plus ou moins libre d'interpréter le message à sa manière, en faisant appel à ses conceptions personnelles, et puisqu'il y a, parmi les Juifs, bien des façons de se représenter le royaume de Dieu, les explications les plus diverses se font jour sur la vraie portée de l'enseignement du Maître.

Une chose pourtant est certaine : la nécessité de prendre immédiatement parti. Les temps sont accomplis : il n'est plus permis de reculer. Jésus exige de ses auditeurs une décision prompte. Qui n'est pas avec lui est contre lui. La loi et les prophètes vont jusqu'à Jean; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé et chacun essaie d'y entrer de force [1]. Les scribes essaient vainement de rassurer le peuple en assurant qu'Elie doit d'abord venir et remettre tout en ordre : Elie est déjà venu, mais ceux à qui il s'adressait ne l'ont pas reconnu; car Jean-Baptiste lui-même a réalisé en sa personne l'attente des scribes [2]. Il est donc vain de regarder vers le ciel et d'en attendre un signe : le royaume de Dieu ne vient pas de manière à

1. Luc, XVI, 16; Matth., XI, 13, 12.
2. Marc, IX, 11-12; Matth., XVII, 10-13; cf. Matth., XI, 14.

frapper les regards; plus encore il est déjà là [1]. La preuve manifeste en est dans l'expulsion des démons, que la parole de Jésus oblige à quitter le corps des possédés : « Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, déclare le Seigneur, c'est donc que le règne de Dieu sur vous est arrivé [2]. »

Inutile de tergiverser pour interpréter des textes aussi clairs. Il est assuré que la prédication de Jésus marque l'avènement du royaume de Dieu. Elle inaugure une période nouvelle dans l'histoire du monde. Jusque-là, les hommes ont eu pour les instruire et pour les préparer la Loi et les prophètes; désormais ils devront écouter celui dont les paroles ne passeront pas. Aussi le Seigneur peut-il opposer ses leçons à celles des anciens : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point; quiconque tuera sera justiciable du tribunal. Et moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sera justiciable du tribunal... Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras point d'adultère. Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme au point de la désirer, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur... Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras pas, mais tu tiendras tes serments envers le Seigneur. Et moi je vous dis de ne point jurer du tout... Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne pas résister au mal [3]. » La conclusion de ces leçons est évidente : « Si votre justice ne l'emporte sur celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux [4]. » « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypo-

1. Luc, XVII, 20-21.
2. Matth., XII, 28; Luc, XI, 20.
3. Matth., V, 21 et suiv.
4. Matth., V, 20.

crites, parce que vous fermez aux autres le royaume des cieux : vous n'entrez pas, et vous empêchez ceux qui entrent d'entrer [1]. »

La croissance du royaume. — Avec cela, le royaume que prêche Jésus est bien loin d'être l'objet d'une réalisation complète et instantanée. « C'est comme un grain de sénevé, qui, lorsqu'il a été semé sur la terre — étant la plus petite de toutes les graines qui sont sur la terre — et lorsqu'il a été semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes potagères. Et il fait de grandes branches, de sorte que les oiseaux du ciel peuvent faire leurs nids sous son ombre [2]. » Rien de plus clair que cette parabole. Il faut bien du temps à la semence pour germer et pour donner une grande plante : comment n'en faudrait-il pas au royaume de Dieu pour s'étendre et pour se développer?

La croissance du royaume peut d'ailleurs être envisagée sous deux aspects différents, selon qu'on la considère dans chaque âme individuelle et dans le monde. Dans les âmes d'abord : « Le semeur sortit pour semer. Or, il arriva, pendant qu'il semait, que du grain tomba le long du chemin. Et les oiseaux vinrent et le mangèrent. Et il en tomba sur le sol pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre. Et il leva aussitôt parce qu'il n'avait pas de profondeur de terre. Et lorsque le soleil se leva, il fut brûlé; et, parce qu'il n'avait pas de racine, il se dessécha. Et d'autre tomba dans les épines. Et les épines montèrent et l'étouffèrent, et il ne donna pas de fruit. Et d'autres tombèrent dans la bonne terre. Et ils donnèrent du fruit en montant et en se développant et rendirent l'un trente, l'autre soixante et l'autre cent [3]. » Tout le monde peut entendre la parole de Dieu, mais tout le monde ne la reçoit pas de la même ma-

1. Matth., XXIII, 13.
2. Marc, IV, 31-32; Matth., XIII, 31-32; Luc, XIII, 18-19.
3. Marc, IV, 3-8; Matth., XIII, 3-8; Luc, VIII, 5-8.

nière. A côté des âmes bien disposées, véritablement ferventes, en qui la parole produit beaucoup de fruits, combien n'y a-t-il pas d'insouciants, d'esprits prompts, de cœurs légers, qui ne font pas attention et laissent passer la grâce sans en profiter? En ces derniers, le royaume n'entre pas; ou, ce qui revient au même, ceux-ci n'entrent pas dans le royaume : « Celui qui ne recevra pas le règne de Dieu comme un enfant n'y entrera pas [1]. »

Dans le monde : « Le règne des cieux pourrait être comparé à un homme qui a semé de bonne semence dans son champ, et pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema par dessus de l'ivraie au milieu du froment et s'en alla. Quand l'herbe eut poussé et que le fruit fut noué, alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé de bonne semence dans ton champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur dit : Un homme ennemi a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Alors, veux-tu que nous allions la ramasser? Il dit : Non; de peur qu'en ramassant l'ivraie, vous ne déraciniez avec elle le froment. Laissez-les croître ensemble jusqu'au temps de la moisson. Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie et attachez-la en bottes pour la brûler. Quant au froment, amassez-le dans le grenier [2]. » Jésus explique lui-même aux apôtres le sens de cette parabole : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme. Le champ, c'est le monde. Le bon grain, ce sont les fils du règne. L'ivraie, ce sont les fils du mal. L'ennemi qui les a semés, c'est le diable. La moisson, c'est la consommation du siècle. Les moissonneurs, ce sont les anges. De même donc que l'ivraie est ramassée et brûlée au feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le

1. Marc, X, 15; Luc, XVIII, 17.
2. Matth., XIII, 24-30.

Fils de l'Homme enverra ses anges. Et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité et ils le jetteront dans la fournaise de feu : c'est là qu'il y aura les pleurs et les grincements de dents. Alors, les justes seront brillants comme le soleil dans le royaume de leur Père [1]. »

La parabole de l'ivraie, celle du filet qui lui fait pendant [2], sont des plus instructives. Assurément, le règne de Dieu existe dès maintenant. Mais il est bien loin d'être achevé. En ce monde, les enfants de Dieu restent mélangés aux enfants du diable, et pour que l'œuvre inaugurée par Jésus soit terminée, il faut que les bons et les méchants soient séparés d'une manière définitive, que les méchants soient précipités dans la fournaise où brûle un feu inextinguible, que les bons soient enlevés dans le ciel.

La consommation du royaume. — Combien de temps faudra-t-il jusqu'à la consommation finale? Nul ne le saurait dire. Et c'est précisément la question que nous aurions le plus d'intérêt à résoudre. A certains moments, il semble que la grande manifestation du royaume doive se produire dans un avenir prochain : « En vérité, je vous le déclare, dit Jésus à ses disciples, il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le royaume de Dieu venir en puissance [3]. » Mais nous avons des raisons de croire que l'événement annoncé en ces termes est la ruine de Jérusalem, beaucoup plutôt que la fin du monde. Après avoir annoncé les signes avant-coureurs de cette catastrophe, le Maître ajoute en effet : « Quand vous verrez tout cela se produire, sachez que le Fils de l'Homme est tout près, à la porte. En

1. Matth., XIII, 37-43.
2. Matth., XIII, 47-50.
3. Marc, IX, 1; Matth., XVI, 28; Luc, IX, 27.

vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé [1]. » La prophétie est semblable : cette génération en verra l'accomplissement; mais la menace est beaucoup plus précise, puisqu'il s'agit de la destruction du temple et de la ville sainte. Au reste, Jésus ne se fait pas faute d'annoncer à la génération dont il fait partie tous les châtiments qui puniront son incrédulité : « Cette génération est une génération mauvaise; elle demande un signe, et aucun signe ne lui sera donné, si ce n'est le signe de Jonas. Car, ainsi que Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'Homme sera un signe pour cette génération. La Reine du Midi ressuscitera au jugement avec les hommes de cette génération et les condamnera, car elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. Et il y a ici plus que Salomon. Les hommes de Ninive se lèveront au jugement avec cette génération et la condamneront; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas. Et il y a ici plus que Jonas [2]. » Plus précisément encore, les Pharisiens hypocrites auxquels il s'adresse et qui refusent de l'écouter subiront-ils la peine de leur méchanceté : « Voici que je vous envoie des prophètes et des sages et des scribes : il en est que vous tuerez et crucifierez; et il en est que vous flagellerez dans vos synagogues et que vous poursuivrez de ville en ville, de façon que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort entre le sanctuaire et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela retombera sur cette génération [3]. »

Si douloureuse que puisse être pour des Juifs la ruine de Jérusalem, elle ne signifie pourtant pas nécessairement

1. Marc, XIII, 29-30; Matth., XXIV, 33-34; Luc, XXI, 31-32.
2. Luc, XI, 29-32; cf. Matth., XII, 39-42.
3. Matth., XXIII, 34-36.

la fin du monde, et dans le discours même où il annonce cette catastrophe, Jésus laisse entendre qu'un certain temps s'écoulera ensuite jusqu'à l'arrivée du jugement général : Les Juifs, déclare-t-il, « seront réduits en captivité parmi toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des Gentils [1]. » Sur ces temps des nations, nous avons d'autres indications qu'il importe de recueillir. Dans la parabole du festin des noces, les premiers invités qui, pour avoir refusé de prendre part au repas, se voient exterminés par les armées du roi après que leur ville a été livrée aux flammes, représentent évidemment les Juifs châtiés dans la ruine de Jérusalem. Or c'est seulement ensuite que les serviteurs reçoivent l'ordre d'aller sur les routes et d'amener au banquet tous ceux qu'ils trouvent, bons ou mauvais [2] : n'est-ce pas l'indice que l'accession en masse des Gentils doit venir après la grande catastrophe qui marquera la répudiation définitive d'Israël? Pareille est la conclusion de la parabole des vignerons : la vigne n'est donnée à d'autres qu'après avoir été enlevée aux mauvais vignerons, coupables d'avoir mis à mort les serviteurs et le fils même du père de famille [3]. Combien de temps les autres seront-ils chargés de cultiver la vigne? On ne le dit pas; mais il est naturel qu'on leur accorde un certain délai et qu'ils puissent mettre en valeur le bien dont ils ont reçu la charge. Or ces autres figurent les païens qui succèdent aux Juifs dans l'héritage des promesses de Dieu.

D'autres indices encore nous incitent à reculer dans un avenir indéterminé l'avènement glorieux du royaume de Dieu. Le royaume en effet est intimement lié à la personne

1. Luc, XXI, 24.
2. Matth., XXII, 1 et suiv.
3. Marc, XII, 1-9; Matth., 33-42; Luc, XX, 9-7.

de Jésus. Celui-ci n'en est pas seulement le prédicateur et le messager; il en est encore le personnage principal, si bien qu'on peut se demander si, lui disparu, le royaume pourrait encore subsister.Or il est remarquable qu'en plusieurs passages, Jésus parle de sa venue avec le royaume de Dieu, comme s'il devait d'abord s'en aller et l'amener plus tard. Au moment où il s'exprime ainsi, il est évidemment présent; il est même venu, pour prêcher la bonne nouvelle du royaume [1], pour appeler non les justes, mais les pécheurs à la pénitence [2], pour servir et pour donner son âme en rançon pour les multitudes [3]. Cependant il affirme qu'il viendra dans la gloire : son état actuel n'est donc que passager; il doit être remplacé par un autre état, définitif cette fois, qui correspondra à la phase ultime du royaume : « Le Fils de l'Homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il donnera à chacun selon ses œuvres [4]. » Celui qui aura rougi de lui et de ses paroles dans cette génération adultère, il rougira aussi de cet homme en ce jour-là. Au jour du grand jugement, le signe du Fils de l'Homme apparaîtra dans le ciel. « Alors, toutes les tribus de la terre se lamenteront. Et elles verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel avec grande puissance et grande gloire. Et il enverra ses anges au son de la grande trompette. Et ils rassembleront ses élus des quatre vents, d'une extrémité des cieux à l'autre [5]. » La parabole des dix vierges nous enseigne la vigilance que doivent fidèlement observer celles qui attendent la venue de l'époux. La parabole des talents nous rappelle avec quelle activité nous devons faire fructifier les

1. Marc, I, 38; Luc, IV, 43.
2. Marc, II, 17; Matth., IX, 13; Luc, V, 32.
3. Marc, X, 45; Matth., XX, 28; Luc, XXII, 27.
4. Matth., XVI, 27; Marc, VIII, 38; Luc, IX, 26.
5. Matth., XXIV, 30-31; Marc, XIII, 25-27; Luc, XXI, 27.

dons qui nous ont été faits, pendant tout le temps de l'absence du maître afin de pouvoir lui présenter notre gain, lorsqu'il reviendra du pays lointain.

Ces textes sont caractéristiques. Nous retrouverons plus tard l'expression Fils de l'Homme par laquelle Jésus aime à se désigner lorsqu'il parle ainsi de sa venue glorieuse [1]. Contentons-nous de remarquer que si le Maître doit venir, c'est parce qu'il sera d'abord parti. Dès le début de son ministère, Jésus a prévu sa mort; il l'a annoncée en termes d'abord obscurs et voilés [2]; puis il n'a pas craint d'en parler ouvertement à ses apôtres [3]; et, de plus en plus fréquemment il en a décrit par avance toutes les angoisses [4]. Bien loin d'être surpris par elle, au moment où son entrée triomphale dans la ville sainte lui permettait d'escompter la défaite de ses adversaires, il est allé au devant d'elle, et il a déposé sa vie au moment précis où il l'a voulu, une fois que son heure a été arrivée. S'il s'en va, c'est pour préparer une place à ses disciples; c'est aussi pour leur envoyer le Paraclet, l'Esprit de vérité, qui doit éclairer leurs âmes. L'heure de sa mort n'est donc pas pour lui celle de la défaite, mais au contraire celle de la glorification suprême. Lorsqu'il viendra, il n'apparaîtra plus au monde sous l'aspect humilié de l'homme de douleurs, mais avec la majesté du juge suprême qui veut établir définitivement son pouvoir, qui condamne les mauvais et fait asseoir les bons à sa droite sur les sièges préparés pour eux depuis le commencement du monde.

La date secrète. — Les affirmations de Jésus sont formelles et elles sont répétées. Si le royaume de Dieu

1. Cf. *infra*, chap. IV.
2. Marc, II, 19-20; Matth., IX, 15; Luc, V, 34-35.
3. Marc, VIII, 31-32; Matth., XVI, 21; Luc, IX, 22.
4. Marc, IX, 29-31; Matth., XVII, 21-22; Luc, IX, 44-45.

comporte une phase eschatologique, ce qui est évident, celle-ci ne viendra qu'après la mort de Jésus, et sans doute longtemps après. Mais ce dernier point reste obscur. Le Maître ne veut sous aucun prétexte révéler l'heure du jugement, cette heure dont il dit expressément que personne ne la connaît, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais le Père seul [1]. Ainsi que l'éclair sort de l'Orient et brille jusqu'au couchant, de même sera son avènement [2]. Une telle réserve paraît étrange et l'on est un peu déconcerté devant l'aveu d'ignorance que laisse échapper Jésus touchant cette grave question. Exégètes et théologiens ont longuement discuté à ce sujet; voici sans doute l'opinion la plus vraisemblable : « Le Fils sait, mais il n'a pas mission de communiquer, et, en ce sens, il ignore. Cette exégèse peut paraître subtile et un peu semblable à une échappatoire. Elle est cependant solide, si l'on tient compte de ce que le terme de Père indique Dieu comme inaccessible et comme caché (cf. *Ioan.*, I, 18). Il se communique aux hommes par le Fils, et il communique avec eux par le ministère des anges. Ce qui doit demeurer absolument secret ne fait donc pas partie de la mission du Fils ni des anges. En tant qu'on distingue le Fils du Père comme envoyé par Lui aux hommes, il n'a pas ce secret dans ses attributions [3]. »

Afin de mieux garder son secret touchant le jour et l'heure du dernier jugement, Jésus s'exprime parfois comme si sa venue glorieuse devait se produire dans un proche avenir et même être liée à la ruine de Jérusalem. Il est difficile de ne pas croire que parmi ses auditeurs, parmi ses disciples même, beaucoup ont pu s'y laisser tromper, et, sans fixer leur attention sur l'ensemble des

1. Marc, XIII, 32; Matth., XXIV, 36.
2. Matth., XXIV, 26; Luc, XVII, 24.
3. M. J. Lagrange, *l'Evangile selon saint Marc*, p. 327.

événements qui devaient remplir « le temps des Gentils », ont attendu dans l'impatience la manifestation du Sauveur. Le Maître pouvait prévoir cette erreur : s'il l'a permise, il avait pour cela les raisons les plus pressantes.

La grande leçon qui se dégage de tous les discours relatifs à sa venue est celle de la vigilance. A toute heure, il faut être prêt. L'Eglise primitive a vécu de cette pensée; elle n'a pas cessé de tenir les yeux levés vers le ciel, veillant pour ne pas être surprise par l'arrivée soudaine du Seigneur, et priant avec ardeur dans l'attente de cet événement. N'est-ce pas l'intensité de ce désir et de cette espérance qui a fait l'héroïsme des premiers croyants, leur fidélité dans les épreuves de la vie, leur générosité dans l'acceptation de la mort? Peu à peu cependant les années ont passé et la fin du monde n'est pas venue. Jérusalem est tombée sous les coups des armées romaines et le temple a été ruiné de fond en comble, comme le Seigneur l'avait annoncé, sans que le Fils de l'homme apparaisse sur les nuées du ciel. La réalisation de la prophétie concernant les Juifs et la ville sainte, en même temps qu'elle fortifiait la foi des disciples, a orienté les esprits dans un autre sens. Les croyants ont mieux compris que la parousie pouvait être différée, sans que pourtant leur vigilance dût être moins attentive. Lorsqu'on attendait le Seigneur en même temps que la chute de Jérusalem, on pouvait avoir un point de repère assuré et l'on se préparait pour une date presque trop clairement indiquée. Depuis lors, nous ne savons plus rien. Nous sommes dans l'obscurité absolue. Chaque fois que se sont produits de grands cataclysmes, chaque fois qu'ont éclaté des guerres entre les nations, on s'est imaginé que la fin du monde était proche : ne lisons-nous pas par exemple dans les œuvres de saint Cyprien, de saint Grégoire le Grand, de bien d'autres, des affirmations très nettes à ce sujet? Cependant le monde a continué : nous

ignorons toujours le moment du grand jugement : nous n'avons pas le droit de penser qu'il ne viendra pas. Tout au contraire, nous gardons les yeux levés vers le ciel, d'où nous attendons le Sauveur. Il est vrai que, pour beaucoup, même chez les plus fidèles, l'attente a perdu quelque chose de son anxiété. Disons plutôt qu'elle s'est transformée. A la perspective du jugement général s'est substituée celle du jugement particulier, qui n'est pas moins redoutable pour chacun d'entre nous. Lors des grandes assises que tiendra le Fils de l'Homme au dernier jour du monde, notre sort sera publiquement manifesté; mais c'est à notre mort qu'il aura d'abord été fixé, et nous savons bien que la mort ne cesse pas de nous menacer, qu'elle peut nous prendre à tout instant, qu'elle fondra sur nous comme un voleur. Le royaume de Dieu que nous espérons n'a plus rien de terrestre : c'est au ciel que se réaliseront seulement nos meilleures espérances et que nous jouirons de tous les biens promis aux enfants de Dieu.

L'esprit du royaume. — Devons-nous ici parler d'une véritable transformation dans le concept du royaume de Dieu, et penser que l'Eglise n'est pas restée fidèle à l'enseignement de son fondateur en spiritualisant de plus en plus une idée qui avait d'abord un sens matériel et terrestre? Une telle conclusion serait illégitime. Nous l'avons vu, le royaume de Dieu est quelque chose de très complexe, et Jésus ne pouvait pas, du moment où il s'en faisait le prédicateur, employer devant les Juifs à qui il s'adressait, un langage qu'ils n'auraient pas compris. Il a procédé lentement, par retouches délicates, en s'efforçant d'élever progressivement l'esprit de ses auditeurs jusqu'à la conception spirituelle du royaume qui était la sienne; mais il ne faut pas s'étonner si, jusqu'au bout, un grand nombre, même parmi ses disciples les plus fidèles,

ont éprouvé des difficultés à accepter ou à comprendre son message. Entre l'enseignement du Maître et les croyances de ses contemporains, l'abîme était trop profond pour être facilement comblé, et seul le recul des temps, joint à l'action de l'Esprit Saint dans les âmes, était capable de faire la pleine lumière sur le véritable sens de ses paroles.

Dès le début, Jésus a tenu à bien marquer qu'il ne venait pas comme un conquérant et que son but n'était pas de chasser les Romains pour restaurer le trône de David. Il a fortement appuyé sur le caractère religieux et moral du royaume de Dieu dont il était le messager. Bien rares d'ailleurs ont été ceux qui se sont laissé tromper à ce sujet et qui ont voulu, en dépit des vraisemblances, donner un sens politique à son action.

Plus nombreux, et plus dangereux en un certain sens, ont été ceux qui se sont attachés à une conception purement eschatologique du royaume de Dieu. Les faiseurs d'apocalypses avaient popularisé dans des cercles, dont il est malheureusement assez difficile de déterminer l'étendue, cette idée d'un royaume venant brusquement s'établir sur les ruines de l'ancien monde et du moment où Jésus refusait de faire le jeu des agiteurs révolutionnaires, des zélotes, en se mettant à la tête de bandes armées, il était naturel qu'on attendît de lui l'annonce prochaine du grand événement catastrophique. Comme par ailleurs la fin du monde et le jugement général doivent véritablement arriver, et que la pensée des fins dernières est de nature à exercer une action salutaire sur les âmes, le Maître ne pouvait pas laisser entièrement de côté cet aspect de son message. Au plus pouvait-il insister sur le caractère soudain, inopiné de la venue du royaume, sur l'incertitude de l'heure et du jour, sur la vigilance indispensable. Il n'a pas manqué de le faire; mais beaucoup n'ont pas retenu cette grande leçon et se sont imaginé

que le royaume allait arriver, en dépit de toutes les précautions prises pour les détourner de cette illusion.

Il était vrai d'ailleurs que le royaume était sur le point de venir, ou, plus exactement encore qu'il était déjà arrivé depuis que Jésus avait commencé à l'enseigner : non plus dans la phrase eschatologique, mais d'une manière exclusivement religieuse et morale, en s'établissant peu à peu à l'intérieur des âmes. Et cela était l'essentiel du message de Jésus. Bien plus que juge souverain des vivants et des morts au dernier jour du monde, Jésus est le révélateur du Père, le législateur de la nouvelle alliance, le sauveur de l'humanité pécheresse. Le royaume qu'il annonce est celui des âmes de bonne volonté qui se donnent à lui et qui croient à son amour. Dans ce royaume entrent les cœurs purs, les pacifiques, les doux, les miséricordieux, les affamés de justice, les pauvres en esprit, les persécutés, tous ceux qui font l'objet des béatitudes dans le discours sur la montagne. Et ce royaume doit grandir jusqu'à la fin des siècles, jusqu'au moment de la parousie, sans que les bons soient matériellement séparés des mauvais et sans qu'il soit permis aux hommes d'opérer un discernement qui appartient à Dieu seul. En même temps qu'il est de tous le plus important, cet aspect de l'enseignement de Jésus était le plus difficile à saisir : les paraboles, dans lesquelles le Maître fait passer ses leçons sont destinées à se graver profondément dans l'esprit des auditeurs : ceux-ci ne retiennent peut-être d'abord que l'aspect matériel de la parabole, l'ivraie semée au milieu du froment, le filet rempli de poissons de toute espèce, le grain de senevé qui grandit de jour et de nuit, tout ce qui leur rappelle leurs occupations de chaque jour; mais peu à peu, à force de réfléchir, ils en viennent à comprendre aussi leur valeur spirituelle; si bien que ces récits servent à la fois à protéger la doctrine du royaume contre les curiosités indiscrètes des adversaires et à la rendre sen-

sible aux esprits lents des pauvres gens qui les entendent. Il n'est pas étonnant que, le plus souvent, les Juifs n'aient pas voulu ou n'aient pas pu s'intéresser au royaume entendu de la sorte : comment des pharisiens, exclusivement soucieux des formes extérieures, des sadducéens plus ou moins incrédules, des hérodiens occupés de faire la cour au pouvoir auraient-ils pénétré tout ce qu'il y avait de richesses intérieures dans un tel message? Ni les uns ni les autres n'étaient capables de comprendre le prix d'une âme, au regard de laquelle l'univers entier avec toute sa gloire ne compte pour rien. Et c'est pour cela que, plutôt de chercher à pénétrer le sens obscur d'un enseignement qui les dépassait, ils n'ont rien eu de plus pressé que de l'interrompre. Puisque Jésus n'a pas voulu prêcher le royaume qu'ils attendaient, ses ennemis l'ont fait mourir.

2. Les Douze.

Jésus, nous l'avons dit, avait prévu sa mort. Bien plus encore, il l'avait prédite et à plusieurs reprises il avait déclaré à ses apôtres qu'elle était la condition essentielle à l'achèvement de son œuvre. Quelques paroles reproduites par saint Jean, résument admirablement sa pensée à ce sujet : « L'heure est venue que doit être glorifié le Fils de l'Homme. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment tombé dans la terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit... Maintenant a lieu le jugement de ce monde; maintenant, le prince de ce monde va être jeté dehors et moi, quand j'aurai été élevé de terre, je tirerai à moi tous les hommes [1]. »

1. Ioan, XII, 23-24; 31-32.

Les premiers disciples. — Il est dès lors naturel qu'il se soit préoccupé d'assurer la continuation de son enseignement pour les temps à venir. Le problème se posait même pour les temps présents, car un seul homme n'était pas capable à lui tout seul de prêcher la bonne nouvelle du royaume dans toutes les villes et dans toutes les bourgades d'Israël, à plus forte raison au delà des limites de la Palestine; il était par suite nécessaire que Jésus pût se faire aider par des collaborateurs qu'il aurait choisis.

De fait, dès les premiers temps du ministère public, nous voyons des disciples particulièrement fidèles groupés autour de Jésus. Les premiers de ceux qui viennent se ranger à sa suite sont d'anciens disciples de Jean-Baptiste, dirigés par le précurseur lui-même vers « l'Agneau de Dieu » : André, Simon-Pierre et Jean; Philippe et Nathanaël ne tardent pas à les rejoindre [1], si bien qu'au moment des noces de Cana, Jésus a déjà des compagnons connus comme tels et invités avec lui au banquet [2]. Avec eux le Seigneur descend à Capharnaüm [3], puis il se rend à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque [4]; de là, il passe sur les bords du Jourdain et ses disciples se mettent à baptiser ceux qui viennent à lui, au grand scandale des disciples de Jean [5].

Les douze apôtres. — Nous avons peu de renseignements sur cette période initiale de l'activité de Jésus. Il semble établi que ses premiers disciples n'aient pas, à ce moment, renoncé d'une manière définitive à leurs occupations pour se consacrer tout entiers au service de

1. Ioan., I, 35-51.
2. Ioan., II, 2.
3. Ioan., II, 12.
4. Ioan, II, 13 et suiv.
5. Ioan., III, 22; IV, 1-2.

leur maître, puisque, dès le retour en Galilée, nous voyons plusieurs d'entre eux exercer leur métier de pêcheurs sur le lac de Génésareth. L'appel décisif ne devait cependant pas tarder. On sait comment Jésus, étant un jour monté dans la barque de Simon, et lui ayant permis de faire une pêche miraculeuse, l'appela avec son frère André : « Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes [1]. » Le même appel, adressé aux deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, eut le même succès : désormais les quatre pêcheurs de la mer de Galilée devinrent les compagnons inséparables de Jésus. D'autres disciples ne tardèrent pas à se joindre à eux, en particulier un publicain du nom de Matthieu, que Jésus enleva littéralement à son bureau de péage [2]. Tant et si bien qu'un jour, après avoir longuement prié, Jésus, parmi ceux qui le suivaient, « en choisit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec le pouvoir de chasser les démons ». A Simon et à André, à Jacques et à Jean, à Matthieu, il joignit ainsi Philippe, Barthélémy, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Thaddée, Simon le zélote et Judas Iscariote, celui qui devait un jour le trahir [3].

Les Douze forment dès lors un groupe nettement séparé. Ils sont les confidents et les auxiliaires de Jésus. Lorsque la foule se presse pour entendre sa parole, ils se placent autour de lui [4]. Quand il veut momentanément échapper aux multitudes et se retirer de l'autre côté du lac, il les emmène avec lui [5]. Ils usent avec lui d'une familiarité sans réserve. Si Jésus sent qu'une vertu est sortie de lui et que l'hémorrhoïsse est guérie, ils s'en étonnent :

1. Marc, I, 19; Luc, V, 10; Matth., IV, 19.
2. Marc, II, 14; Matth., IX, 9; Luc, V, 27.
3. Marc, III, 13-19; Matth., X, 1-4; Luc, VI, 12-16.
4. Matth., V, 1.
5. Matth., VIII, 23; Luc, VIII, 22.

« Tu vois que la foule te presse, et tu dis : qui m'a touché? [1] » Au désert où les auditeurs avides n'ont pas craint de suivre le Maître, ils s'inquiètent : « L'endroit est désert, disent-ils, et l'heure est déjà très avancée; congédie-les afin qu'ils aillent dans les hameaux et les bourgs et qu'ils s'achètent de quoi manger [2]. » Quelques instant plus tard, ce sont eux qui, sur l'ordre de Jésus, font asseoir les gens, les répartissent par carrés de cent et de cinquante, leur distribuent les pains et les poissons miraculeusement multipliés, et finalement ramassent les morceaux qui restent pour que rien ne soit gaspillé. Il serait facile de multiplier les exemples. Dans toutes les circonstances, les Douze entourent Jésus avec une fidélité qui ne se dément pas un seul instant.

Leur formation. — De son côté, Jésus accorde aux Douze sa plus entière confiance. Comme il ne peut pas être partout à la fois et comme le spectacle de tous ceux qui attendent la bonne nouvelle l'émeut profondément, il confère aux Douze puissance et autorité sur les démons et pouvoir de guérir les maladies; puis il les envoie annoncer le royaume de Dieu et opérer des guérisons [3]. Lorsqu'il a constaté la désaffection des foules à son égard, ou tout au moins leur inintelligence de son enseignement, il se met à parler en paraboles, mais il explique le sens de ces leçons aux Douze, auxquels se joignent d'ailleurs d'autres disciples : « A vous, leur dit-il, le mystère du règne de Dieu a été donné, mais à ceux-là qui sont dehors, tout arrive en paraboles [4]. » Partout où il va, il les emmène : les Douze sont avec lui au pays de Géraséniens, lorsqu'il en-

1. Marc, V, 31; Luc, VIII, 46.
2. Marc, VI, 37; Matth., XIV, 15.
3. Luc, IX, 1; Matth., X, 7-8; Marc, VI, 7.
4. Marc, IV, 10-11; Matth., XIII, 10-11; Luc, VIII, 9-10.

voie les démons dans les corps des pourceaux [1], dans la région de Tyr et de Sidon, où il guérit la fille de la syrophénicienne [2], aux environs de Césarée de Philippe où il leur demande ce qu'on pense de lui et leur annonce pour la première fois sa mort prochaine [3]. De plus en plus, à mesure que l'on approche de la fin, Jésus réserve pour ses apôtres le meilleur de ses enseignements : tandis que ses ennemis s'agitent pour le perdre, tandis que les foules ne s'intéressent guère qu'à ses miracles, il ne cesse pas un instant d'expliquer aux Douze le sens de sa mission et de son œuvre. Ceux-ci font bien souvent la preuve d'une intelligence étroite, d'un esprit borné. Ils ne comprennent rien, ils restent hypnotisés par des espérances de gloire humaine. Ils se disputent entre eux les premières places dans le royaume à venir. Ils veulent faire descendre le feu du ciel sur les cités qui ne les ont pas reçus. Jusqu'au dernier moment, ils pensent que le recours à la force serait capable d'assurer le triomphe de leur maître et ils ont des glaives dans la salle où ils viennent de prendre le dernier repas de Pâque. Jésus s'irrite parfois d'une incompréhension si profonde : il se fâche contre eux, parce qu'ils refusent de laisser s'approcher les petits enfants [4], parce qu'ils blâment la prodigalité de la pécheresse qui a répandu sur ses pieds le parfum précieux [5], parce qu'ils trouvent le célibat préférable au mariage unique et indissoluble [6], en bien d'autres circonstances encore; et lorsque Pierre, après la première annonce de la Passion, essaie de détourner son maître de la pensée de la mort, il lui lance

1. Marc, V, 1; Matth., VIII, 28; Luc, VIII, 26.
2. Marc, VII, 24; Matth., XV, 21.
3. Marc, VIII, 27; Matth., XVI, 13.
4. Marc, X, 14.
5. Marc, XIV, 4.
6. Marc, X, 10; Matth., XIX, 10.

cette apostrophe foudroyante : « Arrière de moi, Satan! tu m'es un scandale. Car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes [1]. » Cependant, après les avoir repris, Jésus retrouve toute sa patience et sa mansuétude pour leur expliquer ce qu'ils n'avaient pas compris; il répète sans cesse les mêmes leçons sur les candale, sur la grandeur des enfants, sur le danger des richesses, sur la nécessité de la vigilance, et si difficile qu'il puisse être pour nous de distinguer les doublets des rédactions évangéliques des répétitions voulues par Jésus lui-même ou exigées par la diversité des circonstances, on peut croire qu'en bien des cas le Maître a été amené à insister sur certaines leçons pour en pénétrer profondément l'esprit des disciples.

Les privilégiés. — Parmi les Douze, quelques-uns sont l'objet d'une prédilection spéciale et jouissent particulièrement de la confiance de Jésus. Philippe et André sont du nombre : ils interviennent l'un et l'autre, avant la première multiplication des pains [2]. Ils demandent ensemble à Jésus d'accueillir le désir des Grecs qui veulent le voir [3]. Mais ce sont surtout Pierre et les deux fils de Zébédée qui sont chers à son cœur. Jacques et Jean ont été des premiers à répondre à son appel; ce sont des âmes un peu frustes, ambitieuses sans doute, puisqu'ils réclament pour eux les deux premières places dans le royaume de leur maître; si promptes et si inflammables qu'ils ont reçu le surnom de Boanergès, fils du tonnerre; étrangement sensibles au point d'honneur; avec cela, généreuses et dévouées, toutes prêtes à suivre Jésus par-

1. Marc, VIII, 33; Matth., XVI, 23.
2. Ioan., VI, 5-7.
3. Ioan., XII, 20-22.

tout où il ira. Encore dans ce petit groupe, Jean occupe-t-il une place à part; il est « le disciple que Jésus aimait »; lors de la dernière Cène, il repose sa tête sur la poitrine du Seigneur, et celui-ci, avant de rendre le dernier soupir, lui confie ce qu'il a de plus cher ici-bas, sa mère. Les Evangiles ne nous font pas connaître les raisons de cette préférence; mais la tradition n'a pas hésité à rappeler que Jean était vierge lorsque Jésus le choisit et qu'il le demeura toujours.

Seuls, les trois apôtres privilégiés assistent à la résurrection de la fille de Jaïre, seuls, ils sont les témoins de la transfiguration; seuls enfin ils sont auprès de Jésus tandis que celui-ci est en agonie au jardin des Oliviers. C'est à eux que le Maître réserve la connaissance de ses secrets les plus cachés; à Pierre et à Jean surtout, car il est facile de se rendre compte que Jacques tient une place moins importante, tandis que Pierre et Jean, liés ensemble d'une étroite amitié, paraissent habituellement dans les mêmes circonstances, surtout à la fin de la vie de Jésus et après sa résurrection.

Saint Pierre. — Il faut ajouter que, malgré la tendresse que Jésus témoigne à Jean, ce n'est pas lui qui est le principal personnage parmi les Douze. Etait-il trop jeune pour jouer ce rôle? n'avait-il pas les qualités nécessaires à un chef? son cœur trop sensible l'entraînait-il trop facilement? Il est vain de se le demander. Ce qui est sûr, c'est que les Evangiles sont d'accord pour réserver à Pierre la première place et les *Actes des Apôtres* confirment sur ce point leur témoignage. Dans la liste des apôtres, Pierre est nommé le premier et l'on a soin de faire remarquer qu'il doit à la décision de Jésus ce nom de Pierre, car il s'appelait Simon. Pour lui seul, Jésus paie le didrachme. A lui seul, il montre au cours de la dernière Cène une spéciale sollicitude : « Simon, Simon, lui dit-il, voici que

Satan a obtenu la permission de vous cribler comme le froment. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères [1]. » Il est vrai que Pierre ne tarde pas à renier son maître; mais il suffit d'un regard de tendresse jeté sur lui pour qu'il se repente aussitôt et verse sur sa faute des larmes amères.

En deux circonstances surtout se manifeste clairement la volonté de Jésus d'établir Pierre à la tête des Douze : si Pierre est le premier, ce n'est donc pas à cause de ses qualités personnelles ou par l'enchaînement des circonstances; c'est le Seigneur qui l'a choisi. La première fois, la scène se passe dans la région de Césarée de Philippe. « Jésus interroge ses disciples, en disant : qui les gens disent-ils qu'est le Fils de l'Homme? Ils disent : les uns disent Jean le Baptiste; d'autres Elie, d'autres encore Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis? Répondant, Simon-Pierre dit : Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. Prenant la parole, Jésus lui dit : Tu es bien heureux, Simon Bariona, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux. Et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [2]. » Nous aurons à revenir sur ce texte décisif. Retenons pour l'instant que la primauté de Pierre y est mise en un relief éclatant. Ce n'est pas seulement Pierre qui prend la parole au nom de ses frères pour exprimer leur foi collective. Mais il est loué expressément par Jésus, et celui-ci

1. Luc, XXII, 31-32.
2. Matth., XVI, 13-19.

répond à sa profession de foi par une promesse sans égal. Sur Pierre doit être bâtie l'Eglise.

La seconde fois, nous sommes sur les bords du lac de Génésareth, où Jésus ressuscité vient d'apparaître à quelques-uns de ses apôtres : « Lorsqu'ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Il lui dit : Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime. Il lui dit : Pais mes agneaux. Il lui redit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Il lui dit : Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime. Il lui dit : Sois le pasteur de mes brebis. Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre fut contristé de ce que Jésus lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu? Et il lui dit : Seigneur, tu connais toutes choses; tu sais bien que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis : quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais. Mais, lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra et tu iras où tu ne voudras pas [1]. » Les commentateurs s'accordent à voir dans le triple aveu de Pierre une réplique de son triple reniement : après avoir trois fois renié son Maître, il faut que Pierre l'assure trois fois de sa fidélité pour être complètement pardonné. Mais ce pardon est d'une prodigieuse libéralité, puisqu'il fait de lui le chef de tous les agneaux et de toutes les brebis. Seul, Jésus lui-même est le bon pasteur, à qui appartient le troupeau. Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Lorsqu'une d'elles s'égare, il se met à sa recherche et quand il l'a trouvée il la ramène au bercail sur ses épaules. Mieux encore, il n'hésite pas à donner sa vie pour ses brebis [2]. Mais, lorsqu'il aura définitivement quitté ce monde, il faudra bien que d'autres veillent sur le troupeau : c'est à Pierre tout

1. Ioan., XXI, 15-18.
2. Ioan., X, 11-18.

spécialement qu'est confiée cette mission : témoignage unique de la confiance du Seigneur envers l'apôtre.

Les premières missions. — Les Douze ne sont pas seulement les amis, les confidents de Jésus. Ils sont ses auxiliaires dans la prédication du règne de Dieu. Assurément, ils ne sont pas les seuls. On peut croire que, dès les débuts de son ministère, la renommée de Jésus s'étendit assez rapidement en Galilée pour que, dans tous les bourgs et dans tous les villages, on parlât de lui et du royaume qu'Il annonçait. Les malades qu'il avait guéris se faisaient, plus que les autres, les messagers de la bonne nouvelle : n'étaient-ils pas, plus que les autres, des témoins autorisés et n'avaient-ils pas le droit de raconter les merveilles qui avaient été opérées en eux? Parfois, il est vrai, le Seigneur leur enjoint de se taire, parce qu'il ne veut pas que son œuvre soit défigurée ou compromise par des prédicateurs sans mandat qui n'en comprennent pas la haute portée. Mais y a-t-il moyen de faire taire les gens décidés à parler et peut-on empêcher la reconnaissance de s'exprimer?

A côté de ces messagers bénévoles, il y en a d'autres que Jésus appelle et qu'il invite spécialement à le suivre. Nous savons que beaucoup ne répondent pas à leur vocation et refusent de tout quitter pour annoncer le royaume de Dieu. Le cas le plus connu, le plus douloureux aussi, est celui du jeune homme riche, qui demande à entrer dans la vie, qui observe loyalement les commandements, mais qui n'a pas le courage nécessaire pour demeurer dans la compagnie du Seigneur. Il est inutile de nous arrêter sur ces timides ou ces lâches.

Parfois, Jésus désigne expressément un certain nombre de disciples pour une mission temporaire. Il semble qu'à certains moments, les besoins de la prédication s'accroissent brusquement, ou qu'il soit utile de frapper un grand

coup en multipliant les discours dans toute une région. Le Maître envoie alors des disciples choisis pour évangéliser ce pays et pour lui préparer les voies. C'est ainsi qu'il agit à l'égard des soixante-douze : « Allez, leur dit-il. Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse ni besace, ni chaussures, et ne saluez personne sur le chemin. Et dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Paix sur cette maison. Et s'il y a là un fils de la paix, votre paix reposera sur lui; dans le cas contraire, elle reviendra sur vous. Demeurez dans cette maison, mangeant et buvant ce qu'il y aura chez eux; car l'ouvrier a droit à son salaire. Ne passez pas de maison en maison. Et dans quelque ville que vous entriez et où l'on vous aurait reçus, mangez ce qui vous sera servi et guérissez les malades qui y seront et dites-leur : Le règne de Dieu est proche de vous. Et dans quelque ville que vous entriez et où l'on ne vous recevrait pas, allez sur les places et dites : Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de votre ville qui s'est attachée à nos pieds. Sachez cependant que le règne de Dieu est proche [1]. »

Ces missions pouvaient remporter un grand succès. Les soixante-douze, à leur retour auprès de Jésus, annoncent que même les démons leur étaient soumis au nom de leur Maître. Et Jésus déclare : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair. Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions... Rien ne pourra vous nuire. D'ailleurs, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel [2]. » Nous ne voyons pas cependant que Jésus ait multiplié ce genre de prédications. Les soixante-douze disparaissent de l'histoire

1. Luc, X, 3-12.
2. Luc, X, 18-20.

évangélique aussi brusquement qu'ils y étaient entrés. Désignés en des circonstances spéciales et pour une besogne déterminée, ils ne forment pas un groupe homogène et durable. La légende prétend connaître leurs noms, leur origine, leurs destinées ultérieures : il serait vain de s'arrêter aux récits qu'elle nous a laissés.

Dans l'entourage de Jésus, il n'y a qu'un groupement, celui qui est formé par les Douze, mais celui-là est fortement constitué. Son existence et son rôle ne sauraient être contestés. Eux aussi, les Douze sont parfois envoyés en mission. Ils vont soit dans les bourgs et les villages où Jésus ne peut aller lui-même, soit en avant de lui pour lui préparer les voies. Les conseils que leur adresse le Maître la première fois qu'ils les charge d'aller ainsi prêcher le royaume de Dieu ressemblent étrangement à ceux qu'il donne aux soixante-douze, et nous n'avons pas à nous en étonner, puisque la besogne est pareille [1]. Seulement, c'est bien souvent que les Douze s'en vont ainsi deux par deux; et il leur arrive de ne pas traduire exactement toutes les pensées de leur Maître. Jacques et Jean ne demandent-ils pas un jour à Jésus la permission de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains qui ont refusé de les accueillir [2]? Une autre fois, Jean ne désire-t-il pas empêcher un étranger de chasser les démons au nom de Jésus? [3].

Le rôle futur des apôtres. — Devant les faits que nous venons de rappeler, — et il eût été facile d'en citer bien d'autres encore, témoignant de la patiente sollicitude avec laquelle le Seigneur s'occupe de la formation des Douze, — on ne peut pas s'empêcher de se demander

1. Marc, VI, 7-11; Matth., X, 5 et suiv.; Luc, IX, 1-5.
2. Luc, IX, 54.
3. Luc, IX, 49-50; Marc, IX, 38-40.

où tendent la séparation des Apôtres et les enseignements particuliers qu'ils reçoivent. Certes, Jésus leur est reconnaissant de leur fidélité. Quand Pierre lui rappelle que pour lui ils ont tout quitté et l'ont suivi, il répond : « En vérité je vous dis que, lors de la régénération, quand le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël [1]. » Au cours de la dernière Cène, il répète encore : « Vous êtes ceux qui sont demeurés avec moi dans mes tentations; et moi je dispose en votre faveur du royaume, comme mon Père en a disposé en ma faveur, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume et que vous siégiez sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël [2]. » Mais la consommation du royaume n'est pas près de s'accomplir et du temps se passera encore avant que ces magnifiques promesses soient réalisées. Que feront les apôtres dans l'intervalle?

Ils continueront l'œuvre de Jésus, tout simplement. Ils prêcheront. Ils enseigneront la venue du royaume de Dieu. Ils iront ici et là, selon que l'Esprit Saint ou les circonstances les y inviteront. Ils chasseront les démons et guériront les malades. Et ainsi de suite. Leur tâche ne sera pas essentiellement différente de celle de leur Maître, sinon en ce que Jésus parle en son nom propre, comme ayant puissance et autorité, tandis qu'eux parleront au nom de Jésus. Du moment où le Seigneur sait qu'il doit mourir et que sa mort, loin de signifier son échec, est au contraire la condition indispensable de l'œuvre qu'il poursuit, il faut qu'il se préoccupe d'assurer l'avenir. Les apôtres auront cette grande besogne à accomplir.

A tout instant, nous voyons en effet la pensée de Jésus

1. Matth., XIX, 27-28.
2. Luc, XXII, 28-30.

s'orienter vers les temps qui suivront sa mort et vers les missions futures de ses apôtres. N'est-ce pas aux Douze que s'adressent les conseils du discours sur la montagne : « Vous êtes le sel de la terre : que si le sel perd de sa saveur, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon à rien sinon à être jeté dehors et à être foulé aux pieds des hommes. Vous êtes la lumière du monde : une ville située au sommet d'une montagne ne peut pas être cachée, et si l'on allume une lampe, on ne la place pas sous le boisseau, mais sur le chandelier et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux [1]. » Quand les apôtres auront-ils à briller de la sorte, sinon après le départ de leur maître?

A ce moment-là aussi, ils devront dire au grand jour ce qui leur aura été révélé à eux seuls : « Ne craignez pas, car il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits [2]. » Aux apôtres, nous l'avons vu, Jésus réserve l'explication des paraboles, l'annonce de ses souffrances et de sa mort, bien d'autres leçons encore que le peuple serait incapable de comprendre. Rien de tout cela ne doit être perdu. Le jour viendra où il faudra l'annoncer ouvertement, et ce sont les Douze qui seront les messagers de toutes ces mystérieuses leçons.

Leur ministère sera assurément difficile, et Jésus ne leur ménage pas la pensée des persécutions qu'ils auront à subir : « Aucun disciple n'est au-dessussde son maître, ni aucun serviteur au-dessus de son seigneur. C'est assez que le disciple soit comme son maître et le serviteur

1. Matth., V, 12-16.
2. Matth., X, 26-27; Luc, XII, 2-3; cf. Mc., IV, 22; Luc, VIII, 17.

comme son seigneur. S'ils ont appelé le maître de maison Beelzébul, combien plus ceux de sa maison [1]. » La calomnie ne sera rien encore : « Tenez-vous en garde contre les hommes. Car ils vous livreront aux sanhédrins et vous flagelleront dans leurs synagogues, et vous serez conduits à cause de moi devant des gouverneurs et des rois, pour rendre témoignage en face d'eux et des nations... Un frère livrera son frère à la mort, et un père son enfant; et des enfants se lèveront contre leurs parents et les feront périr. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom; mais celui qui aura tenu jusqu'à la fin sera sauvé. Lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre; et si l'on vous chasse de celle-ci, fuyez dans une autre. Car je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'homme [2]. »

Ces perspectives sont austères. Elles sont tempérées par des promesses. Les apôtres recevront d'abord l'assistance de l'Esprit Saint : « Lorsqu'on vous emmènera pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire; mais ce qui vous sera donné à cette heure-là, dites-le, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint [3]. » Puis, et surtout la vie éternelle : « En vérité, je vous le dis, nul n'aura quitté sa maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'Evangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, en ce temps, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle [4]. »

On a contesté l'authenticité de tous ces textes, pour la raison que Jésus n'a pas pu prévoir l'avenir et que d'ail-

1. Matth., X, 24-25; Luc, VI, 40.
2. Matth., X, 17-18, 21-23. Cf. Marc, XIII, 9; Luc, XXI, 12-18.
3. Marc, XIII, 11; Luc, XII, 12; Matth., XIII, 11.
4. Marc, X, 29-30; Matth., XIX, 29; Luc, XVIII, 29-30.

leurs, annonçant comme imminente l'arrivée de la fin du monde, il est invraisemblable qu'il ait entr'ouvert devant les apôtres de vastes perspectives de persécutions et de souffrances. Nous savons déjà ce qu'il faut penser de la fin du monde et de sa proximité. Quant aux persécutions, les affirmations du Sauveur sont trop catégoriques, elles sont trop fréquemment renouvelées, elles apparaissent dans des contextes trop variés pour qu'il soit permis de les suspecter. Sachant qu'il devait lui-même mourir victime de l'incompréhension des hommes, comment Jésus n'aurait-il pas su qu'un sort pareil serait réservé à ceux qui prêcheraient sa doctrine? Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Les Juifs qui ne laissaient pas Jésus enseigner sa doctrine sans soulever devant lui toutes sortes d'embûches n'étaient assurément pas disposés à témoigner plus de faveur aux apôtres. Ceux-ci sont donc avertis du sort qui les attend. Ils prêcheront le royaume de Dieu après la mort de Jésus; et leur prédication leur vaudra mille souffrances et la mort elle-même. Qu'importe tout cela? Il ne faut pas craindre ceux qui tuent le corps et après cela ne sauraient rien faire de plus. Il faut craindre seulement celui qui, après avoir tué, a la permission de jeter âme et corps dans la géhenne [1].

3. L'Eglise.

Lorsque furent rédigés les Evangiles, l'Eglise était déjà une réalité vivante. La prédication de saint Paul, celle des autres apôtres et des missionnaires inconnus avaient répandu à travers l'empire romain, sinon au delà de ses limites, la bonne nouvelle du salut. Comment s'étonner dès lors de leur caractère universaliste? Naturellement, les

1. Luc, XII, 4-5; Matth., X, 28.

Evangélistes s'attachent à montrer que, dès le début, Jésus a voulu l'Eglise catholique et a ordonné à ses disciples de porter son message jusqu'aux extrémités du monde.

La catholicité du royaume. — L'Evangile de saint Jean est des plus riches en témoignages de ce genre. Le Verbe, lumière véritable qui éclaire tous les hommes, est venu dans le monde; il a habité parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. Les Juifs n'ont pas cessé de s'opposer à son action, de se montrer en toutes circonstances ses ennemis irréconciliables. En vain Jésus a-t-il multiplié les miracles parmi eux afin d'illuminer les yeux de leur âme; volontairement ils ont fermé les yeux à la lumière. Qu'y a-t-il d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les véritables enfants de Dieu ne soient pas les fils d'Abraham mais, comme il l'a dit à Nicodème, ceux qui sont nés de l'eau et de l'Esprit [1]? Aussi, lorsque les grands prêtres et les pharisiens s'assemblent pour décider la perte du Sauveur, Caïphe triomphe de toutes les objections en déclarant : « Vous n'y entendez rien, et vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour tout le peuple et que toute la nation ne périsse pas. » Sur quoi l'Évangéliste donne ce remarquable commentaire : « Il ne disait pas cela de lui-même, mais étant grand prêtre cette année-là, il prophétisait que Jésus devait mourir pour sa nation, et non seulement pour sa nation, mais aussi afin d'amener à l'unité les enfants de Dieu qui sont dispersés [2]. »

Tout le long de l'Evangile de saint Jean, nous discernons les mêmes perspectives : lorsque Jésus converse avec la Samaritaine il lui déclare : « Femme, crois-moi, l'heure

1. Ioan., III, 5.
2. Ioan., XI, 49-52.

vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous adorons ce que nous connaissons, car le salut doit venir des Juifs. Mais l'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité [1]. » Qu'importent donc Jérusalem et le temple et le Garizim? Tout cela appartient au passé. Qu'importent même les rivalités entre Juifs et Samaritains ? Les compatriotes de la femme de Sichar viennent en foule pour entendre Jésus et ils se convertissent à sa parole, croyant qu'il est vraiment le Sauveur du monde [2].

L'allégorie du Bon Pasteur rend le même son. Depuis longtemps, Israël était regardé comme le troupeau choisi dont Dieu est le berger. Jésus ne renie pas son troupeau, bien au contraire; mais il ajoute : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail. Il faut que je les conduise aussi. Et elles entendront ma voix. Et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur [3]. » Quand cette prophétie sera-t-elle réalisée? Nous nous le demandons encore. Elle n'en traduit pas moins un idéal, et vers la fin du Ier siècle, quand saint Jean rédigeait ses souvenirs, elle était déjà plus qu'une promesse, puisque l'apôtre pouvait voir des multitudes de païens se ranger sous la houlette du pasteur modèle.

Quelques jours avant sa mort, Jésus apprend que des Grecs, venus à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, désirent le voir. Il en ressent une émotion intense : « L'heure est venue où doit être glorifié le Fils de l'Homme... Maintenant a lieu le jugement de ce monde. Maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors; et moi quand

1. Ioan., IV, 21-23.
2. Ioan., IV, 41.
3. Ioan., X, 16.

j'aurai été élevé de terre, je tirerai à moi tous les hommes [1]. » Il disait cela, commente l'Evangéliste, pour indiquer de quelle mort il allait mourir; et nous pouvons ajouter : pour annoncer les fruits de sa mort dans l'univers entier. Aussi n'est-il pas surprenant que, dans la prière sacerdotale, le Seigneur prie pour tous ceux qui croiront en lui à cause de la parole des apôtres et qu'il supplie son Père de faire que tous soient un comme il est lui-même un avec le Père, de les consommer dans l'unité [2].

Parmi les synoptiques, saint Luc est assurément celui qui se préoccupe le plus de rendre manifeste le caractère universaliste de la mission de Jésus. Tandis que saint Matthieu s'adresse spécialement aux Juifs et que saint Marc met en relief la bonne nouvelle du Fils de Dieu, saint Luc, disciple de saint Paul, veut prouver que Jésus est venu pour sauver tous les hommes. Déjà les récits de l'enfance sont remplis de prédictions qui annoncent la conversion des Gentils. Jean le précurseur est salué dès sa naissance comme la lumière venue d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort [3]. Les anges qui annoncent aux bergers de Bethléem la venue de Jésus, chantent la gloire de Dieu dans les hauteurs et la paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté [4]. Le vieillard Siméon, lorsqu'il reçoit dans ses bras le petit enfant de la Vierge, déclare que ses yeux ont vu le salut préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire du peuple de Dieu, Israël [5]. La suite de l'Evangile répond à ces débuts. Saint Luc insiste, avec prédilection, sur tout ce qui peut mettre

1. Ioan., XII, 23, 31-32.
2. Ioan., XVII, 20-23.
3. Luc., I, 78-79.
4. Luc, II, 14.
5. Luc, II, 30-32.

en relief la volonté de Jésus d'assurer la perpétuité de son œuvre et son extension jusqu'aux extrémités du monde.

La question qui se pose en face des témoignages évangéliques est dès lors la suivante : Jésus lui-même a-t-il voulu que l'Evangile soit annoncé dans tous les peuples et que sa prédication soit continuée même après sa mort; ou bien l'Église ne doit-elle sa naissance et son organisation qu'aux circonstances, plus fortes souvent que les volontés des hommes?

Nous savons déjà que, dans la pensée de Jésus, sa mort ne devait pas arrêter la prédication du message évangélique. Cette mort était sans doute une rupture douloureuse, mais si pénible qu'elle fût pour lui-même et pour les siens, elle était destinée à marquer le début d'une ère nouvelle dans l'expansion du royaume de Dieu. La lente et patiente formation des Douze n'avait pas eu d'autre but que de les préparer à bien comprendre le véritable sens de leur future mission : elle ne s'explique que dans l'hypothèse où Jésus a voulu que son œuvre fût continuée.

Jésus et le salut d'Israël. — Il est remarquable que Jésus n'annonce le royaume de Dieu qu'aux enfants d'Israël. Tour à tour, nous le voyons enseigner en Galilée et en Judée. S'il traverse la Samarie, s'il passe par la Pérée, si parfois même il est momentanément obligé de se retirer dans la région de Tyr et de Sidon ou d'aller jusqu'aux abords de Césarée de Philippe, ce sont là des accidents, et généralement il ne prêche pas, il ne fait pas de miracles dans ces pays étrangers. Il ne guérit qu'à regret, semble-t-il, la fille de la femme syro-phénicienne, et seulement pour récompenser une foi extraordinaire; il interdit aux témoins du prodige de publier la guérison du sourd-muet à qui il a rendu l'ouïe et la parole dans le territoire de la Décapole; et s'il ordonne au possédé de Gérasa de raconter

tout ce que le Seigneur a fait pour lui et comment il a eu pitié de lui [1], cette exception notable à sa manière de faire accoutumée ne manque pas de soulever un difficile problème.

Les leçons que donne Jésus sont spécialement réservées aux Israélites : ce sont eux qui sont les enfants; les autres, ceux du dehors, ne sont que des chiens, et « il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens [2]. » Lui-même déclare expressément : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël [3]. » Et lorsqu'il envoie les Douze annoncer le royaume de Dieu, il leur dit : « Ne prenez pas le chemin des Gentils et n'entrez pas dans une ville des Samaritains. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël [4]. »

A prendre ces paroles à la lettre, on serait tenté de croire que Jésus limite son horizon, et tout aussi bien celui des Douze, au peuple choisi. Le royaume qu'il prêche n'aurait pas d'autres sujets que des fils d'Abraham, et les évangélistes auraient transformé le sens de son message en l'adressant aussi aux païens. En réalité, il n'en va pas de la sorte. Il est tout naturel que les premiers auditeurs de la bonne nouvelle soient les Juifs : ils sont les héritiers de la promesse de Dieu; les leçons des prophètes, dans la mesure où elles ont été comprises et retenues, les ont préparés de longue date à attendre le Messie. Né lui-même de la race de David selon la chair, Jésus doit en quelque sorte à ses ancêtres, à sa nation, de commencer par la Palestine l'évangélisation du monde. La Terre sainte d'ailleurs est assez grande pour occuper toute son activité. Bien que nous ne sachions pas tous les bourgs et

1. Marc, V, 19; Luc, VIII, 39.
2. Marc, VII, 27; Matth., XV, 26.
3. Matth., XV, 24.
4. Matth., X, 5-6.

tous les villages par lesquels il a passé, il est bien probable qu'il n'est pas encore allé partout, peut-être même qu'il a laissé de côté des régions entières. Ne dit-il pas à ses apôtres, en leur annonçant la ruine de Jérusalem : « Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'Homme [1]. » De longues années devaient s'écouler entre cette prophétie et sa réalisation : la conversion d'Israël est à elle seule une œuvre de longue haleine; qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle occupe la première place dans les perspectives de Jésus?

Jésus et les nations. — Mais ces perspectives sont beaucoup plus vastes; elles n'ont pas d'autres limites que celles du monde. Nous n'avons pas oublié que l'un des thèmes essentiels de la prédication de saint Jean-Baptiste était celui-ci : « N'allez pas répétant : nous sommes des fils d'Abraham; car Dieu, s'il le veut, peut faire sortir de ces pierres des enfants d'Abraham. » Jésus fait sienne cette formule. Parmi les Israélites, il ne s'adresse pas aux justes mais aux pécheurs, car ce sont les malades et non les bien portants qui ont besoin de médecins [2]. Il s'assied à la table des publicains, au grand scandale des honnêtes pharisiens. Il accepte les hommages de la pécheresse repentante; et lorsqu'on lui oppose les préceptes de la loi de Moïse, il répond d'une manière péremptoire : « Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, en sorte que le Fils de l'Homme est maître même du sabbat [3]. » Certes, il n'est pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'accomplir : cependant lorsqu'on lui demande quels sont les préceptes à garder pour entrer dans la vie,

1. Matth., X, 23.
2. Marc, II, 17; Matth., IX, 12; Luc, V, 31.
3. Marc, II, 27-28; Matth., XII, 8; Luc, VI, 5.

il répond : « Ne tue pas; ne commets pas d'adultère; ne dérobe pas; ne porte pas de faux témoignages; ne fais tort à personne; honore ton père et ta mère [1]. » C'est-à-dire qu'il insiste sur les règles générales de la vie morale et laisse de côté tous les commandements liturgiques ou rituels qui n'intéressent que l'extérieur de la vie. Il précise même que toute la loi et tous les prophètes se résument dans le commandement unique de l'amour : Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toute sa force et aimer son prochain comme soi-même, voilà le premier et le dernier mot de la perfection [2].

Rien de tout cela n'est spécifiquement juif. Au contraire, les traits qui pourraient rendre une sonorité juive sont exclus du message de Jésus. Même lorsqu'il s'adresse à ses compatriotes, le Seigneur parle de manière à être compris de tous les hommes. Du reste, il faut bien reconnaître que le royaume, tel que Jésus l'enseigne, n'est pas accepté par les enfants d'Israël, et que ceux-ci conçoivent un idéal plus exclusivement matériel ou national. A mesure qu'il avance dans l'exercice de son ministère, Jésus mesure davantage la profondeur des refus qui lui sont opposés et il s'en attriste : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants, comme une poule réunit ses poussins sous son aile, et vous n'avez pas voulu [3] ! » Il ne peut cependant rien faire pour changer des âmes qui se refusent à lui; et c'est avec une douloureuse assurance qu'il jette la malédiction sur les villes galiléennes coupables de n'avoir pas compris le bienfait de Dieu : « Malheur à toi, Chorozaïn ; malheur à toi,

1. Marc, X, 19; Matth., XIX, 18-19; Luc, XVIII, 20.
2. Marc, XII, 29-31; Matth., XXII, 37-39; Luc, X, 27.
3. Matth., XXIII, 37; Luc, XIII, 34.

Bethsaïda! Car si c'était à Tyr et à Sidon qu'avaient eu lieu les miracles opérés parmi vous, depuis longtemps elles auraient fait pénitence avec sac et cendre... Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu seras élevée jusqu'au ciel? Tu seras précipitée jusqu'en enfer. Car si c'était à Sodome qu'avaient eu lieu les miracles opérés chez toi, elle aurait subsisté jusqu'à ce jour [1]. »

On ne peut pas dire cependant, que Jésus n'ait commencé à prévoir l'entrée des païens dans le royaume de Dieu qu'après avoir constaté le refus des Juifs. Lorsqu'il inaugure l'enseignement en paraboles, ce refus n'a encore rien de définitif; cependant, dans la parabole de l'ivraie, le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les fils du règne; l'ivraie ce sont les fils du mal [2]; et il en va de même dans la parabole du filet jeté dans le vaste océan du monde et ramenant toutes sortes de poissons bons ou mauvais. Au plus avons-nous le droit de reconnaître que la vocation des Gentils est mise dans un relief de plus en plus clair à mesure que le ministère de Jésus approche de son terme. La déclaration la plus formelle peut-être de cet appel suit, dans l'Evangile de saint Matthieu, la guérison du serviteur du centurion; mais chez saint Luc, la même déclaration vient dans une autre contexte et à une date plus tardive. Telle quelle, elle est d'une évidente netteté : « Or, je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents [3]. » Il ne s'agit pas, cela va sans dire, de repousser les Juifs de bonne volonté, car il y en a, tel le scribe qui interroge

1. Matth., XI, 21-23; Luc, X, 13-15.
2. Matth., XIII, 38.
3. Matth., VIII, 11; Luc, XIII, 28-29.

Jésus sur le premier commandement de la Loi [1], mais d'annoncer l'entrée des Gentils dans le royaume et la fidélité dont ils feront preuve lorsque la joyeuse nouvelle leur sera aussi prêchée.

Nombreux sont, vers la fin du ministère public, les indices que ce temps approche. La parabole de l'invitation méprisée ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Les Juifs sont les premiers invités aux noces et les serviteurs du Père de famille ne se font pas faute de venir leur rappeler l'heure du festin auquel ils doivent prendre part. Mais ils refusent de venir sous les prétextes les plus futiles. Ils sont trop attachés aux biens matériels et ils n'ont pas le courage de renoncer à leurs richesses ou à leurs plaisirs pour suivre Jésus. C'est là-dessus que les serviteurs reçoivent l'ordre d'aller partout, sur les places et dans les rues de la ville, sur les chemins et vers les clôtures et d'amener à la salle du banquet tous ceux qu'ils trouveront, pauvres, estropiés, aveugles, boiteux. Tous, quels qu'ils soient, sont convoqués; plus que cela : pour remplir toutes les places, on les oblige à entrer. On ne leur demande ni leur nom, ni leur âge, ni leur pays d'origine. Il faut seulement, pour qu'ils aient le droit de rester, qu'ils soient revêtus de la robe nuptiale; entendons par là qu'ils aient fait pénitence de leurs péchés et achevé de purifier leurs âmes [2].

Les commentateurs ont souvent entendu dans le même sens la parabole des ouvriers envoyés à la vigne aux différentes heures de la journée. Les ouvriers de la onzième heure, ceux que personne n'a engagés auparavant, représenteraient les peuples de la gentilité, capables sans doute de connaître Dieu par les lumières de la raison, mais privés de la visite des prophètes ou des autres messagers

1. Marc, XII, 34.
2. Matth., XXII, 1-13; Luc, XIV, 15-24.

divins et presque irresponsables par suite de leurs retards. Peut-être cette interprétation ne s'impose-t-elle pas; mais elle n'a rien de forcé. Le sens de la parabole des vignerons homicides est cependant plus clair : ce sont bien les païens qui obtiennent la vigne enlevée aux premiers ouvriers, paresseux et meurtriers. L'assassinat du fils unique et bien-aimé met un terme à la miséricorde du Père céleste qui, après des expériences multipliées, ne peut faire autrement que de louer sa vigne à d'autres. Le Sauveur n'a même pas besoin d'expliquer sa pensée, car les auditeurs la comprennent d'eux-mêmes [1]; il tient d'ailleurs à préciser : « Je vous le dis; le règne de Dieu vous sera enlevé et sera donné à une nation qui en fera les fruits. »

Il n'est pas nécessaire de chercher dans les paraboles les preuves de l'appel des Gentils. A plusieurs reprises, Jésus affirme explicitement que l'Evangile doit être prêché dans le monde entier. Ces affirmations se multiplient au cours des jours qui précèdent immédiatement sa mort, comme s'il était utile de découvrir devant les Douze des perspectives de plus en plus larges et de prévenir ainsi leurs découragements ou leurs trahisons. Dès le jour des Rameaux Jésus accueille avec émotion le désir des Grecs qui cherchent à le voir. Lorsque les apôtres se plaignent de la prodigalité avec laquelle Marie parfume ses pieds d'un nard précieux et regrettent que le prix d'un tel parfum n'ait pas été donné aux pauvres, il loue le geste de l'amour : « En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché l'Evangile, dans le monde entier, on parlera aussi de ce qu'elle a fait, en souvenir d'elle [2]. » Après avoir annoncé la prise de Jérusalem et tous les cataclysmes qui doivent l'accompagner, il ajoute, en pensant à la fin du monde : « Il faut tout d'abord que l'Evangile soit prêché à toutes

1. Luc, XX, 16; Matth., XXI, 45; Marc, XII, 2.
2. Marc, XIV, 9; Matth., XXVI, 13.

les nations [1]. » Et il tient à préciser que la ville sainte doit être foulée aux pieds jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des Gentils [2].

Ces textes sont significatifs. Ils sont trop nombreux pour qu'il soit possible d'hésiter sur leur origine et sur leur valeur. Les missions païennes ont été annoncées et voulues par Jésus avant sa mort. Lorsque le Seigneur, après sa résurrection, confirme la mission des apôtres et les envoie dans le monde entier pour prêcher la bonne nouvelle, il n'innove rien; il se borne à préciser le sens et la portée de ses enseignements antérieurs.

Après la résurrection. — Nous ne saurions d'ailleurs être surpris de trouver les formules les plus décisives employées par Jésus pendant les derniers instants de sa carrière terrestre : il faut qu'avant de quitter les siens pour toujours, il oriente leurs activités et trace leurs obligations. D'après l'Evangile de saint Luc, le Maître ouvre l'intelligence de ses disciples pour qu'ils puissent comprendre les Ecritures, et il leur dit : « Ainsi était-il écrit que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence en vue de la rémission des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Vous êtes les témoins des faits. Et voici que je vous envoie ce qui a été promis par mon Père. Quant à vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut [3]. »

La scène rapportée par saint Matthieu est incomparablement plus solennelle. Elle a pour théâtre la montagne de Galilée, sur laquelle le Sauveur ressuscité a donné rendez-vous à ses disciples : n'est-ce pas sur une mon-

1. Marc, XIII, 10; Matth., XXIV, 14.
2. Luc, XXI, 24.
3. Luc, XXIV, 45-49.

tagne déjà qu'il a prononcé le grand discours inaugural; sur une montagne qu'il s'est transfiguré? Il convient que la montagne de l'apparition réponde à celle de la transfiguration. Et Jésus déclare à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation des siècles [1]. »

L'Evangile n'offre rien de plus grandiose que ce récit, et nombreux sont les critiques qui mettent en doute la réalité de l'apparition qu'il raconte. Toutes les apparitions du Christ ressuscité ne sont-elles pas d'ailleurs l'objet d'une semblable suspicion? Ne nous assure-t-on pas qu'en toute hypothèse elles n'appartiennent pas à l'histoire? Il ne nous appartient pas de démontrer une fois de plus la faiblesse de ces échappatoires. Sans doute, saint Matthieu est le seul qui nous fasse connaître l'ordre donné aux apôtres de baptiser les nations au nom des trois personnes divines; mais, saint Marc, dans un autre contexte, rappelle que Jésus ressuscité a dit aux Onze : « Allez par le monde entier; prêchez l'Evangile à toute créature.Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles; ils prendront des serpents; et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera pas de mal; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris [2]. » Ce témoignage confirme celui du premier Evangile et met en relief le caractère universaliste de la missive confiée aux apôtres.

1. Matth., XXVIII, 18-20.
2. Marc, XVI, 15-18.

Pourrions-nous douter que ceux-ci aient été réellement envoyés pour prêcher dans le monde entier?

Il faut ajouter que saint Jean atteste aussi cette mission. Dès le soir de Pâques, Jésus apparaissant aux Onze assemblés dans le cénacle leur adresse en effet ces paroles : « Paix à vous. Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Et ayant dit cela, il souffle sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, il leur seront retenus [1]. »

Des pouvoirs accordés aux apôtres, chaque évangéliste a retenu ce qui lui paraissait le plus important. Sur la concession même de ces pouvoirs, tous sont d'accord. Si les apôtres, après l'ascension de leur Maître et la venue du Saint-Esprit, sont allés prêcher l'Evangile à Jérusalem, dans toute la Judée, dans toute la Samarie et jusqu'à l'extrémité de la terre [2], c'est que Jésus le leur a ordonné. Que cet ordre lui-même, sous sa forme la plus précise, soit postérieur à la résurrection, la chose est trop naturelle pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Autre était l'œuvre de Jésus, autre celle qu'il réservait à ses continuateurs. Jésus était le fondateur : il lui appartenait d'annoncer le royaume de Dieu à ses compatriotes, et plus encore de former avec persévérance ceux qu'il destinait à lui servir de témoins. Les apôtres au contraire n'auront rien à créer ou à instituer. Leur prédication ne sera qu'un témoignage; ils se contenteront de dire ce qu'ils ont vu et entendu; et de tout cela, la Passion et la Résurrection seront les faits décisifs : le Christ mort pour nos péchés selon les Ecritures, enseveli, ressuscité le troisième jour selon les Ecritures [3], tout le message chrétien pourra se

1. Ioan., XX, 21-23.
2. *Act. Apost.*, I, 8.
3. *I Cor.*, XV, 3-4.

résumer dans cette brève formule de saint Paul. Comment Jésus aurait-il pu envoyer ses apôtres et les instruire de leurs tâches à venir avant d'avoir accompli toute sa mission? En vérité, il fallait d'abord que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire [1].

L'Eglise. — Ne croyons pas cependant qu'avant la Passion, la fondation de l'Eglise comme telle n'ait pas été voulue par Jésus? Il est inutile de revenir une fois de plus sur les paraboles du royaume des cieux. Parmi tant d'aspects sous lesquels est présenté le royaume, se trouve assurément celui d'une société qui grandit au milieu des hommes, quelles que soient les oppositions dont elle ait à triompher : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez, et faites l'aumône [2]. » Le petit troupeau dont il s'agit ici est constitué premièrement par les Douze; il compte aussi parmi ses brebis tous ceux qui ont pu s'attacher à Jésus, les femmes qui le suivent et mettent leurs ressources à sa disposition, les disciples qui vont et viennent, mais qui, dans leur cœur, croient fermement en la parole de leur maître : de ceux-ci, la plupart ne sont pas connus; quelques-uns seuls comme Joseph d'Arimathie, Nicodème, les disciples d'Emmaüs, apparaissent en une claire lumière. Dès le jour de l'Ascension, ils se trouveront groupés autour des Douze, pour attendre la venue de l'Esprit Saint. De l'Evangile on passe à l'Eglise sans qu'il y ait solution de continuité : le lien qui unit l'une à l'autre n'est-il pas la volonté du Christ?

Deux textes évangéliques surtout méritent de retenir notre attention, et ils figurent l'un et l'autre dans saint Matthieu. Le premier débute par des conseils relatifs à

1. Cf. Luc, XXIV, 26.
2. Luc, XII, 32.

la correction fraternelle : « Et si ton frère a péché, va, reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, de façon que toute l'affaire soit terminée sur le dire de deux ou trois témoins. Mais s'il ne veut pas les entendre, parle à l'Église. S'il ne veut pas entendre même l'Eglise, qu'il soit pour toi comme le gentil et le publicain. En vérité, je vous le dis : ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. De plus, en vérité je vous dis que si deux d'entre vous sur la terre sont d'accord sur une demande quelconque dans leur prière, cela leur adviendra de la part de mon Père qui est dans les cieux. Car où sont réunis deux ou trois en mon nom, je suis là au milieu d'eux [1]. » Il s'agit, on le voit, des moyens à employer pour résoudre à l'amiable toutes les querelles qui s'élèveraient entre frères. La procédure est de plus en plus solennelle : si la conversation en tête-à-tête ne suffit pas, l'affaire doit être reprise en face de quelques témoins; et si ce moyen même s'avère encore inefficace, il faut se plaindre en présence de l'Eglise. Ne nous effarouchons pas de ce terme qui ici ne signifie pas autre chose que la réunion ou l'assemblée des frères. Connu dans la langue profane, le mot *Ekklèsia* a passé dans les Septante où il désigne l'assemblée des Juifs d'une même localité. On a coutume aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, d'opposer l'Eglise chrétienne à la synagogue juive : cette distinction n'est pas primitive et le même mot araméen *K'nischta* a désigné tout aussi bien la communauté chrétienne que la communauté juive. Mais si le mot n'a rien d'extraordinaire, l'idée même d'une assemblée exclusivement chrétienne est à souligner. Cette assemblée n'apparaît d'ailleurs pas comme la réunion passagère

1. Matth., XVIII, 15-20.

d'une foule. Elle présente des caractère permanents puisqu'elle jouit du pouvoir de juger en dernier ressort et qu'elle a le droit d'exclure ceux qui refuseraient de l'écouter. Dans l'antiquité, on était habitué à voir toutes les décisions importantes prises par les assemblées : il est normal que les disciples de Jésus reçoivent de leur Maître l'ordre de suivre les usages reçus et de constituer entre eux une assemblée chargée de régler les différends.

Cette assemblée chrétienne n'est pas sans chefs, car c'est aux apôtres seuls qu'est accordé ensuite le pouvoir de lier et de délier. « Ces mots appartiennent au langage rabbinique, où ils signifient respectivement prohiber et permettre, dans le sens où un rabbin prohibe ou permet un acte selon qu'il est à ses yeux contraire ou conforme à la loi, dans le sens où la Mischna dit que Shammaï rigoriste lie et que Hillel plus large délie... Cependant le pouvoir de lier et de délier ne vise pas seulement une compétence de casuistes et l'interprétation d'une loi écrite : lier et délier implique aussi bien un pouvoir législatif et judiciaire, l'autorité pour remettre les péchés [1]. » Les décisions prises par les apôtres ont donc une valeur décisive, car elles sont ratifiées dans le ciel. Celui qui écoute les apôtres écoute aussi Jésus; celui qui les méprise le méprise.

4. La primauté de Pierre.

Le second texte rapporté par saint Matthieu est plus important encore, car il institue la primauté de saint Pierre, non seulement sur ses compagnons, mais sur l'Eglise entière. La scène se passe dans les environs de Césarée de Philippe, et Jésus vient de demander aux

1. P. Batiffol, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, Paris, 1909, p. 108.

Douze ce qu'ils pensent de lui. C'est Pierre qui a répondu au nom de tous, et c'est à lui que Jésus s'adresse : « Tu es bienheureux, Simon Bariona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux, et moi je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux, et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [1]. »

Les pouvoirs de saint Pierre. — Peu de passages évangéliques ont été plus discutés que celui-là. On a écrit à son sujet des livres entiers et la chose n'a rien d'étonnant si l'on songe à l'importance qu'il présente. Sans aucun doute possible, le Seigneur, après avoir félicité Simon de la profession de foi qu'il vient d'émettre, après lui avoir déclaré que seul le Père avait pu lui révéler l'éminente dignité de son envoyé, se propose de répondre à ses déclarations par d'autres déclarations qui confèreront à l'apôtre aussi une éminente dignité. Jésus est le Christ, le fils du Dieu vivant : Simon sera Pierre, la pierre sur laquelle sera bâtie l'Eglise de Jésus. Pierre solide, roc inébranlable, et non sable mouvant qui ne laisse rien édifier de stable à qui voudrait construire sur lui. Et ce n'est pas la foi de Pierre qui est ici visée, mais sa personne. Le privilège que reçoit l'apôtre récompense sa foi; cependant l'Eglise n'est pas bâtie sur cette foi; elle a Pierre lui-même pour pierre angulaire, pour fondement assuré. Contre l'Eglise, les portes de l'enfer, c'est-à-dire les puissances du mal, ne sauraient prévaloir. Dès le début de la prédication du royaume, Satan n'a pas cessé de s'attaquer à Jésus; il l'a tenté dans le désert; il s'est opposé à son

1. Matth., XVI, 17-19.

action, et les nombreuses guérisons de démoniaques opérées par Jésus ont été autant de victoires remportées sur le démon. En dépit de ses efforts, celui-ci n'a rien pu faire. Il sera de même impuissant lorsqu'il s'attaquera à l'Eglise. La lutte pourra durer longtemps, aussi longtemps même que le monde. L'Eglise restera victorieuse. La mort n'aura pas de pouvoir sur elle; car elle traversera les siècles.

Pierre ne sera pas seulement le fondement de l'Eglise, il en sera aussi le chef et le gardien. « Je te donnerai, lui dit Jésus, les clés du royaume des cieux. » Eglise et royaume ne sont pourtant pas synonymes; car l'Eglise vit et se développe ici-bas, tandis que le royaume ne trouve sa consommation que dans l'au-delà. Mais il reste que l'appartenance à l'Eglise est une condition de l'entrée dans le royaume, et Pierre, sur lequel est bâtie l'Eglise, devient ainsi chargé d'ouvrir et de fermer les portes du royaume : il ouvrira et personne ne fermera; il fermera et personne n'ouvrira [1]. Le pouvoir de lier et de délier qui, ailleurs, est donné collectivement à tous les apôtres, est ici confié à Pierre seul. Les deux passages ne sont pas contradictoires, et les apôtres ne reçoivent pas tout ce qui est accordé à Pierre. Celui-ci est le chef et il possède en tant que tel la plénitude des pouvoirs spirituels. Ses compagnons jouissent aussi de l'autorité, s'ils restent unis à leur chef, mais cette condition est indispensable pour leur permettre d'agir à leur tour.

Somme toute, le sens du passage est assez clair, et si l'on peut en discuter tel ou tel détail, l'orientation générale ne saurait guère en être contestée. Ce qui est surtout mis en question, c'est l'authenticité de ce texte capital : Jésus lui-même en est-il l'auteur? ou bien l'Evangéliste a-t-il voulu exprimer, en les plaçant dans la bouche de

1. Is., XXII, 22; cf. Apocal., III, 7-8.

Jésus, les théories courantes de son temps sur la constitution de l'Eglise et les origines de la primauté romaine? Il est vrai que la promesse adressée à Pierre ne figure ni dans l'Evangile de saint Marc ni dans celui de saint Luc, qui relatent pourtant la scène de Césarée de Philippe, tout en accentuant beaucoup moins que saint Matthieu la portée de la confession de l'apôtre. Le cas n'est pas unique et nous n'avons pas le droit strict de contester l'origine d'une péricope sous prétexte qu'elle est absente de l'un ou de l'autre des témoins de la tradition synoptique. Nous savons d'ailleurs que les formules employées par saint Matthieu sont attestées dès la fin du II^e^ siècle ou le début du III^e^, par Tertullien et Origène et qu'elles jouissent dès lors d'une autorité indiscutable.

Pierre m'aimes-tu? — Il faut ajouter que saint Matthieu n'est pas le seul à témoigner en faveur de la primauté de Pierre. Le passage de saint Jean, où, après la triple profession de son amour, l'apôtre reçoit la mission de paître les agneaux et les brebis du Sauveur, est assurément parallèle au texte du premier Evangile; on peut interpréter ces formules l'une par l'autre, en remarquant la solennité avec laquelle Pierre est appelé de son nom complet, Simon, fils de Jean dans l'une, Simon Bariona dans l'autre, en soulignant aussi la manière dont Jésus parle tantôt de son Eglise, tantôt de ses agneaux et de ses brebis. De même, lorsque saint Luc rappelle la prière que Jésus a faite spécialement pour Pierre afin que sa foi ne défaille pas et l'ordre donné à l'apôtre de confirmer ses frères, il fait remonter à Jésus l'origine des pouvoirs exercés par Pierre dans l'Eglise naissante : nous ne saurions douter qu'il en soit ainsi.

L'exercice de la primauté. — On n'a pas le droit en effet d'isoler les textes évangéliques du milieu dans lequel

ils ont été écrits et lus tout d'abord. Et il est manifeste que, dès les origines de l'Eglise, Pierre s'est toujours comporté en chef. C'est lui qui, après l'Ascension, invite ses compagnons d'apostolat à choisir un successeur au traître Judas. C'est lui qui, le jour de la Pentecôte, prend la parole pour expliquer à la foule le prodige dont elle vient d'être spectatrice. C'est lui encore qui guérit le boiteux de la Belle-Porte, qui justifie le miracle devant le peuple, qui présente sa défense et celle de Jean devant le sanhédrin. C'est lui qu'Hérode fait mettre en prison en même temps que Jacques, afin de plaire au peuple. C'est lui encore qui convertit le centurion Corneille et, malgré ses répugnances personnelles, fait ainsi entrer dans l'Eglise la première recrue venue du paganisme. La première partie des *Actes des Apôtres* est aussi l'histoire de la primauté de Pierre, dans ses plus anciennes manifestations; et si nous nous demandons pourquoi Pierre est toujours ainsi au premier rang, sans que l'on cherche jamais à lui disputer cette place, la seule raison décisive qui puisse être apportée est un libre choix de Jésus. Pierre n'est pas le plus ancien des apôtres : André et Jean l'ont précédé dans la recherche du Messie. Il n'est pas le plus aimé : seul Jean possède cette faveur de la prédilection de Jésus. Il n'est pas celui qui exerce le plus d'autorité sur les Juifs convertis de Jérusalem : Jacques ici l'emporte de beaucoup sur lui. Il n'est sans doute pas le plus âgé. Mais Jésus l'a voulu chef de son Eglise, et cela suffit.

Si d'ailleurs les critiques insistent, sous prétexte que saint Matthieu a voulu légitimer, en en attribuant l'origine à Jésus, les prétentions de l'Eglise romaine à la primauté, nous n'avons pas à nous arrêter à une pareille objection. Le premier pape qui, à notre connaissance, fasse sonner bien haut ses prérogatives et exerce la plénitude de son autorité, est saint Victor, à la fin du second siècle. A ce moment, il y a bien longtemps que l'Evangile

de saint Matthieu a été écrit et la grande promesse de Jésus à Pierre a figuré dans son texte dès les débuts. Les aramaïsmes sous-jacents aux expressions grecques sont les meilleures preuves de son antiquité, et l'on a peine à concevoir qu'un Juif comme l'apôtre Matthieu, écrivant pour ses frères de race et de langue, à un moment où la primauté romaine n'a pas encore eu l'occasion de se manifester, ait imaginé lui-même cette primauté.

Cela dit, on peut reconnaître que les mots : « Sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise. » présentent un caractère inattendu. Saint Paul a, plus que tout autre, insisté sur la construction de l'Eglise et l'on pense naturellement à lui dès qu'on rencontre cette métaphore. Mais, dans saint Paul, le fondement de l'édifice spirituel, c'est le Christ lui-même : « Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, écrit l'apôtre, comme un sage architecte, j'ai placé le fondement : c'est un autre qui construit par-dessus. A chacun de voir ce qu'il bâtira. Car personne ne peut placer un autre fondement que celui qui a été posé, à savoir le Christ Jésus [1]. » Et ailleurs : « Vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers; mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la maison de Dieu; bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, la pierre angulaire de l'œuvre étant le Christ Jésus lui-même [2]. » La métaphore de la maison construite sur la pierre est du reste courante dans l'Evangile : l'homme prudent n'est pas seulement celui qui, avant de commencer à bâtir, fait ses comptes et examine s'il pourra mener l'entreprise à bonne fin; c'est encore celui qui ne bâtit pas sur le sable mouvant, mais sur la pierre, et il n'est pas étrange que rien ne puisse ébranler ou compromettre la solidité d'une maison qui possède un tel fondement.

1. *I Cor.*, III, 10-11,
2. *Ephes.*, II, 19-21,

Reste que, presque nulle part ailleurs, dans le Nouveau Testament, il n'est question de l'Eglise du Christ, mais bien de l'Eglise de Dieu [1], ou des églises de Dieu. On ne voit cependant pas pourquoi Jésus ne parlerait pas de son Eglise : c'est lui qui appelle les fidèles : « Venez à moi, leur dit-il, vous tous qui êtes trop las et trop chargés, et je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger [2]. » C'est lui qui fixe les exigences de sa loi : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver son âme la perdra, mais celui qui perdra son âme à cause de moi et à cause de l'Evangile la sauvera [3]. » C'est à lui que l'on fait du bien toutes les fois qu'on accueille l'un de ceux qui croient en lui : « Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom, me reçoit; et qui me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé [4]. » C'est lui enfin qui, partout où deux ou trois croyants sont réunis en son nom, se trouve au milieu d'eux [5] et qui, au moment de quitter ses disciples pour remonter au ciel, leur promet de rester avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Ces formules sont significatives : l'Eglise, bâtie sur Pierre, est bien l'Eglise de Jésus. A qui appartiendrait-elle donc, sinon à celui qui la rassemble?

Bien loin d'être une invention d'origine ecclésiastique, la primauté de saint Pierre est le résultat d'un acte voulu et librement posé par Jésus. Par là s'achève la physiono-

1. La seule exception est Rom., XVI, 16.
2. Matth., XI, 28-29.
3. Marc, VIII, 34-35; Matth., XVI, 24-25; Luc, IX, 23-24.
4. Marc, IX, 37.
5. Matth., XVIII, 20.

mie de l'Eglise, telle que l'a instituée le Maître. Certes, tant que celui-ci demeure en ce monde et enseigne au milieu du peuple la bonne nouvelle, l'Eglise n'existe pas indépendamment de lui. Seul il appelle, il groupe, il réunit; seul il commande; seul il chasse les démons, guérit les malades, remet les péchés et si les apôtres, les soixante-douze, d'autres peut-être prêchent quelquefois en son nom, ils le font d'une manière transitoire et reviennent auprès de lui, dès que leur mission est terminée. Mais, comme il prévoit sa mort et son ascension, et comme il veut que le royaume de Dieu soit annoncé jusqu'à ce qu'il revienne, il pose les fondements d'une société dont la mission sera de transmettre son message aux générations successives. De cette société, les apôtres seront les chefs naturels, sous la direction de saint Pierre : il leur appartiendra de prêcher, de baptiser, de remettre les péchés, de célébrer l'Eucharistie, bref d'accomplir tous les actes, de remplir toutes les fonctions qu'exigeront les circonstances. Le Seigneur lui-même se garde bien d'entrer à ce sujet dans les dernières précisions; mais il promet aux Douze de leur envoyer l'Esprit Saint pour les guider dans leur tâche, si bien que c'est avec l'assistance de l'Esprit que les apôtres et plus tard leurs successeurs pourront diriger l'Eglise dans les voies difficiles où elle aura à avancer. Combien de temps durera la période pendant laquelle l'Eglise accomplira sa besogne en attendant le retour de son Maître? Nul ne le sait et Jésus n'a rien voulu dire à ce sujet. On a pu croire au début que le Seigneur ne tarderait pas à paraître et l'on a vécu dans l'impatient désir de la parousie. Il semble aujourd'hui que les temps sont encore loin d'être révolus et que l'humanité continuera ici-bas sa longue route durant bien des siècles. L'Eglise, qui jadis était prête à disparaître, l'est tout autant maintenant à durer.

CHAPITRE IV

LA PERSONNE DE JÉSUS

1. Le caractère de Jésus. — 2. Le mystère de Jésus. — 3. Le Fils de l'homme. — 4. Le Fils de Dieu. — 5. La christologie primitive.

1. Le caractère de Jésus.

ON ne saurait douter, lorsqu'on lit les Evangiles, de l'impression profonde que fit, sur l'esprit de tous ses auditeurs, la prédication de Jésus. Sans doute, nul, en dehors de la Palestine, ne connut le nouveau prophète qui s'était levé en Galilée, ni ne soupçonna l'importance du mouvement religieux qui allait sortir de lui. Mais, parmi les Juifs, l'émotion fut énorme. Déjà les âmes avaient été troublées par le message de Jean-Baptiste. Elles le furent bien davantage par celui de Jésus; et bientôt on se posa à son sujet la question décisive que l'on avait déjà soulevée à propos du précurseur : qui est-il donc?

La franchise. — Tout en Jésus est fait pour étonner, pour déconcerter et avant tout la simplicité, la loyauté de ses attitudes. « Ne jurez pas, disait-il à ses disciples : ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu; ni par la terre parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds; ni par Jérusalem

parce qu'elle est la cité du grand roi. Ne jurez pas non plus par votre tête parce que vous ne pouvez pas rendre un seul de vos cheveux blanc ou noir. Mais que votre parole soit : Oui, si c'est oui; non, si c'est non. Ce qui y serait ajouté serait la part du mal [1]. » Lui-même, tout le premier, met cet ordre en pratique. Il ne jure pas, cela va sans dire; et chez lui tout est clair, d'une clarté et d'une limpidité sans égales. Il dit ce qu'il pense, comme il le pense, sans aucune réticence. Certaines de ses paroles nous semblent dures. Lorsque sa mère et ses frères le cherchent, il répond à ceux qui l'en préviennent : « Qui sont ma mère et mes frères? » puis, montrant ceux qui sont assis en cercle autour de lui, il ajoute : « Voici ma mère et mes frères.Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère [2]. » Lorsqu'une femme, émerveillée de ses enseignements, proclame : « Heureux le sein qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées », il réplique : « Bien mieux : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique [3]. » Il ne se contente pas de condamner les pharisiens hypocrites en des discours d'une violence extraordinaire; il porte sur tous les hommes de son temps des jugements sévères : « A qui donc comparerai-je les hommes de cette génération et à qui sont-ils semblables? Ils sont semblables à des enfants assis sur la place publique et s'interpellant mutuellement en disant : Nous avons joué de la flûte pour vous et vous n'avez pas dansé; nous nous sommes lamentés et vous n'avez pas pleuré. Car Jean le Baptiste est venu, ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'Homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites :

1. Matth., V, 34-37.
2. Marc, III, 33-35; Matth., XII, 48-50; Luc, VIII, 21.
3. Luc, XI, 27-28

Voici un homme glouton et buveur de vin, ami des publicains et des pécheurs [1]. » Les apôtres eux-mêmes n'échappent pas à sa rude franchise : ils ne comprennent rien lorsqu'il les avertit de se garder du levain des Pharisiens, et il leur dit : « Pourquoi disputez-vous parce que vous n'avez pas de pains? Vous n'avez pas encore réfléchi ni compris? Avez-vous le cœur endurci? Ayant des yeux, vous ne voyez pas; ayant des oreilles, vous n'entendez pas [2]? » Ils ne comprennent pas davantage les leçons sur ce qui souille l'homme, ce qui leur vaut une nouvelle réprimande : « Ainsi, vous êtes vous aussi sans intelligence? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui entre du dehors dans l'homme ne peut le souiller, parce que cela n'entre pas dans le cœur, mais dans le ventre et s'en va aux lieux [3]? » Il n'est pas jusqu'à saint Pierre, qui, immédiatement après avoir reçu les clés du royaume des cieux, ne se voie vivement rabroué par son maître : « Arrière de moi, Satan! Tu m'es un scandale, car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes [4]. »

Cette vigoureuse franchise n'épargne rien ni personne. Elle s'attaque sans ménagement à tous les vices aussi bien qu'à ceux qui les possèdent. Elle ne redoute aucune puissance de ce monde, car il ne faut pas craindre celui qui, pouvant tuer le corps, n'a aucune puissance sur l'âme, mais celui qui peut perdre l'âme et la précipiter dans la géhenne. Aussi lorsqu'on annonce à Jésus qu'Hérode cherche à le faire mourir, il se contente de répondre : « Allez dire à ce renard : Voici; aujourd'hui et demain, je chasse des démons et j'accomplis des guérisons, et le

1. Luc, VII, 31-34; Matth., XI, 16-19.
2. Marc, VIII, 17-18; Matth., XVI, 8-9.
3. Marc, VII, 18-19; Matth., XV, 16-17.
4. Marc, VIII, 33; Matth., XVI, 23.

troisième jour je suis consommé. Cependant, aujourd'hui et demain et le jour suivant je dois être en route, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem [1]. » Jusqu'au dernier moment, le Seigneur rend témoignage à la vérité, et devant Pilate qui, prétentieusement, affirme le pouvoir qu'il croit avoir sur lui, il affirme : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut [2]. »

Tant de loyauté surprend, parce qu'elle dépasse, et de beaucoup, la mesure ordinaire. Chez les hommes, même les plus honnêtes ou les plus francs, que de réticences, que de timidités, que de petites habiletés. Ce ne sont pas des mensonges, sans doute; mais on pressent dans les âmes des recoins obscurs et l'on devine des finasseries inavouées. Rien de pareil dans la vie de Jésus. Il dit ce qui est, en toute simplicité. S'il paraît dur ou violent, c'est parce que nous sommes mal préparés à entendre la vérité et que nous avons l'habitude d'envelopper de formules adoucies l'expression de nos mécontentements. Pourquoi Jésus ferait-il ainsi? Lorsqu'il traite les pharisiens de sépulcres blanchis, lorsqu'il met en relief leur hypocrisie et leur duplicité, il ne dit rien, après tout, que tout le monde ne sache et il se contente de traduire ce que beaucoup pensent tout bas. Y a-t-il là proprement de la colère? Non, mais de la droiture et de la clarté. Le Maître n'attend pas le moment du dernier jugement pour mettre au grand jour les œuvres et les pensées des hommes. Comme il sait ce qu'il y a dans les cœurs, il le découvre, sans aucune crainte de représailles; après avoir guéri, le jour du sabbat, l'hydropique et l'homme à la main desséchée, il rappelle aux pharisiens qui l'observaient afin de le prendre en défaut, qu'ils n'hésiteraient pas à violer le repos pour tirer

1. Luc, XIII, 30-31.
2. Ioan., XIX, 11.

du puits leur âne ou leur bœuf s'ils y étaient tombés, et lorsque Simon se scandalise intérieurement de le voir accepter l'onction de la pécheresse, il lui raconte l'apologue des deux débiteurs, en laissant à son hôte le soin de tirer la conclusion qui s'impose.

Avec cette belle franchise, Jésus n'a rien d'un exalté ou d'un zélote. Il est venu, dit-il, apporter le feu sur la terre et il n'a pas de plus grand désir que de le voir s'enflammer. Mais ce feu est celui de l'amour, non celui de la révolution. A certains moments, il lui serait possible sans doute de tenter sa chance, de soulever ses partisans, de se laisser proclamer roi, de faire à Jérusalem une entrée plus triomphale et moins pacifique que celle du dimanche des Rameaux. Toujours il s'y refuse, parce que telle n'est pas sa mission. Les uns et les autres cherchent à l'accaparer : lorsque le danger apparaît trop grand, il se cache, ou il parle de manière à décourager l'ardeur de ses disciples d'un jour. La crise suscitée par le miracle de la multiplication des pains et par le discours sur le pain de vie, que rapporte saint Jean, est caractéristique. Les uns après les autres, les auditeurs, dépités de voir s'évanouir tous leurs rêves d'un royaume temporel, s'éloignent et le Maître reste presque seul avec les Douze.

La bonté. — Il faut ajouter que tout ce qu'il peut y avoir en apparence de dur et de brusqué dans l'expression de sa pensée, Jésus le réserve aux puissants de ce monde, aux pharisiens surtout, qui, malgré leurs réelles qualités, se montrent les plus inintelligents de ses auditeurs. L'orgueil insensé de ces hommes qui multiplient à plaisir les barrières élevées autour de la loi et qui font le bien pour être vus des autres lui paraît, à juste titre, la pire des duperies, et il découvre pour le flageller des formules définitives. Mais lorsqu'il s'adresse aux petits, aux faibles, aux méprisés de ce monde, Jésus trouve des paroles d'une

tendresse et d'une douceur infinies. Il proclame avant toute autre chose le bonheur des pauvres, des affamés et des assoiffés, de ceux qui ne possèdent rien que l'amour de la justice, tandis qu'il réserve ses malédictions aux riches, allant jusqu'à dire qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Il demande qu'on laisse venir à lui les petits enfants et ceux qui leur ressemblent, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume. Il condamne avec une redoutable sévérité ceux qui seraient un motif de scandale pour le moindre de ceux qui croient en lui. Et lorsque les pécheurs viennent à lui, il commence par remettre leurs fautes, avec une indulgence sans réplique. Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre, dit-il aux accusateurs de la femme adultère. Que répondrait-on à une telle exigence? Afin que vous sachiez, explique-t-il un autre jour aux pharisiens de Capharnaüm, que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, lève-toi, prends ton grabat et rentre dans ta maison; et le paralytique à qui s'adressent ces derniers mots obéit aussitôt à l'ordre qui lui est donné, guéri à la fois dans son corps et dans son âme. La pécheresse qui répand sur ses pieds un parfum d'un grand prix, Zachée qui donne la moitié de ses biens aux pauvres et rend le quadruple à ceux qu'il aurait pu léser, sont de sa part l'objet d'une tendresse sans égale.

Pour comprendre jusqu'où s'étendent les trésors de sa compassion et de sa miséricorde, il n'est que de relire les paraboles de la drachme perdue, de la brebis égarée, et surtout de l'enfant prodigue. Rien assurément n'est plus vrai, plus vécu, que cette dernière histoire et si la misère du prodigue repenti nous émeut, si les revendications jalouses de l'aîné nous inquiètent, nous restons éblouis en face de la bonté généreuse du père de famille qui accueille son fils sans un mot de reproche et, tout de suite, lui fait

préparer l'anneau d'or et la robe blanche de la réconciliation.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que cette indulgence est faiblesse. Loin de là. Si Jésus pardonne aux pécheurs, s'il s'entoure, on le lui reproche assez dans le monde des pharisiens, de publicains et de femmes de mauvaise vie, il demande à ceux qu'il a guéris de renoncer définitivement à leurs péchés. A chacun d'entre eux, pourrait s'appliquer la parole triomphale, mais combien exigeante, que saint Paul adressera à ses fidèles de Corinthe : « Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les impudiques, ni les pédérastes, ni les adultères, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les envieux, ne possèderont le royaume de Dieu. Et vous avez été tout cela, quelques-uns d'entre vous. Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu [1]. » Parmi les disciples de Jésus se trouvent beaucoup de convertis, car les publicains et les pécheurs précèdent les pharisiens dans le royaume de Dieu, et ceux qui ont été appelés les premiers ont trop souvent refusé de venir. Seulement, la conversion implique un retournement, un total changement de vie, une renaissance de l'eau et de l'Esprit. S'il n'est pas possible de naître, étant vieux et de rentrer une seconde fois dans le sein de sa mère [2], il l'est de se renouveler spirituellement et de redevenir comme un petit enfant. Ce sont des âmes neuves que le Sauveur demande, des âmes capables de le suivre jusqu'au parfait renoncement d'elles-mêmes et de leurs désirs.

L'exigence du renoncement. — Car Jésus va jusque-là. Merveilleusement loyal, miséricordieux pour les pe-

1. *I Cor.*, VI, 9-11.
2. Ioan., III, 4.

tits et pour les pauvres pécheurs, il exige de ses disciples une abnégation totale, un don sans aucune réserve. Jamais un maître humain n'a tant réclamé; et l'on peut tout de suite ajouter que jamais personne n'a autant obtenu. Aux premiers qu'il appelle, il dit simplement : Venez et suivez-moi. Aussitôt, pêcheurs du lac ou publicains installés à leur bureau de péage, ils quittent tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils aiment : leurs barques, leurs filets, leurs balances, leurs livres de comptes; plus encore leurs familles et leurs amis et ils vont chaque jour là où il plaît à Jésus de les entraîner. Celui-ci n'a pas où reposer sa tête. Il propose aux siens et il suit lui-même l'exemple des oiseaux du ciel qui ne récoltent pas dans des greniers, celui des lis des champs qui ne filent ni ne travaillent. Sans se retourner en arrière pour dire adieu à ceux qu'ils laissent, sans prendre le temps d'aller ensevelir leurs morts, car il faut que les morts enterrent eux-mêmes les morts et la vie n'a rien de commun avec la décomposition du tombeau, les disciples doivent marcher. Le Maître les devance; et peu de passages de l'Evangile sont plus émouvants que la description de la dernière montée vers Jérusalem : « Jésus marchait devant eux, écrit saint Marc; et ils étaient troublés et ceux qui suivaient avaient peur[1]. » Pauvres sentiments humains, qui continuent à se manifester dans des âmes encore faibles : on ne leur obéit pourtant pas, tant est puissante l'emprise de Celui à qui l'on s'est donné sans retour.

Pour Jésus et pour le royaume, il faut savoir tout abandonner : « Si quelqu'un vient à moi et cependant ne hait pas son père et sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs et même encore sa vie, il ne peut être mon disciple. Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas à ma suite ne peut être mon disciple[2]. » Saint Mat-

1. Marc, X, 32.
2. Luc, XIV, 26-27; Matth., X, 37-38; cf. Luc, IX, 23; Marc, VIII, 34.

thieu a pu adoucir le texte de cette formule et écrire : celui qui aime son frère ou sa mère plus que moi. Il importe assez peu, car le sens reste bien le même. Impossible d'être compté au nombre des vrais disciples, si l'on garde au fond du cœur un amour humain qui ne soit pas transformé par l'amour du Sauveur. On peut sans doute refuser de répondre à l'appel. Le jeune homme riche, sur qui Jésus jette un jour un regard d'amour et qu'il invite à vendre tous ses biens pour se consacrer librement à son service, refuse de briser ses chaînes; il s'en va tristement, poursuivi par le regard du Maître et portant dans le cœur le remords de sa propre lâcheté. Ceux qui viennent doivent pouvoir se rendre à eux-mêmes le fier témoignage que porte saint Pierre pour lui et pour ses compagnons : Voici que nous avons tout laissé et que nous t'avons suivi.

En échange, que donnera Jésus à ceux qui ont entendu sa voix? Pierre le demande aussi et ce sont d'abord des persécutions qui lui sont promises. A la vérité, Jésus n'annonce guère autre chose aux siens pour la vie de ce monde : il leur faudra être traduits devant les tribunaux menés devant les chefs et les princes, et ceux qui les dénonceront croiront — aberration suprême — rendre gloire à Dieu. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé : on fera aux disciples ce que l'on fait à Jésus lui-même. N'est-ce pas là d'ailleurs la récompense suprême que l'on puisse recevoir? car il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Sans doute, dans l'éternité du royaume de Dieu, il y aura le bonheur parfait réservé aux élus depuis le commencement du monde, les trônes brillants sur lesquels on siègera pour juger les douze tribus d'Israël, la possession de Dieu. Jésus veut aussi rappeler aux siens ces perspectives lointaines; mais elles restent dans l'arrière-plan. Ce qui apparaît tout d'abord, ce sont les souffrances et les épreuves.

L'autorité. — Comment fait le Seigneur pour obtenir des siens un si grand amour, un si parfait renoncement? Il le réclame et voilà tout. Disons mieux que Jésus s'impose. Il parle d'autorité, et ce n'est pas là le caractère le moins frappant de son attitude. Dès le début, ses auditeurs le remarquent, et ils en sont étonnés. Tandis que les scribes et les pharisiens commentent interminablement les textes de la Loi et s'appuient sur les traditions, souvent contradictoires, des docteurs en renom, Jésus enseigne de lui-même, en son propre nom. Il n'a pas besoin de se cacher derrière Hillel ou Shammaï pour proposer sa doctrine. Avec la même franchise qu'il juge les hommes, il parle de son Père et des devoirs que l'on doit remplir envers lui. Nul en vérité, parmi les docteurs juifs de son temps et de tous les temps, n'agit de la sorte.

Il y a plus. Cette autorité s'exerce sur tout. Jésus se place au-dessus de la loi. Sans doute, il commence par déclarer : « Ne pensez pas que je suis venu délier la loi ni les prophètes; je ne suis pas venu délier, mais accomplir [1]. » Mais aussitôt après, il oppose son enseignement personnel à celui des anciens et de Moïse lui-même : Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... Et moi je vous dis. Tour à tour au sujet de l'homicide, de l'adultère, du divorce, des serments, du talion, de l'amour des ennemis, ses décisions tombent, tranchantes comme un couperet, sans appel, sans recours possible. Et la conclusion s'impose : « Si votre justice ne l'emporte sur celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux... Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait [2]. »

Qu'importent, dans ces conditions, les décisions des hommes? Les pharisiens peuvent recommander à leurs

1. Matth., V, 17.
2. Matth., V, 20, 48.

disciples de jeûner deux fois la semaine, de ne pas se mettre à table sans s'être soigneusement purifié les mains, d'observer scrupuleusement le repos sabbatique; ils peuvent même s'appuyer sur des arguties pour se dispenser de garder les préceptes les plus sacrés comme l'amour des parents. D'un mot, l'on dirait d'un revers de main, Jésus bouscule tout cela : le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat...Ce n'est pas de manger avec des mains sales qui souille l'homme. Formules définitives : elles paraissent tellement simples qu'elles s'imposent. Mais nul, avant Jésus, ne les avait découvertes et nul après lui n'a enfermé de si grands devoirs en des expressions aussi nettes.

Jésus se place au-dessus de la nature. Il en est le maître et il lui commande. On trouve, dans les Evangiles canoniques, peu de récits de miracles sur les forces naturelles : Jésus apaise la tempête et marche sur les eaux. Il multiplie les pains pour nourrir les foules qui l'ont suivi au désert. A deux reprises, il fait faire à ses apôtres des pêches extraordinaires, telles que leurs filets sont sur le point d'être rompus et leurs barques de sombrer. Il guérit les malades, et à trois reprises il ressuscite les morts. Les Evangiles apocryphes ou les légendes des saints rapportent des prodiges bien plus nombreux et bien plus extraordinaires. Mais les méthodes de Jésus, si l'on peut employer cette expression, n'appartiennent qu'à lui; elles s'imposent à notre attention et à notre respect par leur simplicité. Nous hésitons volontiers devant des prodiges, accomplis soi-disant à grand renfort d'imprécations, d'enchantements, de cérémonies magiques. Ici, il n'y a rien de tel. *Thalita koumi*, jeune fille, lève-toi, dit Jésus à la petite fille de Jaïre; Garçon, lève-toi, répète-t-il au fils de la veuve de Naïm; Lazare, viens dehors, crie-t-il à son ami de Béthanie. Voilà en quels termes il commande à la mort. Aux malades, il donne des ordres semblables : au

paralytique de Capharnaüm : lève-toi, prends ton lit et rentre dans ta maison; au lépreux : je le veux, sois purifié; aux aveugles de Jéricho : va, ta foi t'a guéri; à la femme syro-phénicienne qui l'implore pour la guérison de sa fille : femme ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux; à l'hémorrhoïsse qui vient de toucher la frange de son manteau : Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois guérie de ton infirmité. C'est bien rarement qu'un geste vient confirmer sa parole : il touche avec un peu de salive la bouche et les oreilles du sourd-muet, en disant : Ouvrez vous. Il met un peu de boue sur les yeux de l'aveugle-né et l'envoie se laver à la piscine de Siloë. Y a-t-il là une technique qui relève soit de la médecine, soit de la magie? Assurément non : ici encore c'est l'autorité qui s'exerce et les foules ont raison de s'étonner : « Il a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets [1]... Jamais on n'a entendu dire qu'un homme ait ouvert les yeux d'un aveugle-né [2]. » Aux éléments aussi, il commande en maître : Silence, tais-toi, dit-il à la mer. Aussitôt le vent s'abat et il se fait un grand calme. Lorsqu'il marche sur les eaux et que Pierre lui demande : Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur la mer, il se contente de répondre : viens. Mais l'apôtre manque de confiance et commence à enfoncer [3] : il faut que Jésus le ramène à la barque et calme les vents. Pour multiplier les pains, le Seigneur se contente de les bénir : ce sont les apôtres qui puisent dans les corbeilles et celles-ci ne cessent pas d'être emplies d'une manière mystérieuse. Cinq mille hommes un jour, quatre mille un autre jour, sont nourris de cette façon.

Supérieur aux éléments qu'il domine, aux maladies

1. Marc, VII, 37.
2. Ioan., IX, 32.
3. Matth., XIV, 28-32.

qu'il guérit, à la mort dont il triomphe, Jésus s'affirme encore supérieur au péché. Il remet les fautes des hommes : c'est bien souvent qu'après avoir guéri les malades de leurs infirmités physiques, il les renvoie absous de leurs faiblesses morales. Il ne se contente pas de sauver les corps; il sauve les âmes; et parce que son nom de Jésus indique à lui seul la mission universelle de salut qu'il est venu accomplir, il se présente partout comme le messager d'une heureuse nouvelle, celle de la restauration et du rétablissement dans le royaume de Dieu. On s'étonne et l'on se scandalise : qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? Cela est bien vrai, et les Juifs de ce temps ont compris comment le problème se pose. Mais le Seigneur ne se trouble pas : les miracles physiques garantissent les prodiges spirituels qu'il accomplit. Le paralytique de Capharnaüm entre autres est le témoin de son autorité.

La pureté totale. — Si Jésus peut commander au péché, c'est que lui-même est indemne de toute faute et de toute faiblesse. Sa grandeur morale, sa pureté, éclatent au premier abord, et bien rares sont ceux qui ont osé la contester. On a pu dire de lui qu'il était un illuminé, et l'on est allé jusqu'à le traiter de fou. On a discuté à perte de vue, et l'on discute encore parmi les critiques, sur les buts réels qu'il poursuivait, sur la nature exacte du royaume qu'il prêchait. On n'a pas mis en doute, sauf de rares exceptions, sa sincérité et la noblesse de sa vie morale. Saint Jean place sur ses lèvres cette audacieuse question : qui de vous me convaincra de péché? Il n'est pas un homme sain qui oserait jamais porter un tel défi; et le seul fait de soulever le problème permettrait aux auditeurs de se demander s'ils ont en face d'eux quelqu'un de raisonnable. Jésus cependant a le droit de parler de la sorte : nul ne s'en étonne. Il vit constamment — on le lui reproche assez — dans la compagnie des pécheurs; il

s'assied à la table des publicains; il accepte les hommages d'une pécheresse qu'avaient naguère possédée sept démons; bien loin qu'il soit souillé par un tel entourage, c'est lui qui le purifie et l'ennoblit. Partout où il passe, il apporte la pureté. Ses apôtres s'étonnent de le voir converser avec la femme de Samarie, mais personne ne lui demande d'explications, et cela est bien inutile, tellement on est assuré que sa nourriture est de faire la volonté de son Père et que rien de mauvais n'a jamais terni la limpidité de son regard ou troublé la pureté de son âme. La sainteté qu'il exige de ses disciples, il la met lui-même en pratique : elle interdit jusqu'aux pensées, jusqu'aux désirs; et celui qui regarde une femme avec convoitise est déjà en son cœur coupable d'adultère. Si l'œil scandalise, qu'on s'arrache l'œil, car il vaut mieux entrer borgne dans la vie que d'être précipité avec ses deux yeux dans la géhenne du feu. Si la main ou le pied scandalise, qu'on s'arrache la main ou le pied, car il vaut mieux entrer manchot ou boiteux dans la vie que d'être précipité avec ses deux mains ou ses deux pieds dans la géhenne de feu. Et si quelqu'un vient à scandaliser un seul de ces petits enfants qui croient en Jésus, il vaudrait mieux pour lui être jeté dans la mer avec une meule de moulin au cou. De tous les biens, le plus précieux, le seul précieux même est la pureté de l'âme. Cette parfaite pureté, Jésus la possède et l'on n'a pas le droit de lui en refuser le bénéfice.

Il faut ajouter que Jésus est encore supérieur aux démons et qu'à ces mauvais esprits il parle avec la même autorité qu'à toutes les autres créatures. Au moment d'inaugurer son ministère public, il doit subir la douloureuse épreuve de la tentation, et il tient à s'y soumettre; mais les entreprises de Satan se heurtent à une inébranlable résistance. En vain, le tentateur épuise sur lui ses procédés les plus subtils; après avoir cherché à abuser de l'épuisement physique où l'a jeté un jeûne prolongé, il lui

présente les séductions de l'orgueil, il couvre ses offensives derrière les paroles de l'Ecriture inspirée. Jésus demeure ferme; et le moment venu, il se débarrasse d'un mot : Retire-toi, Satan, car il est écrit : c'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterneras, et c'est à lui seul que tu rendras un culte. Au cours de ses prédications, le Seigneur rencontre bien souvent encore le démon, mais celui-ci n'ose plus s'attaquer à lui, car il connaît désormais son redoutable pouvoir : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth? tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es, le Saint de Dieu [1]. » A plusieurs reprises, la même scène se reproduit : les esprits impurs, quand ils le voient, se prosternent devant lui et vocifèrent en disant : Tu es le Fils de Dieu [2]. Un jour même, la légion d'esprits mauvais qui s'est emparée du possédé de Gérasa est si troublée qu'elle demande en grâce la permission d'entrer dans les porcs qui paissent aux environs, et les malheureux animaux s'élancent de l'escarpement dans la mer, au nombre d'environ deux mille [3]. Evidemment, ces récits supposent, chez leurs lecteurs, la croyance à l'existence des démons; et nombreux sont aujourd'hui les critiques qui, rejetant cette croyance, lisent avec scepticisme les pages évangéliques dans lesquelles il est question des possédés que Jésus a guéris. A tout le moins, ces critiques eux-mêmes ne peuvent pas refuser d'admettre l'état d'esprit des contemporains de Jésus. Ceux-ci croyaient à l'existence des démons et à leur influence sur les hommes dans le corps desquels ils pénétraient : or il est manifeste que tous les témoins du Maître l'ont regardé comme capable de donner des ordres aux diables et de leur imposer sa volonté. Nous n'avons pas besoin pour l'instant d'une autre constatation.

1. Marc, I, 24.
2. Marc, III, 11.
3. Marc, V, 13; Matth., VIII, 32; Luc, VIII, 33.

Somme toute, la physionomie de Jésus présente des caractères uniques. Elle ne saurait être confondue avec aucune autre. Comme le dit Pascal : « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention; il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse!

« Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

« Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi; mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

« Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection et dans le reste, on la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas [1]. »

2. Le mystère de Jésus.

Qui est Jésus? — Jésus étant tel que nous venons de le dire, quelle impression faisait-il sur les témoins de sa vie? Les Evangiles nous livrent ici des réponses assez complexes et il est vraisemblable qu'en effet on a été loin de se mettre d'accord au sujet de sa personne et de son œuvre. Au début, semble-t-il, c'est l'admiration qui domine, mais une admiration inquiète : « Les foules sont

1. Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, n° 793.

étonnées de son enseignement, car il les enseigne comme ayant autorité et non pas comme les scribes... Tous sont dans la stupeur au point qu'ils se demandent entre eux : qu'est cela? Voilà un enseignement nouveau avec autorité. Il commande aux esprits impurs et ils lui obéissent [1]. » Après la guérison du paralytique les gens de Capharnaüm déclarent : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil [2]. »

Les plus surpris, les plus inquiets sont encore les parents de Jésus et ses proches, ceux qui ont vécu avec lui avant l'inauguration de son ministère public et qui ne comprennent rien à son brusque changement d'attitude. Leur émotion est si grande qu'un jour, apprenant que la foule s'est rassemblée pour l'entendre, ils veulent l'empêcher de parler et le faire rentrer à la maison sous prétexte qu'il a perdu le sens [3]. Lorsqu'il vient à Nazareth et se met à enseigner dans la synagogue, ses auditeurs sont frappés d'étonnement et disent : « D'où lui vient cela? et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? et comment de tels miracles se font-ils par ses mains? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques et de José et de Jude et de Simon? et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? » Si bien que l'on se scandalise à son sujet et que Jésus lui-même déclare : un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et parmi ses parents et dans sa maison [4].

A Jérusalem, les prêtres et les scribes se déclarent immédiatement contre lui, dès le premier miracle qu'il y accomplit en guérissant le paralytique de la piscine de Bezatha [5]. Mais la multitude s'étonne : Comment celui-ci

1. Marc, I, 22, 27.
2. Marc, II, 12.
3. Marc, III, 21.
4. Marc, VI, 2-4.
5. Ioan., V, 16-18.

sait-il les lettres sans avoir suivi de leçons?... Peut-il venir un prophète de Galilée [1]? Les questions se multiplient. Mais la réponse décisive se fait attendre, tandis que beaucoup s'impatientent dans le désir d'une solution qu'ils font d'ailleurs tout leur possible pour esquiver.

Peu à peu, en Galilée surtout, où Jésus est mieux connu et où les esprits sont mieux disposés en sa faveur, on reconnaît dans le Seigneur un envoyé de Dieu, un prophète : c'est ainsi qu'après la résurrection du fils de la veuve de Naïm, on rend gloire à Dieu en disant : un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple [2]. Après la mort de Jean-Baptiste, une opinion étrange commence même à circuler dans le peuple : tandis que les uns voient en Jésus Elie ou bien un prophète comme les autres prophètes, beaucoup déclarent : Jean-Baptiste est ressuscité des morts et c'est pour cela que le pouvoir des miracles opère en lui; et cette crainte superstitieuse est partagée par Hérode lui-même [3]. On ne sait pas pendant combien de temps une opinion aussi invraisemblable put trouver quelque crédit. Il faut cependant noter que, lorsque Jésus est obligé de se retirer dans le pays de Césarée de Philippe, il y a encore des gens qui le prennent pour Jean-Baptiste, tandis que d'autres continuent à voir en lui Elie, ou Jérémie, ou quelque autre des prophètes [4].

Le Messie. — Dans les milieux les plus enthousiastes ou les plus confiants, on n'hésite pas à aller plus loin, et l'on salue Jésus du titre de Messie. Déjà Jean-Baptiste avait reconnu en lui l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde et l'objet de l'attente d'Israël : aux prêtres et aux

1. Ioan., VII, 15-41.
2. Luc, VII, 16.
3. Marc, VI, 14-16; Matth., XIV, 1-2; Luc, IX, 7-9.
4. Marc, VIII, 27-28; Matth., XVI, 13-14; Luc, IX, 18-19.

lévites venus de Jérusalem pour l'interroger sur sa personne et sur son œuvre, il avait répondu qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni le prophète et il avait désigné Jésus comme celui dont il était le héraut et le précurseur [1]. Peut-être, il est vrai, une fois qu'il est en prison, Jean est-il tenté par le doute et le découragement, et c'est, au dire de plusieurs exégètes, pour s'éclairer de façon définitive, qu'il envoie à Jésus deux de ses disciples chargés de lui demander : Es-tu celui qui vient ou en attendrons-nous un autre? La réponse de Jésus est celle de ses œuvres : « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient clair, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés [2]. » Cette réponse est claire : elle ne peut pas être interprétée autrement que comme un aveu de la messianité du Seigneur.

Les démons de leur côté confessent que Jésus est le Messie, le Saint de Dieu : dans les premiers temps de son ministère surtout, Jésus leur impose le silence, parce qu'il ne veut pas que le peuple s'égare sur l'objet propre de son enseignement et prenne pour un restaurateur national, pour un agitateur politique ou pour un rêveur apocalyptique le prédicateur du royaume spirituel qu'il entend être. Mais il ne refuse pas ce titre, et lorsque Pierre, au nom des apôtres, le lui reconnaît d'une manière en quelque sorte officielle, il peut bien, une fois de plus, lui ordonner le secret; mais à partir de ce moment, il commence à enseigner à ses disciples que le Fils de l'Homme doit beaucoup souffrir et être rejeté par les anciens et par

1. Ioan., I, 19-28.

2. Matth., XI, 2-4; Luc, VII, 18-22. Il est d'ailleurs tout aussi vraisemblable que Jean ait envoyé ses disciples à Jésus pour leur instruction à eux. Plus que Jean, ses disciples avaient besoin de reconnaître le Messie en Jésus, et la question qu'ils posent traduit leurs inquiétudes plutôt que celles du Précurseur.

les grands-prêtres et par les scribes et être mis à mort et ressusciter après trois jours.

On ne saurait dire cependant que le plus grand nombre de ses auditeurs reconnaissent Jésus comme le Messie. A certains moments peut-être, l'enthousiasme explose : après la première multiplication des pains, les bénéficiaires du miracle veulent s'emparer de Jésus et le faire roi; le dimanche des Rameaux, l'entrée du Seigneur à Jérusalem prend les allures d'un pacifique triomphe, et sur le passage du cortège des acclamations se font entendre : Hosanna! Béni celui qui vient au nom du Seigneur! Béni le règne qui vient de notre père David! Hosanna au plus haut des cieux! Ce ne sont là que des instants rapidement passés. Comme Jésus n'accorde pas à la foule ce qu'elle attend du Messie en qui elle espère, les défections se multiplient; et les menaces des autorités religieuses qui ont interdit de donner à Jésus le nom de Messie ne sont pas faites pour encourager les esprits hésitants ou les cœurs timides.

S'il faut croire le témoignage de saint Jean, c'est à Jérusalem que les esprits auraient été le plus excités. Lorsque Jésus y vient pour la fête des Tabernacles, les questions se multiplient à son sujet : « N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir? Et voici qu'il parle librement! Et on ne lui dit rien! Serait-ce vraiment que les chefs ont reconnu que c'est bien lui le Christ? Mais pour celui-ci, nous savons d'où il vient : le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est... Est-ce que le Christ peut venir de Galilée? L'Ecriture n'a-t-elle pas dit que c'est de la race de David, et de Bethléem, le bourg où était David, que le Christ doit venir [1]? » On saisit ici sur le vif les remous d'une opinion mouvante, capable de passer en un instant de la confiance la plus entière au

1. Ioan., VII, 25-27, 41-42.

scepticisme le plus absolu. Et telle doit bien être en définitive l'attitude la plus générale des Juifs qui voient Jésus et qui l'entendent. On est prêt à venir à lui à cause de ses miracles, de sa doctrine, de l'ascendant personnel qu'il exerce; mais comme il ne fait rien pour satisfaire les désirs trop charnels de ses partisans, on ne se donne qu'à moitié et l'on se refusera complètement dès que l'on aura constaté l'échec de ses illusions ou de ses espérances.

Les calomnies. — Les adversaires de Jésus n'hésitent d'ailleurs pas à prendre l'offensive et ils adoptent d'assez bonne heure une position qui nous semble étrange; mais qui répond exactement aux exigences de la situation. Le Seigneur s'est toujours placé sur le terrain moral et religieux; le conflit qui s'est élevé entre les pharisiens et lui est d'ordre spirituel : il s'agit du pouvoir de remettre les péchés, de l'attitude de Jésus à l'égard des publicains et des pécheurs, de l'observance des jeûnes et du repos sabbatique. Il est donc normal que les accusations dirigées contre lui soient fondées sur des raisons du même genre. Et l'on ne trouve rien de mieux que de prétendre qu'il est possédé du démon : « C'est par Béelzéboul, le prince des démons, qu'il chasse les démons [1]. » Grief insensé, que Jésus n'a aucune peine à refuter : « Comment Satan peut-il chasser Satan? Et si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut se maintenir. Et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne pourra pas tenir. Et si donc Satan se lève contre lui-même et se divise, il ne peut tenir; il est fini [2].

L'argument est décisif. Mais il est impuissant à arrêter la calomnie qui circule dans des cercles de plus en plus larges et se répand jusqu'à Jérusalem. Dans la ville

1. Marc, III, 22; Matth., XII, 24; Luc, XI, 15.
2. Marc, III, 23-26; Matth., XII, 25-28; Luc, XI, 17-20.

sainte, les bruits les plus fantaisistes se font jour parmi le peuple. Il séduit la foule. Il est possédé du démon. C'est un Samaritain. C'est un pécheur. Il déraisonne. En vain, quelques esprits sages essaient de discuter : Comment un homme pécheur pourrait-il faire de tels miracles et ouvrir les yeux d'un aveugle-né? Un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles? Les Pharisiens et les chefs des prêtres sont au-dessus de toutes les raisons : « Nous savons que cet homme est un pécheur... Nous sommes disciples de Moïse. Nous savons bien que Dieu a parlé à Moïse; quant à celui-là, nous ne savons pas d'où il est. »

Il est remarquable que, pendant très longtemps, jusqu'à l'entrée de Jésus à Jérusalem peut-être, nul ne songe à l'accuser de faire aux Romains une opposition nationaliste et de se poser en chef de bande révolutionnaire. Ce grief est imaginé par le grand prêtre Caïphe et par les sanhédrites réunis après la résurrection de Lazare, pour prendre des résolutions définitives : « Que faisons-nous, se disent alors les assistants, tandis que cet homme fait beaucoup de miracles? Si nous le laissons faire ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront et détruiront notre lieu sacré et notre nation [1]. » On sait que l'accusation sera reprise devant Pilate et qu'elle servira à fournir un motif au procès criminel à la suite duquel Jésus sera condamné à mort. Son apparition tardive, l'usage qui en est fait auprès du procurateur, suffiraient à en prouver la fausseté si nous ne savions par ailleurs avec quel soin Jésus s'est toujours efforcé de ne laisser prise à aucun reproche d'insubordination ou de désobéissance à l'égard des pouvoirs établis.

Des opinions divisées, hésitantes, incertaines, telle paraît être la réaction du peuple en face de la prédication de Jésus. Entre les adversaires passionnés que rien ne

1. Ioan., XI, 47-48.

pourra désarmer et qui refuseront jusqu'au bout d'ouvrir les yeux devant les miracles les plus éclatants, et les partisans décidés qui forment l'entourage immédiat du maître, la foule est hésitante. Elle admire et s'inquiète. Elle désire et elle craint. Finalement elle évite de se prononcer, tout en gardant son respect et sa sympathie à Jésus. Le bruit circule ici et là que Jésus est le Messie attendu. Mais bien peu en sont réellement convaincus, en dehors d'un petit groupe formé par les apôtres, les femmes qui se dévouent au service du Maître et quelques disciples plus ou moins anonymes. Encore, dans ce groupe, conserve-t-on de tenaces illusions sur le caractère véritable de la mission de Jésus. Ce n'est qu'après l'ascension et la Pentecôte, lorsque l'Esprit Saint aura éclairé les âmes que l'on comprendra vraiment ce que Jésus a voulu et ce qu'il a fait.

3. Le Fils de l'Homme.

Le peuple, les pharisiens, les disciples eux-mêmes, ne peuvent juger le Seigneur que par le dehors. Ils voient les miracles qu'il accomplit, ils entendent les discours qu'il prononce; ils sont les témoins de ses actions; ils constatent les réactions que produit sa doctrine. Ils ne pénètrent pas jusqu'au fond de sa conscience. Seul Jésus peut dire en toute vérité qui il est. Il faut donc nous adresser à lui et lui poser la question décisive. Nous serons d'autant mieux disposés à lui accorder toute notre confiance que nous avons constaté sa parfaite loyauté et l'admirable équilibre de son esprit. Si un homme mérite d'être cru lorsqu'on lui demande des renseignements sur sa personne, c'est assurément lui.

La formule. — Faut-il dire cependant que ses premières réponses ne nous apporteront pas une entière

satisfaction? Pour parler de lui, Jésus emploie très habituellement, au cours de son ministère galiléen et jusqu'au dernier jour, une formule un peu obscure : il s'intitule le Fils de l'Homme. Nous ne saurions douter de l'authenticité de cette formule : elle est trop caractéristique, trop inhabituelle dans le langage courant pour avoir été inventée par les Evangélistes. Les autres livres du Nouveau Testament ne la reprennent pas, sauf une seule exception et, dans les Evangiles eux-mêmes, elle ne figure que sur les lèvres de Jésus. On ne le désigne pas par ce nom lorsqu'on parle de lui. Lui seul s'exprime de la sorte. Il y a d'ailleurs dans l'expression Fils de l'Homme un curieux mélange de solennité et d'humilité. Jésus sait à l'occasion parler à la première personne et il le fait avec une singulière majesté lorsqu'il commande aux démons ou lorsqu'il oppose les préceptes de la loi nouvelle aux ordonnances de l'ancienne loi. S'il préfère, en certaines circonstances, s'appeler le Fils de l'Homme, il doit avoir pour cela ses raisons [1].

Les critiques se sont évertués à découvrir ces raisons, et ils ont multiplié les hypothèses. N'est-on pas allé

1. L'expression Fils de l'Homme se trouve 80 fois sûrement, peut-être, 82 fois dans les Evangiles : 30 fois (31 fois, en tenant compte de Matth., XVIII, 11) dans Matth.; 14 fois dans Marc; 25 fois dans Luc, 11 fois (12, si l'on donne à l'expression son sens technique dans Ioan., V, 27) dans Ioan. 8 exemples sont communs aux 3 synoptiques; 5 à Matth. et à Marc; 1 à Marc et à Luc. Matth. a 9 fois notre expression dans la partie qui lui est propre; Luc 8 fois dans la sienne, ils l'ont 8 (ou 9) fois dans celle qui leur est commune. Cf. F. Tillmann, *Der Menschensohn; Jesu Selbstzeugnis für seine messianische Würde*, Fribourg en Br., 1907, p. 107 et ss. En dehors des Evangiles, la formule ne se retrouve que dans *Act. Apost.*, VII, 36 : Etienne mourant voit les cieux ouverts et le Fils de l'Homme siégeant à la droite de Dieu. Dans *Apocal.*, I, 13; XIV, 14, le prophète voit à deux reprises un fils d'homme qui est Jésus. Mais ici, nous n'avons pas affaire à la formule technique, puisque les noms y sont employés sans article, et la référence au livre de Daniel

jusqu'à dire que l'idée première du Fils de l'Homme serait à chercher dans un mythe très ancien, celui de l'homme par excellence, du premier homme, mythe dont on trouverait des traces soit dans les livres hermétiques, soit dans certains textes iraniens ou indo-iraniens? L'Homme dont il s'agit, investi d'une mission et d'une force divine, serait à la fois le rédempteur de sa race entière et le rédimé qui osera entrer dans le ciel comme le premier être lumineux, qui est Dieu et en même temps l'idéal représentant des âmes, la grande âme. Nous avons déjà quelque peine à comprendre ces explications obscures, et nous ne sommes pas surpris d'apprendre que les traits de cet homme primitif, à la fois rédempteur et rédimé, sont empruntés à des documents d'âges divers, d'origine incertaine, artificiellement rapprochés, indûment précisés, rédigés par des hommes qui connaissaient le christianisme [1] : il n'y a rien à en tirer pour l'interprétation de la formule évangélique.

S'il faut chercher quelque part l'origine de cette formule, ce n'est assurément pas en Egypte ou en Perse. Jésus n'est pas un homme d'éducation livresque et les influences iraniennes ou égyptiennes n'avaient pas envahi la Galilée de son temps. Seul l'usage de l'Ancien Testament, le livre sacré, dont le Maître a médité toute les leçons, pourrait ici nous éclairer. Mais on n'y trouve pas l'expression exacte Fils de l'Homme, employée d'une manière absolue, comme elle l'est dans les Evangiles. L'Ancien Testament renferme trois exemples des mots : fils d'homme, avec le sens d'homme et leur emploi est

VII, 13 est manifeste. L'emploi par Jésus de l'expression Fils de l'Homme est assuré en particulier par Ioan., XII, 34, où l'on voit ses adversaires demander : « Comment dis-tu : il faut que le Fils de l'Homme soit élevé? qui est ce Fils de l'Homme? » La formule est censée courante sur les lèvres de Jésus.

1. L. de Grandmaison, *Jésus Christ*, t. I, p. 345.

dû sans doute, aux exigences du parallélisme en des textes poétiques. D'autre part, Ezéchiel est appelé couramment : fils d'homme, par l'Esprit qui lui dicte ses prophéties : on peut voir, dans ce vocable, usité au vocatif, une nuance de pitié, accusant le contraste entre la majesté de Dieu qui appelle, la fragilité de l'instrument dont il se sert et la grandeur du rôle qu'il doit accomplir. Ici encore, le sens est très particulier; il est déterminé par la nature de la mission confiée à Ezéchiel.

La vision de Daniel. — Dans le livre de Daniel enfin, nous rencontrons à deux reprises (VII, 13 et X, 15) l'expression fils d'homme. Le second de ces passages met en scène l'archange Gabriel sous forme humaine, apparaissant et agissant comme un fils d'homme, c'est-à-dire, somme toute, comme un homme. Il n'y a rien à tirer de là. Plus important est le premier passage qui mérite d'être étudié avec quelque détail.

« En l'an premier de Balthazar, roi de Babylone, le prophète voit un songe qu'il rapporte brièvement par écrit. En face de lui, la grande mer. Des quatre points cardinaux, des quatre vents qui soulèvent l'océan, quatre bêtes puissantes s'élèvent respectivement en figures de lion ailé, d'ours, de panthère à quatre ailes et enfin de monstre cornu et changeant. Ensuite des trônes sont dressés et Dieu, l'Eternel, l'Ancien des jours, entouré d'un apparat imposant, prend place. Les Bêtes sont jugées; la quatrième condamnée et jetée au feu; les autres, énervées, se survivent un temps. Or, tandis que Daniel considérait ces visions nocturnes, « Voici venir sur les nuées du ciel comme un fils d'homme et il arriva jusqu'à l'Ancien des jours et lui fut présenté. Et lui furent donnés pouvoir et honneur et royauté, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne passera pas et son règne ne sera pas détruit (*Dan.*,

VII, 13-14). » Un des assistants explique alors au prophète que les quatre bêtes représentent quatre empires et qu'à leur domination succèdera, pour ne plus disparaître, la souveraineté du Très Haut et de ses saints : « Le règne, le pouvoir et la domination des royaumes qui sont sous tout le ciel seront donnés aux saints du Très Haut, dont le règne est un règne éternel (*Dan.*, VII, 24) [1]. »

Le sens général de la vision est très clair. Aux empires humains qui seront détruits les uns après les autres succèdera le règne de Dieu, et celui qui sera chargé d'y exercer le pouvoir sera comme un fils d'homme. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à l'exégèse que voit dans ce personnage le symbole du peuple juif, envisagé dans sa collectivité pour se substituer aux peuples des Gentils. Le Fils d'homme est un individu, nettement caractérisé et marqué de traits distinctifs. Disons d'une manière précise qu'il est le Messie, au sens où toute la tradition prophétique en avait annoncé la venue. Sans doute ce Messie ne joue aucun rôle terrestre. Il n'apparaît que dans le ciel, auprès de l'Ancien des jours, et il n'exerce ses fonctions qu'à la fin du monde, lorsque les empires humains seront tombés. Nous sommes ici en pleine apocalypse. Mais nous savons que l'apocalyptique juive a accueilli une partie de l'héritage prophétique. Le rôle eschatologique du Messie n'exclut d'ailleurs pas une activité antérieure, et il est naturel que l'attention des voyants se porte de préférence sur l'aspect final du règne messianique.

Les paraboles d'Hénoch. — La portée de la prophétie de Daniel est commentée dans le livre des *Paraboles* d'Hénoch, où le Fils de l'Homme joue un rôle prépondérant. Qu'il nous suffise d'en citer quelques passages :

« Là, je vis quelqu'un qui avait une tête de jours, et sa

1. L. de Grandmaison, *op. cit.*, t. I, p. 319.

tête était comme de la laine blanche; et avec lui un autre dont la figure avait l'apparence d'un homme, et sa figure était pleine de grâce comme un des anges saints. J'interrogeai l'ange qui marchait avec moi et qui me faisait connaître tous les secrets au sujet de ce Fils de l'Homme : qui est-il et d'où vient-il? pourquoi marche-t-il avec la Tête des jours?

« Il me répondit et me dit : C'est le Fils de l'Homme qui possède la justice et avec lequel la justice habite, qui révèlera tous les trésors des secrets, parce que le Seigneur des Esprits l'a choisi, et son sort a vaincu par le droit devant le Seigneur des Esprits pour l'éternité. Le Fils de l'Homme que tu as vu fera lever les rois et les puissants de leurs couches et les forts de leurs sièges et il rompra les freins des forts, et il brisera les dents des pécheurs; et il renversera les rois de leurs trônes et de leur pouvoir parce qu'ils ne l'ont pas exalté et qu'ils ne l'ont pas glorifié et qu'ils n'ont pas confessé humblement d'où leur avait été donné la royauté. Et il renversera la face des forts et il les remplira de honte [1].

«... A ce moment, le Fils de l'Homme fut nommé auprès du Seigneur des Esprits et son nom (fut nommé) devant la tête des jours. Et avant que le soleil et les signes fussent créés, avant que les étoiles du ciel fussent faites, son nom fut nommé devant le Seigneur des Esprits. Il sera un bâton pour les justes, afin qu'ils puissent s'appuyer sur lui et ne pas tomber, il sera la lumière des peuples, et il sera l'espérance de ceux qui souffrent dans leurs cœurs. Tous ceux qui habitent sur l'aride se prosterneront et l'adoreront, et ils le béniront et ils chanteront le Seigneur des Esprits. Et c'est pour cela qu'il a été élu et caché devant lui avant la création du monde et pour l'éternité [2]. »

1. Hénoch, XLVI, 1-6 b.
2. Hénoch, XLVIII.

Ces témoignages ne manquent pas d'intérêt. S'il ne faut pas en exagérer la valeur — les *Paraboles* d'Hénoch ne sont pas antérieures au premier siècle avant l'ère chrétienne et nous n'en possédons qu'une version éthiopienne, peut-être retouchée ici et là dans un sens chrétien —, on a le droit d'admettre que l'expression Fils de l'Homme, sans être devenue d'usage courant, n'était pas tout à fait inconnue au temps de Jésus et qu'elle servait à désigner le Messie dans l'exercice de ses fonctions eschatologiques. On ajoutera cependant qu'il s'agit, dans le livre d'Hénoch comme dans celui de Daniel, d'un fils d'homme et que la formule employée par Jésus est assurément plus précise et plus caractéristique.

Est-ce à dire que Jésus doit au livre de Daniel l'expression : Fils de l'Homme? On fait valoir que, très souvent, cette expression est liée dans l'Evangile, à l'annonce d'une venue aux derniers jours du monde : « Le Fils de l'Homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres [1]... Celui qui aura eu honte de moi et de mes paroles, en cette génération-ci, adultère et pécheresse le Fils de l'Homme aura honte aussi de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges [2]... Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les astres tomberont du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Alors, ils verront le Fils de l'Homme venant dans des nuées avec grande puissance et grande gloire. Et alors il enverra ses anges et rassemblera ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel [3]. »

Ces passages, et l'on pourrait en citer d'autres encore,

1. Matth., XVI, 27.
2. Marc, VIII, 38.
3. Marc, XIII, 24-27; Matth., XXIV, 29-31; Luc, XXI, 25-27.

sont caractéristiques. Ils rappellent à bien des égards la grande vision de Daniel et nous font voir Jésus dans l'appareil de gloire et de majesté qui convient au Messie triomphateur et juge. Mais il y a aussi d'autres textes, qui rendent un son tout différent. Le Fils de l'Homme n'y est plus le Messie victorieux, il est le serviteur humilié et prêt à la mort : « Le Fils de l'Homme doit aller à Jérusalem, y endurer de terribles souffrances, être rejeté par les anciens et par les grands-prêtres et par les scribes et être mis à mort, et ressusciter après trois jours [1]... Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils. Et ceux-ci se moqueront de lui et cracheront sur lui et le flagelleront et le feront mourir. Mais, après trois jours, il ressuscitera [2]. » Nous sommes bien loin ici du Messie glorieux. Il ne s'agit pas pour Jésus de juger toutes les nations de la terre et de donner à chacun selon ses œuvres, mais de mourir, dans l'abjection la plus complète : car le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner son âme comme rançon pour plusieurs [3].

Le serviteur de Jahveh. — Il faut retenir ces derniers mots. Jésus prend figure de serviteur, mourant pour les péchés de son peuples. Nous sommes ici ramenés au grand passage dans lequel Isaïe annonce le sort réservé au serviteur de Jahveh, blessé pour nos iniquités et mis à mort pour nos péchés, se laissant conduire sans ouvrir la bouche, tel l'agneau sans tache que l'on mène à la boucherie. Lorsque Jésus se désigne sous le nom de Fils de l'Homme, il ne veut donc pas se grandir, se placer de

1. Marc, VIII, 31; Matth., XVI, 21; Luc, IX, 22.
2. Marc, X, 33-34; Matth., XX, 18-19; Luc, XVIII, 31-32.
3. Marc, X, 43; Matth., XX, 28.

prime abord dans une sphère supérieure à celle de l'humanité. Il attire au contraire l'attention sur l'aspect humain de sa mission; et l'antithèse est frappante entre le rôle grandiose qu'il revendique pour les derniers jours du monde et l'humilité présente de son œuvre. C'est bien le même homme qui se prépare à mourir sur une croix, abandonné et méprisé de tous et qui reviendra pour juger les vivants et les morts. Cela constitue une sorte de mystère et l'on comprend que les auditeurs de Jésus aient eu du mal à le pénétrer. Même ceux qui, connaissant la prophétie de Daniel, attendaient la venue du Fils de l'Homme ne pouvaient pas reconnaître l'objet de leurs espérances dans le prédicateur obscur du royaume de Dieu; et les ignorants étaient également étonnés d'entendre Jésus parler, avec les mêmes expressions, de son service et de son triomphe.

Une telle obscurité est assurément voulue. Jésus aurait pu employer d'autres formules, s'il avait voulu exprimer sans plus sa dignité messianique : celles-ci ne manquaient pas : l'Elu, le Fils de David, le Fils de Dieu, le roi d'Israël, Celui qui doit venir, pour ne pas encore faire intervenir la plus facile et la plus simple de toutes : le Messie. Mais tous ces mots auraient prêté à équivoque, en laissant entendre que Jésus se proposait de transformer immédiatement la face du monde et d'inaugurer le nouvel ordre de choses. Le Seigneur devait à la fois parler assez clairement de lui pour que les âmes de bonne volonté ne pussent s'y tromper, assez obscurément pour ne pas exciter des passions humaines. Lorsque Jean-Baptiste le présente à ses disciples, il le désigne comme l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde, et cette formule est du même ordre que celle du Fils de l'Homme, très humble en même temps et très pleine de signification. Seuls la comprennent quelques disciples. Seuls aussi quelques disciples mesurent la portée de l'expression par laquelle

Jésus se présente lui-même. Dans le Fils de l'Homme, ils n'hésitent pas à reconnaître le Messie.

Aussi bien est-ce là ce qu'il y a de plus important. Si nous voulons savoir qui est Jésus et ce qu'il pense de lui-même, nous trouvons qu'il s'affirme d'abord comme le Messie. Ce mot ne nous frappe guère aujourd'hui; et, lorsque nous employons sa traduction grecque, Christ, nous ne pensons plus du tout à ce qu'il recouvrait d'espérances et de désirs pour les Juifs qui en attendaient la venue. Il faut essayer de nous défaire de nos habitudes de penser pour nous rendre compte de tout cela. Lorsque la femme de Samarie déclare à Jésus, qu'elle ne connaît pas encore : « Je sais que le Messie va venir; quand il sera venu, il nous fera tout savoir », elle traduit en ces quelques mots une immensité d'aspirations. Or voici que son interlocuteur, un pauvre homme altéré qui lui demandait de l'eau, déclare simplement : « Je le suis, moi qui te parle [1]. » Mesurerons-nous la profondeur de son étonnement, de sa joie, de sa confusion, devant un tel aveu?

La conscience messianique. — Dans l'esprit de Jésus, la conscience de sa messianité ne subit aucune éclipse, ne connaît aucun développement. Dès le début de son ministère, Jésus se présente comme celui qui doit venir. Son baptême par Jean ne le constitue pas plus Messie que Fils de Dieu, et la voix céleste qui se fait entendre au-dessus de lui déclare ce qu'il est, sans lui conférer une dignité nouvelle. S'il veut être baptisé par Jean, c'est afin d'accomplir toute justice et de relier étroitement sa prédication à celle de son précurseur; ce n'est pas pour obtenir la pénitence des péchés qu'il n'a jamais commis. La tentation qu'il subit ensuite présente un caractère nettement messianique; car le démon lui demande de renoncer

1. Ioan., IV, 25-26.

à son idéal spirituel pour réaliser tous les rêves de gloire et de domination charnelle qui hantent les âmes de ses compatriotes. En refusant de se soumettre, Jésus inaugure sa marche à la mort : il sait qu'il sera condamné pour s'être dit le Messie, et très spécialement pour s'être dit le Messie en un sens tout différent de celui que l'on espérait.

On peut relever, nous l'avons dit, une certaine progression dans la manifestation du secret messianique, progression qui atteint son point culminant lorsque saint Pierre fait connaître à Jésus sa foi et celle de ses frères. L'âme de Jésus elle-même n'est pas atteinte par les problèmes de méthode qui se posent à chaque instant. Le Seigneur qui s'est présenté au monde sous le titre, si riche, de Fils de l'Homme, demeure le Fils de l'Homme jusqu'au bout, et c'est au plus s'il parvient à montrer à ses apôtres la plénitude et la fécondité d'un tel nom.

Enfin, lorsque l'heure du sacrifice est venue, Jésus est envoyé au supplice par les chefs religieux de sa nation : ce sont ceux qui auraient dû les premiers reconnaître sa mission qui le font mourir. Le prétexte de leur sentence est un soi-disant blasphème. On a demandé à Jésus s'il est le Christ, le fils du Béni, et Jésus s'est contenté de répondre : Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel [1]. S'il est une heure où jamais un homme a la claire conscience de sa mission, et plus encore de sa personnalité, c'est bien à des moments comme celui-là, où se pose l'alternative de la vie et de la mort. La réponse que l'on donnera doit être décisive. D'un oui ou d'un non peut dépendre le salut, celui de ce monde ou celui de l'autre. Mais la plus entière franchise est de rigueur : on ne saurait mentir lorsqu'il s'agit de dire qui l'on est et pourquoi

1. Marc, XIV, 61-62.

l'on travaille. Un mensonge, une déloyauté, une réticence, bien loin de servir, rendraient l'œuvre impossible et la compromettraient à tout jamais. Déjà un homme ordinaire n'hésite pas en pareil cas. Et Jésus n'est pas un homme ordinaire. Nous recueillons son aveu comme la plus précieuse de toutes les déclarations. Il sait qu'il mourra s'il s'avoue Messie. Il prononce vaillamment la parole décisive. Qu'aurions-nous encore besoin de témoins?

4. Le Fils de Dieu.

Jésus est donc mort pour s'être déclaré le Messie. Faut-il aller plus loin, ou ce titre épuise-t-il à lui seul tout ce que nous pouvons savoir de la personne du Christ?

Le témoignage de saint Jean. — Il est manifeste que les Evangiles nous invitent à poursuivre notre recherche. L'Evangile de saint Jean a été tout entier écrit pour que ses lecteurs croient que Jésus est le Christ Fils de Dieu et que, croyant, ils aient la vie en son nom [1]; et le prologue qui précède le récit explique la pensée de l'auteur : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était vers Dieu et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement vers Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, comme d'un fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité... De sa plénitude nous avons tout reçu et grâce sur grâce. Donc la Loi a été donnée par l'intermédiaire de Moïse; la grâce et la vérité se sont répandues par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Per-

1. Ioan., XX, 30.

sonne n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique qui est dans le sein du Père, celui-là l'a révélé [1]. »

Cette admirable méditation théologique a été maintes fois commentée. Elle traduit à n'en pas douter la croyance intime de l'Evangéliste et tout autant celle des fidèles de la fin du Ier siècle à qui était destinée son œuvre. Elle trouve d'ailleurs un complément et une interprétation dans la première Epître de saint Jean qui développe la même doctrine. Aux environs de l'an 100, quelque soixante-dix ans après la mort de Jésus, les chrétiens qui se recommandent de lui croient donc que Jésus est le Verbe incarné, le Fils unique de Dieu venu en ce monde pour apporter aux hommes la vie et la lumière et pour donner à ceux qui le reçoivent, qui ne sont nés ni du sang, ni d'un vouloir charnel, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu, le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

Saint Jean ne se contente pas d'exprimer sa foi et celle de l'Eglise. Il raconte le ministère public de Jésus, et il parle avec l'autorité d'un témoin de ce qu'il a vu et entendu. Il proclame sans doute le bonheur de ceux qui ont cru sans avoir vu; mais il écrit à l'intention des futurs croyants, et ceux-ci n'auront d'autre garant que son propre témoignage : aussi faut-il que ce témoignage soit véridique; d'où l'insistance avec laquelle il est affirmé et démontré.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Evangéliste place sur les lèvres de Jésus des affirmations répétées de sa nature divine. Dès le prologue, nous avions appris que le Verbe était vie et lumière. Jésus déclare : « Je suis la voie, la vérité et la vie; je suis la résurrection et la vie; je suis la lumière du monde. » Et pour prouver la vérité de ces formules, il rend la vue à l'aveugle-né, la vie à Lazare mort depuis quatre jours. Les deux miracles sont réels

1. Ioan., I, 1-18.

sans doute, mais ils sont en plus une valeur d'argument. De la même manière, la multiplication des pains annonce, prépare et symbolise le don d'une nourriture nouvelle, dont Jésus déclare : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez pas son sang, vous ne possédez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour [1]. »

A peine est-il besoin d'ajouter que Jésus revendique le souverain pouvoir sur tous les hommes qu'il vient éclairer et vivifier. Il veut les sauver tous : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle [2]. Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi [3]. » En tout cas, il les juge tous : « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, de même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui. Et il lui a remis le pouvoir de juger parce qu'il est un fils d'homme. Ne vous étonnez pas de ceci, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et sortiront : ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie, ceux qui auront pratiqué le mal, pour une résurrection de jugement [4]. »

S'il possède des pouvoirs aussi étendus, aussi absolus, c'est qu'il est, au sens le plus strict, le Fils de Dieu. Nous

1. Ioan., VI, 31-54.
2. Ioan., II, 14.
3. Ioan., XII, 32.
4. Ioan., V, 25-29.

le savons déjà, puisque l'Evangéliste nous l'avait affirmé dans son prologue. Mais saint Jean tient à montrer que Jésus lui-même s'est proclamé Fils de Dieu égal à son Père, et un avec lui. Il ne nous est pas possible de rappeler ici toutes les déclarations qu'il rapporte. Qu'on relise en particulier l'admirable discours après la Cène : ce n'est pas autre chose qu'une sorte de méditation sur la divinité de Jésus et sur ses rapports avec le Père et avec l'Esprit Saint : « Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père; dès à présent, vous le connaissez, et vous l'avez vu... Celui qui m'a vu a vu aussi le Père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les profère pas de moi-même. Le Père, demeurant en moi, accomplit ses œuvres. Croyez-m'en : je suis en le Père et le Père est en moi; ou du moins croyez-le à cause des œuvres mêmes... Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, et je prierai le Père, et il vous donnera un autre défenseur, afin qu'il soit avec vous à jamais, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit et ne le connaît pas; vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure chez vous et qu'il est en vous... Le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde; je quitte le monde à son tour et je m'en vais vers le Père [1]. » Dans la prière sacerdotale, les mêmes idées s'expriment sous une forme lyrique : « Je ne te prie pas seulement pour ceux-ci, mais pour tous ceux qui croiront en moi à cause de leur parole, afin que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, de façon que le monde croie que tu m'as envoyé [2].»

1. Ioan., XIV, 6-11, 20-21; XVI, 27-28.
2. Ioan., XVII, 20-21.

Si nettes, si précises sont de telles affirmations qu'on est presque surpris de les voir attribuées à Jésus et qu'on se demande si l'Evangéliste n'a pas, au cours de ses longues années de réflexion silencieuse, transformé les paroles de son Maître. Mais ces paroles ont agi en lui, parce qu'elles étaient esprit et vie; et nous ne pouvons croire que le disciple fidèle ait inventé à lui seul les formules vigoureuses qu'il nous a transmises.

Lorsque les Juifs entendaient Jésus s'exprimer de la sorte, ils ne se trompaient pas plus que nous sur le sens de ces déclarations. Ils comprenaient que le Seigneur affirmait sa divinité et ils en étaient scandalisés; bien plus, ils cherchaient à le faire mourir parce qu'il disait que Dieu était son propre père et qu'il se faisait l'égal de Dieu [1]. Qu'importe d'ailleurs? Jésus n'en continuait pas moins à maintenir ses positions : « N'est-il pas écrit dans votre loi : j'ai dit : vous êtes des dieux? Si elle a donné le nom de dieux à ceux auxquels fut adressée la parole de Dieu — et si l'Ecriture ne peut être récusée — à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous dites : tu blasphèmes! parce que j'ai dit : je suis Fils de Dieu? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, si vous ne me croyez pas, croyez-en ces œuvres, afin que vous sachiez et connaissiez que mon Père est en moi et que je suis dans mon Père [2]. »

Les synoptiques. — A quoi bon insister? Tout le monde reconnaît que le quatrième Evangile est le témoin autorisé de la divinité de Jésus. On a pu discuter sa valeur historique. Il n'y a pas moyen de nier la portée de la théologie qu'il enseigne. Nous pouvons remonter beaucoup plus haut. Les Evangiles synoptiques, qui sont sen-

1. Ioan., V, 18; X, 33.
2. Ioan., X, 34-38.

siblement antérieurs à l'œuvre de saint Jean, donnent aussi de Jésus une représentation surhumaine. Le Christ synoptique, nous l'avons dit, est au-dessus de tout pouvoir créé. Supérieur à Salomon, à Jonas, à David, à Moïse lui-même dont il perfectionne la loi; supérieur aux éléments à qui il commande, supérieur au péché qu'il pardonne, supérieur aux démons qui lui obéissent et demeurent sans force devant lui, il ne craint pas de se présenter par rapport à Dieu comme son Fils, dans un sens qui le met complètement à part et au-dessus des autres créatures. Chose étrange, il revendique sa filiation divine au moment même où il se déclare ignorant du jour du jugement : « Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, personne ne le sait, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, personne absolument, si ce n'est le Père [1]. » Quel que soit le sens exact de ce passage, la gradation qu'il indique est remarquable. Au-dessus des hommes sont les anges; et au-dessus des anges, à une place unique où il n'a pas de rival, le Fils. Au-dessus du Fils, il n'y a plus personne, sinon le Père.

Les relations du Père et du Fils impliquent d'ailleurs une réciprocité absolue. Après le retour des soixante-douze disciples, Jésus tressaille de joie dans l'Esprit Saint et dit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père; car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été transmis par mon Père. Et personne ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père, et qui est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudrait le révéler [2]. » Ce passage ne se trouve pas dans saint Marc; mais il figure dans saint Matthieu et dans saint Luc et c'est là une bonne garantie de son authenticité. Voici long-

1. Marc, XIII, 32; Matth., XXIV, 36.
2. Matth., XI, 25-27; Luc, X, 21-22.

temps qu'on a été frappé de ses ressemblances avec le style du quatrième Evangile, et il est bien vrai que d'ordinaire, les synoptiques n'attribuent pas un pareil langage à Jésus. Mais autre chose est de remarquer l'allure johannique d'un texte et autre chose est de l'expliquer. Les tentatives faites pour voir dans l'action de grâces du Maître, une sorte de cantique liturgique, plus ou moins imité de l'Ecclésiastique, sont restées infructueuses. Il faut,en définitive prendre les formules telles qu'elles sont : on y retrouve l'expression la plus exacte de la conscience de Jésus. Celui-ci n'est pas le Fils parce qu'il connaît le Père; bien au contraire, c'est parce qu'il est le Fils qu'il connaît le Père. Il peut sans doute donner aux hommes une certaine connaissance du Père invisible. Il est venu pour cela; et la vie éternelle, c'est précisément que les hommes parviennent à connaître le Père et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. Mais, ici-bas tout au moins, nous ne connaîtrons le Père que d'une façon incomplète et énigmatique, à travers un miroir. Nous sommes incapables d'arriver à l'intuition, à la vision face à face. Seuls, le Père et le Fils se connaissent mutuellement, sans aucune restriction.

Comme le Fils manifeste le Père, il semble que le Père révèle aussi le Fils; non que ce soit là son rôle essentiel; mais en certaines circonstances tout au moins, il illumine intérieurement les âmes bien disposées. Du moins est-ce ce que l'on est amené à conclure de la réponse faite par Jésus à saint Pierre, après que celui-là l'a déclaré le Fils du Dieu vivant. Sous sa forme pleine, cette confession ne figure que dans le premier Evangile. Saint Marc et saint Luc le remplacent par une simple reconnaissance de la dignité messianique du Seigneur. Il n'y a pas besoin pour saluer en Jésus le Messie, le Christ, d'une grâce spéciale. Par contre, cette grâce de lumière est indispensable lorsque, derrière les apparences humaines, au-dessus même

du Messie annoncé par les prophètes, on affirme que Jésus est réellement et proprement le Fils de Dieu. C'est là ce que fait l'apôtre, selon la tradition rapportée par saint Matthieu. Aussi Jésus ajoute-t-il, pour expliquer comment Pierre a pu le reconnaître : « Tu es heureux, Simon Bariona, parce que ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. » De nouveau, cette formule ramène invinciblement la pensée vers le quatrième Evangile. D'après saint Jean, « ce ne sont pas ceux qui sont nés du sang ou d'un vouloir charnel qui sont faits enfants de Dieu, mais ceux qui sont nés de Dieu même [1]. » Et le Sauveur affirme : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire [2]. » Ces ressemblances sont à souligner. Elles prouvent l'identité de la doctrine johannique et des enseignements transmis par les synoptiques; elles nous interdisent par suite de voir dans le quatrième Evangile une construction théologique de l'apôtre, puisque les idées qui y sont développées figurent dans des écrits sensiblement antérieurs à sa rédaction.

D'autres passages nous amènent à des conclusions analogues au sujet de la transcendance de Jésus. Nous avons déjà rencontré plusieurs fois la parabole des vignerons homicides. On ne saurait douter que le père de famille qui loue sa vigne aux mauvais vignerons est Dieu qui communique sa parole au peuple d'Israël. Celui-ci est une race rebelle à la tête dure. Il faut, pour le rappeler à son devoir, lui envoyer à maintes reprises des messagers chargés de lui faire connaître ou de lui rappeler les enseignements divins. Mais les uns après les autres, les prophètes sont mis à mort : Israël refuse de les entendre. Finalement, il reste au père de famille un fils bien-aimé,

1. Ioan., I, 13.
2. Ioan., VI, 44.

c'est-à-dire un fils unique. Les autres n'étaient que des serviteurs; si haut qu'ils fussent placés dans la confiance de leur maître, ils ne connaissaient pas tous ses secrets; ils ne jouissaient pas de la tendresse réservée à son fils. Celui-ci au contraire occupe une place à part; sa mission sera la dernière tentative. Après lui, le père n'aura plus personne à envoyer. Il n'hésite cependant pas, parce qu'il veut, malgré tout, garder une espérance. Mais voici que les mauvais vignerons mettent à mort l'héritier en s'acharnant sur lui. Il faut que cette dernière ingratitude reçoive un châtiment. Il est vrai que les serviteurs et le fils, dans la parabole, sont de même nature; seuls des hommes sont mis en scène et le père de famille lui-même n'est qu'un homme comme les autres. Toute allégorie pèche par quelque endroit et celle-ci n'autorise pas à elle seule une conclusion définitive; elle mérite d'autant plus cependant d'être rappelée qu'elle figure dans les trois synoptiques et qu'il est bien difficile d'en contester l'authenticité.

Plus caractéristique peut-être est la question posée par Jésus aux Pharisiens, touchant la filiation davidique du Messie. Cette filiation ne saurait faire l'ombre d'un doute pour les interlocuteurs du Maître. Les prophètes avaient trop clairement annoncé que le Messie serait fils de David pour qu'il fût permis d'hésiter. Mais le psaume donne au Messie le titre de Seigneur de David; et nous voici au rouet : s'il est son Seigneur, comment est-il son fils? Les Evangélistes ne fournissent pas la solution du problème; mais elle n'est pas très difficile à imaginer. Sans nier que le Messie doive être fils de David, Jésus veut attirer l'attention sur une dignité incomparablement plus grande que, selon David lui-même, il doit posséder, celle de Seigneur de David. Siégeant à la droite de Iahveh, le Messie a des pouvoirs surhumains, transcendants; peut-être faut-il ajouter divins, bien que la chose ne soit pas affir-

mée d'une manière expresse. En tout cas, la sphère de son activité est supra-terrestre. Le Messie n'appartient pas simplement à la famille humaine.

Il faut enfin revenir sur le récit de la condamnation à mort de Jésus par le sanhédrin. Suffit-il de dire, comme nous l'avons fait tout à l'heure, que Jésus a été condamné pour s'être affirmé Messie? On peut en douter. Le grand prêtre, devant la réponse de l'accusé, déchire ses vêtements en s'écriant : « Vous avez entendu le blasphème. » Y a-t-il un blasphème à se déclarer Messie? Il ne le semble pas. Ce qui est en question, ce n'est pas seulement la dignité messianique; c'est aussi, et plus encore peut-être, la filiation divine. Jésus reconnaît qu'il est le Fils de Dieu; il se fait l'égal de Dieu; il annonce son retour à la droite de la puissance de Dieu. Voilà qui est souverainement grave. Il est vrai que de ces aveux, il sera impossible de faire état devant le procurateur romain qui ne saurait juger la cause d'un blasphémateur et qu'on devra, bon gré, mal gré, prendre comme base de l'accusation de soi-disant faits d'agitation messianique. Mais les Juifs savent bien que le procès religieux a eu une tout autre portée : Jésus est en définitive envoyé à la mort parce qu'il s'est dit, au sens le plus strict de cette expression, le Fils de Dieu.

A ces textes, on doit ajouter tous ceux dans lesquels Jésus lui-même parle de Dieu. Il ne l'appelle jamais autrement que : mon Père, mon Père céleste, mon Père qui est dans les cieux. Et il est bien vrai que Dieu est aussi le Père céleste de tous ceux qui croient en lui : M. Harnack n'a pas eu tort lorsqu'il a mis en relief la place que tient la paternité divine dans l'enseignement de Jésus. Mais si le Sauveur apprend à ses disciples à invoquer « Notre Père qui êtes aux cieux », il ne se place pas sur le même rang qu'eux-mêmes lorsqu'il prie ou lorsqu'il enseigne. Père commun des fidèles qui lui doivent

tout ce qu'ils ont et qui sont l'objet de sa sollicitude la plus attentive, Dieu est d'une manière unique le Père du Christ; et celui-ci ne dit plus : Notre Père, mais : mon Père; et l'Evangile de saint Jean ne force pas la note, lorsqu'il place sur les lèvres du Seigneur ressuscité cette formule : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père; mais va vers mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu [1]. » Comment ne serait-on pas frappé d'un tel langage, et comment n'y verrait-on pas la reconnaissance expresse des relations uniques qui rattachent Jésus au Père?

On se doute bien que tous les passages auxquels nous venons de nous référer ont été passés au crible de la critique rationaliste. Les arguments les plus divers ont été utilisés soit pour en énerver le sens, soit pour en nier le caractère historique. On a fait valoir tantôt qu'on ne pouvait pas se fier aveuglément aux Evangiles rédigés en grec, puisque Jésus devait parler en araméen et que toute traduction de ses paroles comportait une part de trahison; tantôt que l'expression Fils de Dieu devait être prise au sens large et ne signifiait rien de plus que Messie; tantôt que le petit nombre des passages dans lesquels Jésus se désignait comme Fils de Dieu était bien inquiétant pour leur authenticité; que sais-je encore? D'avance, les critiques ne sont pas disposés à admettre le mystère de Jésus. Il est normal qu'ils ferment les yeux devant les textes les plus caractéristiques et qu'ils en restreignent la portée. Nous ne saurions accepter leur méthode. Certes, il est tout naturel qu'on étudie de près les témoignages, qu'on les compare les uns aux autres, qu'on s'applique à déterminer le sens exact des mots : une telle besogne a toujours été recommandée par l'Eglise et saint Augustin

1. Ioan., XX, 17.

n'a pas été le premier à écrire un *De consensu Evangelistarum*. Mais précisément, lorsqu'on a lu les Evangiles avec attention, on est bien obligé de conclure que Jésus n'est pas un homme comme les autres. La pureté de sa vie, l'autorité de ses enseignements, la place unique qu'il revendique pour lui au-dessus de toutes les créatures nous orientent d'une manière presque inéluctable vers l'unique solution; et à la fin de notre étude, nous ne pouvons pas nous empêcher de faire nôtre l'aveu du centurion, chargé de garder la croix de Jésus : « Vraiment celui-ci était Fils de Dieu [1]. »

5. La christologie primitive.

Nous arrivons par une autre voie à la même conclusion. Les Evangiles, on le sait de reste, ne sont pas les plus anciens écrits du christianisme. Les Epîtres de saint Paul leur sont antérieures de quelques années; et ce ne sont pas les attaques récemment encore dirigées contre leur authenticité, qui suffisent à nous faire douter de leur origine ou de leur valeur. Nous pouvons donc en toute confiance, nous adresser à elles pour savoir ce que l'Apôtre enseignait touchant le Christ dans les Eglises qu'il avait fondées.

Saint Paul. — Or, si quelque chose nous frappe, dès le premier abord dans la lecture de saint Paul, c'est bien la transcendance du Christ élevé en gloire au-dessus de toutes les créatures : né de la semence de David selon la chair, reconnu Fils de Dieu dans la puissance selon l'esprit de sanctification par suite de la résurrection des

1. Marc, XV, 39; Matth., XXVII, 54.

morts [1]. A peine est-il besoin d'insister là-dessus. L'apôtre ne se contente pas d'annoncer le rôle qu'aura à jouer le Seigneur lors du dernier jugement : « Maintenant, le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. Car, après que par un homme est venue la mort, par un homme aussi viendra la résurrection des morts. Ainsi en effet qu'en Adam tous meurent de même aussi c'est dans le Christ que tous seront vivifiés. Mais chacun au rang qui est le sien : le Christ, prémices; ensuite ceux qui sont au Christ, lors de sa parousie. Et puis, la fin! une fois qu'il livre la royauté au Dieu et Père, une fois qu'il aura réduit à rien toute principauté et toute domination et puissance. Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Et le dernier ennemi qui est réduit à rien, c'est la mort. Car Dieu a mis tout sous ses pieds. Mais quand on dit que tout a été soumis, il est évident que c'est à l'exception de celui qui lui a soumis le tout. Et une fois que lui aura été soumis le tout, alors le Fils lui-même sera aussi soumis à celui qui lui a soumis le tout, afin que Dieu soit tout en toutes choses [2]. » C'est dès maintenant que le Christ est Seigneur, l'unique Seigneur des croyants : « S'il y a bien des prétendus dieux soit au ciel, soit sur terre — comme il y a, vraiment, des dieux en nombre et des seigneurs en nombre — cependant pour nous, il n'y a qu'un Dieu, le Père, de qui sont toutes choses, et nous pour lui, et qu'un Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses, et nous par lui [3]. »

Plus encore, s'il est possible. Jésus est Dieu, au sens le plus strict; et saint Paul ne se croit pas obligé d'enseigner avec éclat cette vérité. Il se contente de la rappeler en

1. Rom., I, 3-4.
2. *I Cor.*, XV, 20-28.
3. *I Cor.*, VIII, 5-6; cf. Éphes., IV, 5.

passant, comme une chose toute naturelle. C'est dans une doxologie, comme au chapitre IX de la lettre aux Romains : «... Israélites à qui appartiennent l'adoption et la gloire et les testaments et la loi et l'adoration et les promesses... de qui est (né) le Christ en ce qui touche à la chair, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni pour les siècles. Amen [1]. » C'est dans une instruction sur les collectes : « Vous connaissez en effet la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il s'est rendu pauvre pour vous, étant riche, afin que vous soyez enrichis par sa pauvreté [2]. » C'est au milieu de recommandations sur les vertus chrétiennes : « Ayez en vous-mêmes les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus, lequel, subsistant en forme de Dieu, n'a pas considéré comme une proie l'égalité avec Dieu, mais s'est vidé lui-même, prenant une forme d'esclave, devenu en ressemblance d'hommes, et trouvé par l'aspect comme un homme. Il s'est humilié lui-même, devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père [3]. » Et dans l'Epître aux Colossiens, saint Paul, traçant le splendide tableau de l'activité du Christ, n'hésite pas à écrire : « Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature; car en lui tout a été créé, ce qui est aux cieux et ce qui est sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, soit trônes, soit seigneuries, soit principautés, soit puissances : tout a été créé par lui et en lui; et lui est avant toutes choses et toutes choses ont en lui leur consistance. Lui-même est la tête du corps,

1. Rom., IX, 4-5.
2. *II Cor.*, VIII, 9.
3. Philip., II, 5-11

de l'Eglise; il est principe, premier-né d'entre les morts, afin d'être lui-même en tout le premier, car en lui il a plu de faire habiter toute la plénitude et par lui de réconcilier toutes choses en lui, pacifiant par le sang de sa croix, par lui, soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans les cieux [1]. »

Ces textes, et beaucoup d'autres encore, sont bien connus. Ils sont si explicites qu'on ne peut hésiter sur leur portée; et quelles que soient les difficultés de détail que soulève l'interprétation de l'un ou de l'autre d'entre eux, il faut se rendre à l'évidence. Pour saint Paul, Jésus est un personnage surhumain, un personnage céleste; il est le Seigneur. Il est Dieu. Si clairs sont les témoignages que plusieurs critiques n'ont pas hésité à leur sacrifier toute la réalité de l'histoire évangélique. Impuissants, paraît-il, à concilier ce que nous apprennent les Evangiles du charpentier de Nazareth, du prédicateur galiléen du royaume de Dieu, de l'adversaire acharné des Pharisiens, du crucifié du Calvaire, avec ce qu'enseigne saint Paul touchant le Seigneur qui siège à la droite de Dieu et qui, après avoir été l'instrument de la création, sera encore le juge souverain du monde, ils trouvent sage de nier les Evangiles pour accepter les affirmations de l'Apôtre. Selon eux, la première communauté chrétienne a bien adoré le Seigneur Jésus; mais elle ne l'a considéré que comme un être céleste. Plus tard seulement, on a songé à faire à ce mystérieux Seigneur une histoire humaine, que l'on a composée de toutes pièces en utilisant d'une manière plus ou moins habile les prédictions des prophètes concernant le Messie d'Israël.

Cette construction se heurte pourtant à bien des obstacles; et si belle qu'elle soit en apparence, elle est bâtie sur le sable. On peut remarquer d'abord que nul ne se

1. Colos., I, 15-20; cf. I, Ephes., 3-14.

charge d'expliquer où saint Paul a découvert ce Jésus qu'il propose à l'adoration des croyants. Sans doute, quelques fantaisistes, comme M. Dujardin, l'identifient à un serpent divin qui, dès les origines, aurait été adoré par les habitants de la Palestine, et qui aurait conservé quelques dévots jusqu'à l'époque présumée de la venue du Christ. Malgré des merveilles d'ingéniosité, nul n'acceptera cette hypothèse. On en est réduit à un aveu d'ignorance qui est singulièrement compromettant pour la théorie. Car le monde juif aux alentours de notre ère est bien connu, et il en va de même du monde gréco-romain : comment y trouver place pour la manifestation d'un dieu inconnu, dont nul jusqu'alors n'a entendu parler et qui trouve ses premiers fidèles justement parmi les Juifs, connus pour la rigueur intransigeante de leur monothéisme?

Ce n'est pas tout. Saint Paul, qui exalte le Christ au point de le présenter comme l'égal de Dieu, témoigne en même temps de son existence humaine; et il le fait justement dans des textes qui mettent en relief le double aspect de sa physionomie. C'est bien le même personnage qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté; qui, subsistant en forme de Dieu s'est vidé lui-même pour prendre une forme d'esclave et se rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix; qui est né de la race de David selon la chair et a été déclaré Fils de Dieu selon l'Esprit de sainteté; qui, lorsqu'est venue la plénitude des temps, a été envoyé de Dieu pour naître d'une femme, pour naître sous la loi, et racheter ainsi tous ceux qui étaient sous la loi. On n'a pas le droit de mutiler les textes pour ne tenir compte que d'un seul de leurs aspects. Il faut les prendre dans leur complexité et les accepter tels qu'ils sont. Le Christ céleste de saint Paul est aussi un homme. Bien plus, c'est le même homme dont les Evangélistes nous racontent l'histoire.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de relire le début de la première aux Corinthiens et de se rappeler les circonstances dans lesquelles l'apôtre avait commencé l'évangélisation de Corinthe. A Athènes, s'il faut en croire les *Actes des Apôtres*, Paul avait cru pouvoir sacrifier aux exigences de l'esprit philosophique, et il avait adressé à ses auditeurs un beau discours construit selon les règles de la rhétorique. On ne lui avait même pas laissé le temps de parler du Christ; dès qu'ils avaient entendu annoncer la résurrection des morts, ses auditeurs l'avaient interrompu en ricanant. A Corinthe, c'est une tout autre méthode : « Pour moi, écrit saint Paul, j'ai fait profession de ne rien savoir parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » La croix du Seigneur, tel est le seul trophée de l'apôtre; la seule arme qu'il utilise, le seul argument dont il s'enorgueillise. Scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui croient, qu'ils soient juifs ou païens, force de Dieu et sagesse de Dieu. Les autres Epîtres, en particulier celle aux Galates rendent un son analogue; et nous avons eu l'occasion de dire qu'on pourrait trouver dans les lettres de saint Paul tout un abrégé de l'histoire évangélique.

Origines de cet enseignement. — N'est-on pas alors amené à penser que l'apôtre est responsable de sa doctrine christologique et que celle-ci est la transposition, à l'usage des païens, du messianisme juif? Cette hypothèse a été également proposée, mais on n'a pas le droit de s'y arrêter. Saint Paul n'est pas un isolé dans l'Eglise naissante; s'il est le plus grand de tous, il n'est pas le seul apôtre, et les communautés auxquelles il écrit n'ont pas toutes été fondées par lui : il n'est même pas encore allé à Rome lorsqu'il rédige l'Epître aux Romains, ni à Colosses lorsqu'il s'adresse aux Colossiens. Or, nulle part, il ne se sent obligé de justifier sa doctrine ou de l'expliquer : preuve qu'il a

conscience d'enseigner ce que tout le monde enseigne, de croire ce que tout le monde croit. Il redoute assurément, en Galatie et ailleurs, l'invasion de faux-frères qui annonceront peut-être un autre évangile que le sien : il s'agit ici des judaïsants, et le péril qu'il dénonce est celui d'un littéralisme trop strict dans la pratique des observances mosaïques. La christologie n'est pas mise en question, et elle ne peut pas l'être, car elle n'est pas une invention de Paul.

Elle l'est d'autant moins que celui-ci ne cesse pas de se référer à la tradition. Tradition encore bien courte, puisque vingt-cinq ans à peine se sont passés depuis la mort du Seigneur quand il écrit ses lettres; tradition cependant, à laquelle il prétend rester fidèle. Il enseigne ce qu'il a appris : qu'il parle de la dernière Cène et de l'institution de l'Eucharistie, ou bien de la résurrection du Seigneur et de ses apparitions aux apôtres, il se contente de transmettre les souvenirs qui lui ont été communiqués. S'il n'a pas connu le Christ dans la chair, il en a vu les témoins. Ceux-ci pourraient à l'occasion garantir la fidélité de ses récits. S'il est vrai que les Epîtres parlent moins longuement que nous ne le voudrions de la vie et de la mort du Sauveur, il ne faut pas oublier qu'elles sont des écrits de circonstance et sont loin de donner une idée complète de la prédication de saint Paul. Un discours prononcé à Antioche de Pisidie est cité par les *Actes des Apôtres* [1] : nous pouvons y voir de quelle manière concrète l'apôtre s'appuyait sur l'histoire lorsqu'il commençait son travail d'évangélisation.

De fait, saint Paul est en plein accord avec tous ceux qui l'ont précédé dans l'apostolat, et particulièrement avec les Douze. Lorsqu'il monte à Jérusalem, lorsqu'il entre en relations avec Pierre et Jacques, il est accueilli comme

1. *Act. Apost.*, XIII, 16-41.

un frère. On lui demande sans doute des explications sur les conditions dans lesquelles il annonce l'Evangile aux païens et sur les obligations qu'il leur impose. Mais on ne parle pas de l'enseignement qu'il leur donne. On peut avec certitude conclure de ce silence que cet enseignement n'est pas différent de celui qui a été donné aux premiers croyants de Jérusalem par les témoins oculaires de la vie de Jésus.

Il y a autre chose encore. Nous avons rappelé bien souvent déjà que les Evangiles synoptiques ont été écrits après la composition des grandes Epîtres de saint Paul. Des évangélistes, deux au moins connaissaient bien le grand apôtre; ils avaient été ses disciples; ils l'avaient accompagné pendant une partie de ses voyages. Luc, le médecin très cher, a été le témoin de la dernière expédition missionnaire et est allé jusqu'à Rome avec son maître; si Marc a abandonné l'apôtre dès le début du premier voyage pour des raisons de convenance personnelle, il l'a retrouvé plus tard et a entretenu avec lui les relations les plus confiantes. Les critiques se sont plu à relever des traits pauliniens dans les Evangiles de saint Marc et de saint Luc et à noter l'accord de leur doctrine avec celle des Epîtres de saint Paul. Une telle constatation n'est pas pour nous déplaire. Mais loin de conclure que les Evangélistes ont eu à se mettre à l'école de l'apôtre, nous croyons plus simple et plus assuré de penser que les uns et les autres ont reproduit avec fidélité un enseignement antérieur à eux, celui de Jésus lui-même. Il est d'ailleurs remarquable que ni saint Marc, lorsqu'il écrit l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, ni saint Luc, lorsqu'il donne habituellement à Jésus le titre de Seigneur, ne se trouvent gênés par les aspects humains de la vie du Christ. Celui qu'ils nous représentent est bien un homme vivant, qui a des besoins, qui souffre, qui tombe en agonie, qui adresse aux pharisiens et à d'autres des reproches

véhéments. Ce que nous savons de l'histoire humaine de Jésus, c'est à eux qu'il faut le demander. Ils savent en même temps que Jésus a été crucifié, est mort, a été enseveli et qu'il est le glorieux Fils de Dieu, siégeant désormais à la droite du Père.

Conclusion. — Le caractère complexe de nos documents est bien fait pour déconcerter les critiques rationalistes, qui se croient obligés de faire un choix. Les uns ne retiennent que les traits historiques : pour eux, la réalité de l'existence de Jésus s'impose avec une force inéluctable; et tout en ramenant le récit de sa vie à des proportions purement humaines, en éliminant soigneusement tous les éléments miraculeux ou surnaturels, ils tiennent pour assuré que Jésus a bien été crucifié sous Ponce-Pilate pour avoir prêché à ses compatriotes le royaume de Dieu. Nous ne pouvons que nous associer à cet aveu. Seulement la question se pose : comment expliquer qu'un pauvre agitateur galiléen ait été en si peu de temps transformé en un personnage céleste, en un Fils de Dieu, en un Dieu, et cela dans un milieu strictement monothéiste? A supposer — ce que nous ne concédons d'ailleurs pas — qu'une telle transformation soit possible, il y faut du moins un certain temps, le temps d'oublier les aspects humains d'une vie terrestre et de glorifier la nouvelle divinité. Le temps fait ici défaut. Alors même qu'on rapproche le plus possible la conversion de saint Paul de la mort de Jésus, on gagne tout au plus cinq ou six ans. Un quart de siècle au maximum peut-il suffire pour faire complètement oublier l'histoire et pour créer une merveilleuse légende? Avons-nous seulement un quart de siècle à notre disposition; et n'est-ce pas en réalité dès les premières semaines après la mort de Jésus, qu'on commence à le prêcher et à déclarer qu'il n'y a pas sur la terre

d'autre nom donné aux hommes, par lequel on puisse être sauvé?

Les autres critiques s'arrêtent précisément devant cette difficulté. Ils reconnaissent que Jésus n'a jamais été pour ses fidèles que le Fils de Dieu et qu'on ne l'a jamais prêché d'une autre manière. Cela est vrai. Mais ils sacrifient en même temps toute l'histoire évangélique, dans laquelle ils voient une construction plus ou moins tardive. Ici encore le temps fait défaut; car tous nos documents, même les plus anciens, témoignent en faveur de la vie humaine de Jésus. Les apôtres, y compris saint Paul, n'ont pas eu la moindre idée d'un Christ qui n'aurait pas eu une histoire humaine et qui ne serait pas mort sous Ponce-Pilate.

Ainsi, nous sommes bien obligés, si nous voulons tenir compte de tous les témoignages et ne pas mutiler arbitrairement les textes de reconnaître en Jésus-Christ le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu; véritablement homme, dans le détail de son histoire; et véritablement Dieu dans les privilèges qu'il réclame et dans l'adoration sans pareille que lui rendent ses fidèles. Qu'il y ait là un mystère, nul ne songe à le nier. Nous ne comprenons pas comment la chose a pu se faire. Mais là n'est pas la question. Lorsque, après avoir prononcé le grand discours sur le pain de vie, Jésus, voyant ses auditeurs partir les uns après les autres, pose à ses apôtres la question décisive : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller », Simon-Pierre lui répond au nom de ses frères : « Seigneur, à qui irions-nous? Car tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous savons et nous croyons que tu es le Christ, le Fils de Dieu. » La confession de Pierre est aussi la nôtre, comme elle a été, depuis des siècles, celle de tous les croyants.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE PREMIER. — *Les sources de l'histoire de Jésus.*

1. Témoignages païens et juifs. — 2. Ecrits extracanoniques. — 3. Les Epîtres de saint Paul. — 4. Les Evangiles canoniques 7

CHAPITRE II. — *Le message de Jésus.*

1. La prédication de Jean-Baptiste. — 2. Les débuts du ministère de Jésus. — 3. La crise. — 4. La dernière semaine. — 5. La passion et la résurrection 53

CHAPITRE III. — *L'œuvre de Jésus.*

1. Le royaume de Dieu. — 2. Les Douze. — 3. L'Eglise. — 4. La primauté de Pierre 114

CHAPITRE IV. — *La personne de Jésus.*

1. Le caractère de Jésus. — 2. Le mystère de Jésus. — 3. Le Fils de l'Homme. — 4. Le Fils de Dieu. — 5. La christologie primitive . . 170

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 5-7-1937